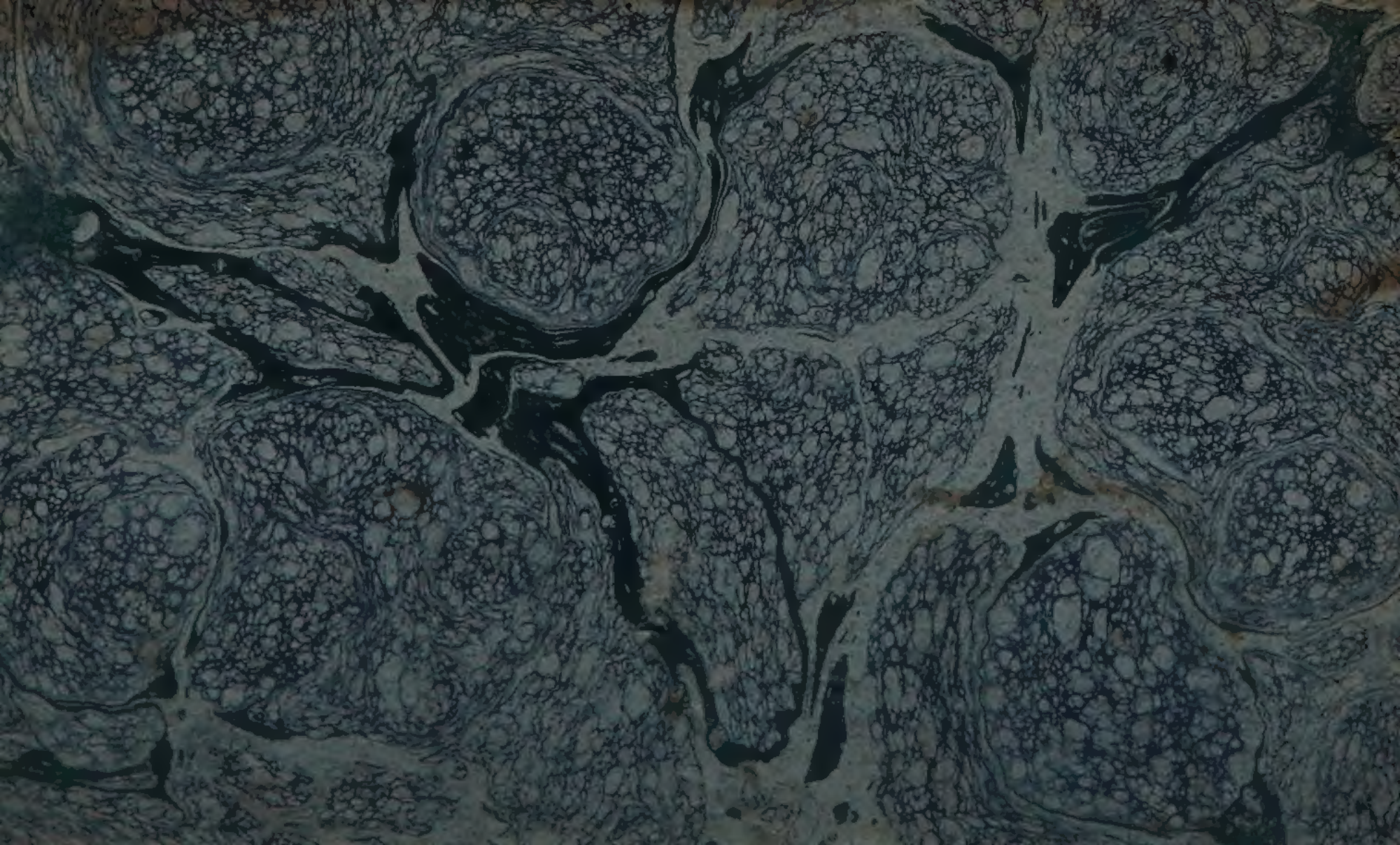

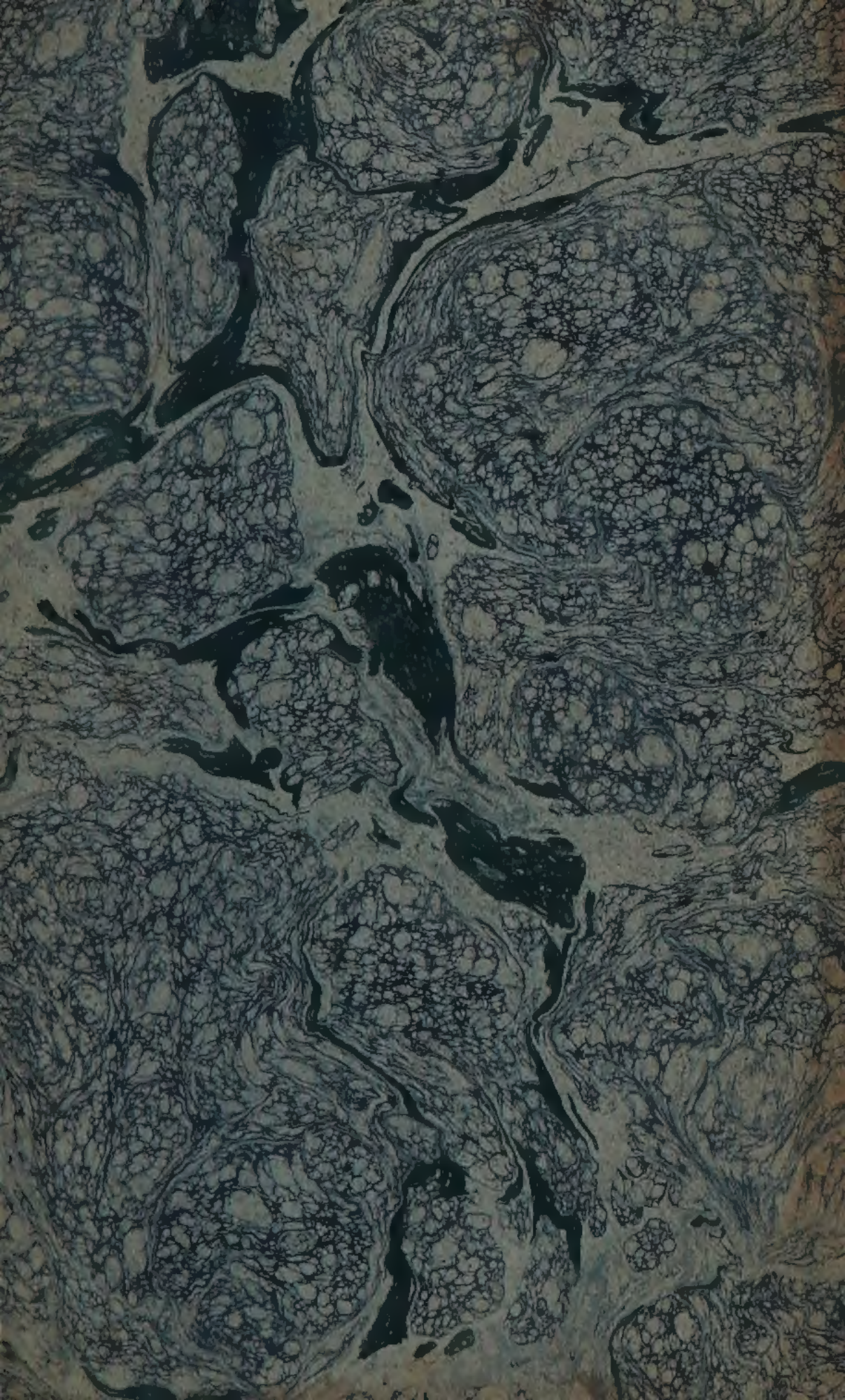

NOUVEAU

MOIS DE MARIE.

Propriété de l'Editeur.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

NOUVEAU MOIS DE MARIE

OU

*Suite de Lectures touchantes sur les Mystères de la vie de la très-*SAINTE VIERGE, *et de Méditations sur les principales vérités du salut, pour chaque jour du mois de Mai, (ou de tout autre mois de l'année.)*

Par M. l'abbé DEBUSSI.

3e. ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

A AMIENS,

DE L'IMPRIMERIE DE CARON-VITET,

IMP.-LIB. DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE.

1833.

AVIS AUX LECTEURS.

Comme les nouvelles Visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge de M. l'abbé Debussi sont généralement répandues et justement estimées, nous avons cru faire plaisir à ceux qui les possèdent déjà, ou qui voudraient se les procurer, d'établir dans cette nouvelle édition du Mois de Marie, du même auteur, une table des matières indiquant en même temps quelle Visite au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge correspond au sujet de la Lecture et de la Méditation de chaque jour de ce Mois de bénédiction, selon le projet qu'en a conçu le pieux auteur lui-même. Nous espérons que les enfans de Marie nous saurons gré de cette addition.

A la très-pure et immaculée VIERGE MARIE, *très-digne Mère de Dieu, Reine des Anges et des Saints, Refuge des Pécheurs.*

VIERGE SAINTE,

IL y a long-temps, vous le savez, que je désire faire quelque chose en votre honneur, pour vous remercier de toutes les bontés de mère, dont vous avez usé envers ma pauvre âme. C'est bien à vous, VIERGE SAINTE, après votre divin Fils,

Ave. 1951

que je puis dire avec allégresse et reconnaissance : Votre miséricorde a été grande sur moi : *Misericordia tua magna est super me**. Je voudrais qu'il me fût permis de raconter en détail les incroyables obligations que je vous ai, de publier avec quelle bonté vous m'avez ramené au bercail, où l'on trouve la vérité et la vie, lorsque je m'égarais dans les voies de l'erreur. Cette histoire de ma grande misère et de votre grande miséricorde, engagerait les âmes justes à vous bénir, à vous louer de plus en plus, et animerait les pauvres pécheurs à se jeter entre vos bras. Du moins ai-je cette consolation, qu'au grand jour de la manifestation, tout l'univers saura ce que vous avez déjà fait pour votre enfant, ainsi que les grâces futures, surtout celle de la persévérance finale, que j'espère obtenir par votre intercession.

En attendant, voici une occasion de vous témoigner mon amour et ma gratitude, dont je me hâte de profiter. Per-

* Ps. 85, v.

mettez-moi, ma sainte et tendre mère, de vous offrir ce petit ouvrage, que vous m'avez, comme je le pense, inspiré vous-même. Si vous le bénissez, il contribuera à répandre la pieuse et salutaire coutume de vous consacrer un mois dans l'année. Ah ! Vierge Sainte, tous vos fidèles serviteurs devront une éternelle reconnaissance à celui qui nous a donné le premier l'exemple de sanctifier, par un nouveau culte, les prémices du printemps, et d'en faire par là une époque d'innocence et de ferveur. J'ose vous demander, auguste Marie, que ce petit ouvrage seconde en cela la piété des Pasteurs et des Fidèles, et que tous ceux qui le liront, en retirent un plus grand désir de leur sanctification, une plus grande horreur du péché, un plus tendre amour pour Jésus et pour vous.

Quant à moi, ma sainte Mère, je ne vous demande qu'une chose : *Unam petii..., hanc requiram**. Vous m'avez retiré de l'abîme de perdition, pour me faire

* Ps. 26, v. 4.

entrer dans les voies du salut, et même m'élever à la dignité de prêtre de Jésus-Christ, daignez m'obtenir le don de persévérance dans mon saint état, dans votre saint amour, et la grâce de mourir en prononçant ces noms si doux et si puissans :

JÉSUS ! MARIE ! JOSEPH !

Indulgences pour ceux qui font le Mois de Marie, accordées par Pie VII, le 21 mars 1815.

Trois cents jours d'indulgence pour chaque jour du mois, et indulgence plénière pour celui où l'on communiera.

(*Traité des Indulgences*, par M. J. BOUVIER.)

AVERTISSEMENT.

VOICI un nouveau *Mois de Marie** que nous offrons à la piété des Fidèles. Les bénédictions que Dieu a répandues sur le premier, devaient naturellement, ce semble, nous détourner d'en donner un second ; mais nous avons cru qu'une moisson, devenue si abondante, demandait plusieurs ouvriers, et que ce pieux exercice, déjà connu et pratiqué de tant de personnes, se propagerait encore davantage, si l'on multipliait les livres destinés à le faire connaître. Les vues de la Providence, pour le salut des âmes, étant différentes, ainsi que leur attrait et leurs besoins, il est bon que dans les livres de dévotion il y ait une variété qui mette chacun à portée de choisir ce qui lui convient. Ainsi, l'un préférera le plan du

* Outre celui qui fut composé en italien par P. Fr. Lalomia, traduit en français par le P. Doré, jésuite, et dédié à Madame Louise de France, nous avons un autre *Mois de Marie*, en italien, qui a pour auteur le P. Muzzarelli, ancien jésuite et théologien de la Sacrée Pénitencerie. Ce pieux et savant écrivain est mort, en réputation de doctrine et de sainteté, l'an 1813, à Paris, où il avait été amené à la suite du Souverain Pontife. Également zélé pour la défense de l'Eglise et pour le salut des âmes, il a combattu pour la vérité jusqu'au dernier soupir, et il a su trouver le temps d'éclairer et de nourrir, par ses opuscules de dévotion, la piété de la jeunesse chrétienne et des ferventes Congrégations qu'il avait établies. Le *Mois de Marie* du P. Muzzarelli n'était point connu de l'auteur, lorsqu'il composa l'avertissement qui devait être mis en tête de l'ouvrage que nous donnons au public.

premier *Mois de Marie*, ses courtes méditations, sa pieuse paraphrase des Litanies de la Sainte Vierge, etc.; et peut-être qu'un autre aimera mieux la marche du *Nouveau*, ses lectures un peu développées, la méditation des grandes vérités du salut, réunie à celle des mystères de la vie de la Mère de Dieu, etc.; ou bien encore, après avoir fait usage du premier une année, l'année suivante on aura recours au second, pour varier la nourriture spirituelle, et, par ce changement, réveiller et piquer en quelque sorte l'appétit. Peut-être cet essai fera-t-il naître, à quelque pieux auteur, la pensée de travailler à son tour pour la même fin. Et pourquoi pas? Le champ n'est-il pas assez vaste? n'avons-nous pas, sur le même sujet, et sous le seul titre de *Pensez-y Bien*, trois ou quatre opuscules différens, qui ont produit et produisent encore de grands biens dans l'Eglise? *

Nous vous présentons donc ce petit ouvrage, lecteurs chrétiens, pour la gloire de Dieu, l'honneur de sa sainte Mère, et le bien de vos âmes. Vous y trouverez trois considérations pour chacun des principaux mystères de la vie de la Sainte Vierge, de sorte que ce livre pourra vous servir encore dans le cours de l'année, si vous voulez vous préparer, trois jours d'avance, à chacune des fêtes de Marie. Nous y avons ajouté, pour chaque jour, une des principales vérités du salut, persuadés que les cœurs étant bien disposés, du-

* L'auteur de cet ouvrage le composa en 1815. Ses pieux désirs ne tardèrent point à se réaliser: en 1823 parut le *Nouveau Mois de Marie* de M. l'abbé Letourneur, prédicateur ordinaire du Roi.

rant ce mois, par leur dévotion à la Mère de Dieu, par leurs prières et autres bonnes œuvres, c'était le moment favorable de leur rappeler ces grandes vérités, qui nous préserveraient infailliblement du péché, si l'impression qu'elles font sur nous ne s'affaiblissait pas à la longue. Chaque considération est suivie d'un ou de plusieurs exemples qui se rapportent ou au sujet de la méditation, ou à la très-Sainte Vierge, et très-souvent à l'un et à l'autre. Nous avons eu soin de puiser ces histoires dans de bonnes sources, et nous citons nos garans. Si elles vous paraissent un peu longues, rien ne vous empêche de les passer ; mais si vous les lisez avec piété, vous les lirez avec fruit : les exemples des Saints ont donné à l'Eglise beaucoup d'autres Saints.

Nous n'avons pas besoin d'avertir que notre intention n'a pas été de composer un ouvrage neuf, mais de rédiger un ouvrage utile. Uniquement jaloux de servir la piété des fidèles, nous avons mis à contribution, pour parvenir à ce but, les livres même les plus répandus, qu'il serait aisé de reconnaître à chaque page.

Si nous adressons la parole au lecteur, en l'appelant du nom de *Théotime*, c'est que nous avons voulu conserver la première forme dans laquelle cet ouvrage a été rédigé. D'ailleurs nous suivons en cela l'exemple d'un Evangéliste, exemple imité depuis par St. François de Sales, par le P. Guilloré, par MM. Gobinet et Lhomond, etc., et cette manière nous a paru avoir plus de simplicité, plus d'onction, chaque lecteur prenant pour lui les réflexions qu'on semble adresser à lui seul.

Enfin, si nous supposons notre *Théotime* encore jeune, ce n'est pas que nous prétendions

parler à la jeunesse toute seule. Sans doute cette portion si intéressante de l'Eglise de Dieu, a été un des premiers objets de notre petit travail, et plaise au Ciel qu'il ne soit pas inutile à ces Congrégations ferventes, l'honneur et l'espérance de la Religion ! Mais nous avons eu en vue tous les serviteurs de Marie indistinctement, et surtout les bons habitans des campagnes. Nous bénissons la divine Miséricorde, qui a inspiré à un grand nombre de zélés Pasteurs la pensée de sanctifier leurs troupeaux par le pieux exercice du *Mois de Marie*. Quel spectacle consolant pour la foi, de voir, à cette époque de l'année, dans ces heureuses paroisses, les fidèles décorer les autels de MARIE des fleurs du printemps, exposer et honorer son image dans leurs maisons, se réunir dans les églises pour la prière, pour la sainte Messe, pour s'approcher des Sacremens, pour entendre une pieuse lecture, ou pour chanter les louanges de Dieu et de son auguste Mère ! Demandons au Seigneur qu'il multiplie ces fruits de bénédiction, et qu'avec JÉSUS, la divine Protectrice de notre France soit connue, aimée, honorée et imitée dans ce royaume très-chrétien, que la piété de nos Princes a confié à ses soins maternels.

Dominare nostri, tu, et Filius tuus. (Ps. 22.)

LE MOIS

DE MARIE.

LECTURE PRÉLIMINAIRE.

Pour la Veille du premier Jour.

MOTIFS ET PRATIQUES DE CETTE DÉVOTION.

Vous m'avez souvent prié, mon cher Théotime, de mettre par écrit quelques réflexions sur les principales vérités du salut, et sur la vie et les vertus de la très-Sainte Vierge, pour vous aider à sanctifier le mois de Mai, que vous consacrez tous les ans à la Mère de Dieu. Puis-je me refuser à un si pieux désir? ah! persévérez dans cette dévotion toute votre vie; offrez à Marie le plus beau mois de l'année et les prémices du printemps. Tandis que les bienfaits de Dieu, au retour de la belle saison, ne font que multiplier les ingratitudes et les in-

grats, avec quelle complaisance la Sainte Vierge ne verra-t-elle pas vos hommages et votre offrande ! Souvenez-vous, mon fils, que c'est en ce mois, que la main de Dieu a replacé les enfans de Saint Louis sur le trône de leurs pères. Bien aveugle celui qui ne verrait pas dans cet événement miraculeux, l'intervention de notre puissante Protectrice ; bien ingrat celui qui refuserait de lui en témoigner sa reconnaissance.

On vous l'a dit bien des fois, mon cher Théotime, et toujours vous aimez à l'entendre ; la dévotion envers la Mère de Dieu est, au sentiment des saints Pères, une des plus sûres marques de prédestination, comme un des plus puissans moyens de salut; et Saint Anselme ne fait pas difficulté d'assurer qu'un serviteur de Marie ne peut jamais périr. Fille bien-aimée du Père Éternel, mère du Verbe incarnée, Épouse du Saint-Esprit, elle commande dans le ciel plutôt qu'elle ne sollicite, dit un saint Père.

Aimons Marie, s'écrie saint Bernard, aimons-la de toute l'étendue de nos cœurs, de toute la force de nos affections. Telle est la volonté de Dieu. C'est par elle qu'il nous a donné son Fils ; c'est encore par elle que toutes les grâces du Sauveur arrivent jusqu'à nous. Jésus est la source des grâces, et son cœur en est le centre :

sa sainte Mère en est la distributrice et comme le canal mystérieux qui nous les transmet.

Aimons et servons Marie, tous les Saints nous y invitent par leur exemple et par leurs paroles. On serait infini, si l'on voulait rapporter tout ce qu'ils ont dit et fait pour l'honorer et la servir.

Aimons et servons Marie, parce que tels sont les désirs et les vœux de la sainte Eglise. Mère tendre, mère attentive à tout ce qui peut assurer le salut de ses enfans, elle ne cesse de nous rappeler les droits qu'a la Reine du ciel à notre vénération, à notre confiance, à notre amour; delà ce culte universel qui a élevé partout, à la gloire de Marie, des temples et des autels; delà ces fêtes multipliées qui ont pour objet de célébrer les grandeurs et la puissance de la Mère de Dieu; delà et ces pieuses associations, formées en son honneur, enrichies des trésors de l'Eglise; et cette sainte coutume de la saluer trois fois le jour; et cette touchante pratique qu'ont les ministres du sanctuaire, en commençant et en terminant l'office divin, de réciter la Salutation Angélique, si glorieuse à Marie, si agréable à Dieu, prière devenue, au sentiment de Saint Ephrem, un nouveau cantique des célestes hiérarchies.

Aimons et servons Marie, mon cher Théotime, n'eussions-nous d'autre raison que la

rage dont l'enfer est animé contre son culte. Pouvons-nous douter en effet que la dovotion à la Mère de Dieu ne soit le chemin du ciel, quand nous voyons l'ennemi du salut faire tant d'efforts pour effacer son nom de nos cœurs?

« La dévotion à l'admirable Mère de Dieu, » dit un pieux auteur, porte avec elle tant de » bénédictions, que l'éternité tout entière ne » sera pas trop longue pour reconnaître les » biens qui en découlent. Les pauvres y trou- » vent des richesses pour soulager leur indi- » gence; les faibles, de la force; les malades, » des remèdes à leurs maux; les ignorans, de » la science; les affligés, de la consolation; les » pécheurs y trouvent la grâce, les justes, leur » sanctification; les âmes du purgatoire, leur » délivrance. Enfin, il n'y a point de condi- » tion qui ne participe à ses largesses; point » de nation, point de royaume, qui n'éprouve » sa protection. Toute la terre est pleine de » ses miséricordes. Son cœur, ce précieux » cœur, qui est, après celui de Jésus, le plus » pur, le plus doux, le plus charitable de tous » les cœurs, a lui seul plus d'amour et de per- » fections, que tous les Anges et tous les Bien- » heureux; et par conséquent il a pour nous » incomparablement plus de tendresse, plus » de compassion, plus de pente à nous secou-

» rir, que tous les Saints ensemble, et c'est de » ce cœur miséricordieux, comme d'une source » inépuisable, que découle sur toutes les créa- » tures une multitude presque infinie de tou- » tes sortes de biens. »

Je reviens à vous, mon cher Théotime ; Marie est votre Reine : soyez un serviteur zélé pour sa gloire, et faites-vous honneur de ce titre plus que de toutes les couronnes du monde. — Elle est votre Avocate : méritez sa protection, par le soin de vous rendre agréable à ses yeux. Une cause en faveur de laquelle Marie ouvre la bouche, ne peut pas être perdue. — Enfin, elle est votre Mère, c'est Jésus qui l'a déclaré en mourant sur la croix : ayez pour elle un cœur d'enfant, et travaillez à lui ressembler, comme un fils à sa mère.

Ce mois sera pour vous une belle occasion d'augmenter votre amour pour Marie, et de le lui témoigner. Voici quelques pratiques que je propose à votre piété ; si vous ne pouvez les embrasser toutes, vous choisirez celles qui vous conviendront davantage.

1°. Attachez-vous à remplir vos devoirs journaliers, ceux de la religion et ceux de votre état, avec un zèle tout nouveau, persuadé que c'est le point essentiel. Nous pourrions même nous en tenir là, parce qu'en cela vous êtes sûr

de faire la volonté de Dieu, et vous suivez même le conseil de Marie aux noces de Cana : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Mais pour vous faciliter cette importante pratique, entrons dans quelques détails.

2°. Commencez, dès maintenant, à vous préparer : les bonnes fêtes ont leur vigile. Placez honorablement dans votre chambre, une petite statue ou image de la Sainte Vierge, heureux si vous pouvez faire goûter cette dévotion à d'autres personnes de votre connaissance, et surtout de votre famille, et les réunir dans cet oratoire que vous ornerez de votre mieux : regardez désormais votre chambre comme un sanctuaire dédié à Marie.

3°. Offrez-lui vos actions à votre réveil, et renouvelez ensuite votre offrande de temps en temps. Commencez surtout votre journée par vous acquitter, avec une ferveur nouvelle, du saint exercice de l'oraison dont vous avez pris l'heureuse et salutaire habitude. Vous pourrez lire, la veille, la considération marquée pour chaque jour : elle vous servira de sujet de méditation. Je tâcherai de recueillir ce que je pourrai trouver de plus touchant sur la Sainte Vierge et sur la grande affaire de notre salut.

4°. Si vous le pouvez, assistez tous les jours à la sainte Messe.

5°. Disposez-vous à sanctifier ce mois par la fréquentation des Sacremens.

6°. Visitez quelque chapelle dédiée à la Sainte Vierge, s'il y en a dans votre voisinage ; et si vous le pouvez, allez en pélerinage à quelqu'une de ces églises où des grâces plus abondantes attirent les fidèles. Ces pieux voyages, faits avec recueillement et sanctifiés par la réception des Sacremens, sont une source de bénédictions.

7°. Quant aux prières que vous pourrez adresser à Marie, les livres en sont pleins, et la dévotion de tous les siècles les a multipliées à l'infini. Celles que je vous recommande le plus, c'est le chapelet, cette prière si simple, si humble, et par là même si agréable à Dieu, si redoutable à l'enfer, si chère à tout ce que l'Eglise a de plus saints et plus savans personnages.

8°. Evitez avec plus de soin, le péché auquel vous vous sentez le plus sujet ; examinez-vous tous les soirs, en général sur les fautes qui ont pu vous échapper pendant la journée, et en particulier sur celles où vous aurait fait tomber votre défaut dominant. Offrez à la Sainte Vierge les actes de vertus que vous aurez pratiqués, sans jamais vous décourager de vos chutes.

C'est par ces pieuses pratiques, que vous mériterez la protection de la Mère de miséricorde,

qui récompense si libéralement les moindres efforts de mes serviteurs.

EXEMPLE.

M. DE BEAUVEAU, marquis de Novian, et depuis religieux de la Compagnie de Jésus, dut sa conversion à une victoire qu'il remporta sur lui-même, pour honorer la Sainte Vierge.

L'an 1649, lorsque les troupes allemandes étaient en Lorraine, quelques soldats qui étaient logés à Novian, après avoir bu avec excès, se mirent à jouer, l'un d'eux ayant beaucoup perdu, se lève tout-à-coup en furie, et apercevant une image de Notre-Dame, attachée à la muraille, il s'en prend à elle, comme si elle eut été cause de sa perte, et lui donne plusieurs coups, en proférant mille blasphèmes.

Au même instant il fut renversé contre terre, avec un tremblement de tout le corps, et des douleurs si violentes et si continuelles, qu'il fut impossible de lui faire prendre aucune nourriture pendant quatre ou cinq jours qu'il demeura à Novian. Toutes les troupes ayant reçu ordre de déloger, on le lia sur un cheval, pour qu'il suivît les autres. On a su depuis, que s'étant jeté par terre, à force de se tourmenter, il était mort sur le chemin, mordant la poussière et écumant.

de rage, à la vue de ses camarades frappés eux-mêmes de stupeur et d'effroi.

A Novian on parla long-temps avec étonnement et avec crainte, de la punition exemplaire de cet impie. Deux ans après, à la persuasion d'un missionnaire, on résolut de réparer le sacrilége. Pour cet effet, le curé de la paroisse, le chapelain du château, les missionnaires qui y étaient, et quelques prêtres du voisinage, allèrent de l'église à la maison où la profanation avait eu lieu. Mais, quand la procession y fut arrivée, personne ne se présenta pour porter l'image, quoique le curé fit signe à quelques-uns de la prendre. Alors M. de Beauveau, indigné de cette froideur pour le service de la Reine du ciel, se sentit intérieurement poussé de prendre lui-même cette image, et quoique l'esprit de vanité et la crainte de paraître simple aux yeux du monde, le détournassent fortement de le faire, il se surmonta toutefois généreusement; au lieu de commander à quelqu'un de la porter, il la prit lui-même, et la porta, avec grand respect, jusqu'à la chapelle du château, où elle fut placée honorablement par l'autorité de l'évêque, et toujours depuis honorée d'une manière particulière.

La Sainte Vierge, ajoute l'historien témoin oculaire, ne tarda pas à récompenser cette ac-

tion de piété et ce triomphe remporté en son honneur sur le respect humain. Comme le marquis l'avoua lui-même, il sentit une abondance de grâces si extraordinaires, et de si fortes inspirations de vivre plus conformément à l'esprit du Christianisme, qu'il en était étonné, et même quelquefois affligé, dans la crainte, disait-il, que cela ne le menât trop loin.

(Histoire d'une sainte et illustre famille de ce siècle).

AUTRE EXEMPLE.

CET exemple de respect et de dévotion envers la Mère de Dieu, avait déjà été donné, d'une manière plus éclatante encore, par l'un de nos plus grands rois. Sous le règne de François I., l'an 1528, la nuit du dimanche de la Pentecôte, quelques luthériens iconoclastes abattirent la tête d'une statue de la Sainte Vierge, qui était dans le mur d'une maison, faisant le coin de deux rues, dans le quartier St.-Antoine. Ils rompirent de même la tête de l'enfant Jésus, et ils donnèrent quelques coups de poignard à ces saintes images. Le bruit d'un tel attentat mit toute la ville en rumeur. Le roi ordonna qu'on en fît une justice exemplaire. Il promit la somme de mille écus à celui qui découvrirait les auteurs du crime; et pour réparer l'injure faite à Dieu et à la Sainte

Vierge, il fit faire une statue d'argent de la hauteur de celle qui avait été profanée, avec un treillis de fer, pour mettre en sûreté ce dépôt précieux.

Cependant tous les corps ecclésiastiques de la ville firent des processions, pour satisfaire à la justice divine. L'université se rendit au lieu où le crime avait été commis, et cinq cents écoliers choisis présentèrent chacun un cierge devant la statue mutilée. Mais l'action la plus solennelle se passa le 11 de juin, fête du Saint-Sacrement. C'était le jour que le Roi avait déterminé pour placer lui-même l'image d'argent. Tous les religieux et tous les chapitres de Paris se rendirent dans une église voisine du lieu de la cérémonie. L'évêque y célébra la messe, à laquelle assistèrent le parlement, la chambre des comptes, le corps des villes, les ambassadeurs des princes, tous les grands officiers de la couronne, les princes du sang, et le Roi lui-même. On y vit aussi sept évêques, outre celui de Paris. Après la messe, toute cette procession si nombreuse et si auguste, s'avança vers le lieu désigné. L'évêque de Lisieux, grand Aumônier de France, portait la nouvelle statue. Le Roi suivait tenant un cierge à la main. Quand on fut arrivé au terme, l'évêque déposa l'image sur un autel : le Roi se mit à genoux avec tout son

cortége; les musiciens de sa chapelle chantèrent l'antienne *Ave, Regina cælorum;* le grand Aumônier dit l'oraison, après laquelle le Roi se leva, et prenant la statue, il monta sur une haute estrade, d'où il pouvait atteindre à une niche taillée dans un pilier, et ce fut dans cette niche, qu'il plaça la sainte image, après l'avoir baisée respectueusement. Ensuite il ferma lui-même le treillis de fer, qui devait la garantir des insultes, il se mit à genoux, il pria encore quelque temps, et durant la cérémonie, on le vit verser des larmes, preuve sensible de sa foi et de sa dévotion.

(Histoire de l'Eglise Gallicane, tom. 18, P. Berthier.)

PRATIQUE.

Jetez-vous aux pieds d'une image de la très-Sainte Vierge, et consacrez-lui ce mois, lui promettant de combattre le péché auquel vous êtes le plus sujet, et la priant de vous assister.

Ier. JOUR.

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA Ste. VIERGE.

Je le sais, mon cher Théotime, vous avez un saint zèle pour ce glorieux privilége de Marie : le Seigneur en soit béni ! car ce pieux sentiment n'est pas moins solidement appuyé, qu'il n'est honorable à la Reine des Saints, et cher à tous ses serviteurs. Si nous consultons les divines Ecritures, nous reconnaîtrons à chaque page cette Vierge immaculée. Elle est la glorieuse cité de Dieu, dont la première pierre est posée au sommet des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* *. L'édifice de la sainteté de Marie commence là où se sont arrêtées toutes les hiérarchies des Anges et des Saints. Elle est le lis sans tache au milieu des épines de nos péchés : *Sicut lilium inter spinas* **. Semblable à la toison miraculeuse de Gédéon, tantôt elle demeure seule intacte au milieu du déluge universel de l'iniquité ; tantôt elle est seule arrosée des eaux de la grâce, tandis que le reste

* Ps. 88, v. 1. — ** Cant. 2, v. 2.

de la terre est frappé de stérilité et de mort. Que ne puis-je parcourir avec vous, mon cher Théotime, toutes les figures dont l'Esprit-Saint s'est servi pour annoncer l'épouse toute pure et toute belle qu'il s'était choisie de toute éternité. Il était de votre dignité, Seigneur, de préserver de la moindre souillure celle que vous destiniez à devenir la mère d'un Dieu. Et voilà pourquoi le grand Augustin ne veut pas, toutes les fois qu'il s'agit de péché, qu'on fasse mention de la bienheureuse Vierge, pour l'honneur de son divin Fils : *Propter honorem Domini**. En effet, peut-on supposer, sans être indigné, que le démon ait pu se vanter d'avoir régné le premier, ne fut-ce qu'un instant, dans une âme préparée pour une fin aussi sublime que la divine maternité ? que la mère d'un Dieu ait commencé par être l'esclave de Satan, et que les premiers momens d'une si noble créature aient été infectés de la contagion du péché ?

FIN DE L'HOMME.

MÉDITATION.

Et nous, mon cher enfant, connaissons aussi notre dignité. Sans doute elle n'est pas comparable à celle de Marie ; mais toutefois, que ma

* S. Aug. Lib. de nat. et gratiâ.

destinée est noble! quelle est grande! quelle est belle!

1°. *Je suis créé de Dieu.* Ce n'est pas un Ange, un Archange, un Chérubin qui m'a fait ce que je suis; c'est Dieu lui-même, ce grand Dieu, qui n'avait nul besoin de moi, et qui trouve en lui seul son bonheur et sa gloire. Et d'où m'a-t-il tiré? du fond même du néant, où sa miséricorde est venue me prendre, étendant, pour arriver jusqu'à ma bassesse, la puissance de son bras, et traversant cette distance infinie qui sépare le néant de l'être. Il m'a créé préférablement à tant d'autres qui l'eussent moins offensé, mieux servi; moi, ingrat, infâme pécheur, qui ne me suis servi de ses bienfaits que pour l'outrager. Il m'a donné une intelligence capable de le connaître, un cœur fait pour l'aimer; il m'a créé à son image, exprimant dans mon âme, le sceau de sa divinité: *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine* *. Rappelez-vous ce jeune prince qui, ayant perdu de bonne heure son vertueux père, fit graver ses traits sur une médaille qu'il portait toujours suspendue à son cou. Quand il avait quelque chose à entreprendre, il prenait cette médaille entre ses mains, et la contemplant avec deux yeux

* Ps. 4, v. 7.

baignés de larmes, il s'écriait : Ne permettez pas, ô mon père ! que je fasse jamais rien qui soit indigne de vous. Mon cher Théotime, quelle image, quel nom auguste est gravé dans nos âmes ? *Cujus est imago hæc et superscriptio* * ? C'est l'image, le nom de Dieu même. Hélas ! cette image divine, ne l'ai-je point effacée, traînée dans la boue ? ô mon âme ! belle créature de Dieu, qu'es-tu devenue par le péché ?

2°. *Je suis créé pour Dieu*, pour le servir en cette vie, et pour partager en l'autre sa gloire et son bonheur. Il y a des maîtres dans le monde : on les sert, on s'estime heureux de les servir, on s'épuise quelquefois à leur service. Cependant ces maîtres d'ici-bas ont eux-mêmes des maîtres ; ou s'ils n'en ont pas sur la terre, ils en ont un dans le ciel. Ces maîtres d'ici-bas, que sont-ils ? des hommes mortels comme nous. Ainsi, le premier, le souverain maître, c'est Dieu. Et s'il est vrai, selon la belle expression de l'Eglise, que servir un si grand maître, c'est être roi : *Servire Deo regnare est*, que sera-ce de partager avec lui sa félicité, et de régner avec lui dans son palais ?

Ici, mon cher Théotime, élevons nos cœurs : *Sursùm corda*. Un trône m'attend dans les

* Matth. c. 22, v. 10.

cieux : héritier désigné d'une couronne immortelle, que puis-je voir sur la terre, qui soit digne d'arrêter mes regards, d'occuper mon esprit, d'attacher mon cœur? Suis-je appelé à de si glorieuses destinées, suis-je enfant de Dieu, pour me repaître d'une fumée d'honneur, pour amasser quelques richesses périssables, pour être l'esclave de mon corps, vivre comme la brute, et poursuivre un bonheur toujours fugitif dans des plaisirs tantôt frivoles, tantôt honteux, toujours faux et trompeurs.

O enfans des hommes! jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti, et vous fatiguerez-vous après le mensonge et la vanité? Souviens-toi, ô chrétien, que tu as un Dieu à servir, une âme à sauver, un enfer à éviter, un paradis à gagner... Oh! si tu savais ce que signifient ces mots : Un Dieu!... une âme!... un enfer!... un paradis!... une éternité!... N'attends pas la mort pour le comprendre. Seigneur, ouvrez-moi les yeux, faites-moi connaître ma fin : *Notum fac mihi finem meum* *. Que je vous connaisse, mon Dieu ; que je me connaisse moi-même : *Noverim te ; noverim me.* Je veux vous servir; je veux sauver mon âme, je me repens de vous avoir offensé. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

* Ps. 38, v. 5.

EXEMPLE.

Je ne puis commencer ce mois de bénédiction par un exemple plus consolant que celui de sainte Marie d'Egypte ; il nous montre, dès les premiers siècles du christianisme, la confiance de l'Eglise en la Mère de Dieu, et la bonté de Marie pour les pauvres.

Sous l'empire de Théodose le jeune, vivaît un saint religieux nommé Zozime. Après avoir servi Dieu cinquante-trois ans dans le même monastère, il lui vint en pensée qu'il avait acquis la perfection de son saint état. Une révélation divine le détrompa, en lui ordonnant d'aller dans un autre monastère, situé sur le bord du Jourdain. Il y alla, et le trouva habité par des Anges plutôt que par des hommes. Une de leurs saintes pratiques était de se séparer au commencement du carême, et de s'enfoncer, chacun de leur côté, dans le désert, pour se livrer à toutes sortes d'austérités ; et ils ne revenaient au monastère que le dimanche des Rameaux, pour célébrer ensuite la Passion et la Résurrection du Sauveur. Zozime, ayant passé le Jourdain comme les autres, s'avança dans le désert, priant avec ferveur.

Le vingtième jour de sa marche, s'étant arrêté sur le midi, il aperçut une espèce de fantôme qui se mit à fuir devant lui ; il courut sur

ses traces, malgré son grand âge, et croyant que c'était un solitaire, il lui cria de s'arrêter et de lui donner sa bénédiction. Ah! Zozime, lui répondit-on, jetez-moi votre manteau pour me couvrir : vous êtes prêtre, je suis une pauvre pécheresse, c'est à vous de me bénir. Le saint homme, surpris de s'entendre appeler par son nom, fit ce que cette personne lui demandait, et après avoir prié quelque temps, il la conjura, au nom de Jésus-Christ, de lui dire qui elle était, depuis quand elle vivait dans ce désert. Elle lui parla ainsi :

Je devrais mourir de honte en disant ce que je suis ; le seul récit de ma vie vous causera tant d'horreur, que vous vous enfuirez devant moi, comme à la vue d'un serpent ; je vous la raconterai cependant, après avoir demandé le secours de vos prières, afin que Dieu me fasse miséricorde au jour du jugement.

Alors elle lui dit qu'elle était d'Egypte, qu'à l'âge de douze ans, elle avait quitté son père et sa mère, et s'était retirée malgré eux à Alexandrie, où elle avait vécu dix-sept ans, plongée dans toutes sortes de crimes. Hélas! s'écriait-elle, en couvrant son visage de ses mains, puis-je, sans mourir de honte, vous raconter tous mes égaremens ? il me semble que chacune de mes paroles est comme une tache qui souille

la pureté de l'air que nous respirons. Un jour d'été, ayant vu un grand nombre de personnes qui couraient vers la mer, je demandai où elles allaient ; on me répondit qu'elles allaient à Jérusalem, pour y célébrer l'exaltation de la sainte Croix. Je m'embarquai avec elles ; et ma navigation ainsi que mon séjour dans cette ville, ne furent qu'un tissu de crimes.

Lorsque la fête de l'Exaltation de la glorieuse Croix de notre Sauveur fut arrivée, voyant que tout le monde courait à l'église, j'y courus aussi ; mais il ne me fut pas possible d'y entrer, et lorsque je touchais le seuil, je me sentais repoussée par une puissance secrète et divine, comme si une troupe de soldats avait ordre de me fermer l'entrée de l'église. Je me trouvai alors sur la place qui est devant la porte. Cela m'étant arrivé trois ou quatre fois, toute fatiguée de mes efforts inutiles, je me retirai dans un coin de cette place, et je me mis à considérer quelle pouvait être la cause qui m'empêchait de voir cette sainte Croix. Une pensée salutaire m'ayant ouvert les yeux de l'âme, je jugeai que je devais m'en prendre aux abominations de ma vie. Cette réflexion me toucha et me fit fondre en larmes. Tandis que je me frappais la poitrine, en poussant de profonds soupirs, j'aperçus au-dessus de moi une image de la Sainte Vierge,

mère de Dieu. Alors, fixant mes regards sur elle, je lui dis : Sainte Vierge, mère de Dieu, je sais que les crimes dont ma vie est souillée, me rendent indigne de jeter les yeux sur votre image, vous qui êtes une Vierge très-pure et sans la moindre tache, et votre pureté doit avoir horreur d'une âme aussi abominable que la mienne. Cependant j'ai appris que le Dieu que vous avez mérité de porter dans votre chaste sein, ne s'est fait homme que pour appeler les pécheurs à la pénitence : je vous prie de m'assister dans l'abandon où je suis. Permettez-moi d'entrer dans l'église, commandez, Reine du ciel, que la porte me soit ouverte, bien que j'en sois indigne, afin que je n'aie pas le malheur d'être privée de la vue de ce précieux bois, où votre fils a répandu son sang pour mon salut ; je vous promets, au nom de ce divin Sauveur, qu'il ne m'arrivera plus jamais de tomber dans mes horribles impuretés, mais qu'aussitôt que j'aurai adoré cette Croix, je renoncerai à tout, pour aller sur-le-champ où il vous plaira de me conduire, ô Vierge sainte, vous qui êtes ma caution et mon guide.

Ma prière finie, je sentis une grande consolation, et m'étant présentée à la porte de l'église, j'y entrai sans peine ; je pénétrai même jusque dans le chœur. Là, j'eus le bonheur d'adorer

cette Croix précieuse, qui donne la vie aux hommes. Touchée de la miséricorde de Dieu, et de la bonté avec laquelle il est toujours prêt à pardonner aux pécheurs, je me prosternai contre terre, fondant en larmes. Après avoir baisé le pavé de ce saint lieu, je sortis et courus devant l'image de celle que j'avais priée d'être caution de ma promesse, je me mis à genoux devant elle, et je lui dis : Très-miséricordieuse Mère de Dieu, vous m'avez bien fait voir les effets de votre incomparable bonté, en exauçant ma prière, malgré mon indignité. Il est temps, Vierge sainte, que j'accomplisse, avec votre assistance, ce que je vous ai promis. Envoyez-moi où il vous plaira, soyez mon guide dans le chemin du salut et de la pénitence. Alors j'entendis une voix qui me criait d'assez loin : *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras le repos.* Je pris ces paroles pour moi, et je m'écriai en pleurant, et en regardant l'image de la Sainte Vierge : Reine de l'univers, vous par qui le salut est arrivé aux hommes, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie. A ces mots, je partis en grande hâte, et un inconnu que je rencontrai, me remit trois pièces d'argent, en me disant : *Recevez ceci.* J'en achetai trois pains, et ayant demandé au boulanger le chemin qui conduisait au Jourdain, je m'en allai en cou-

rant et en pleurant. Arrivée à l'église de St.-Jean-Baptiste, bâtie auprès du fleuve, j'eus le bonheur de recevoir le corps de mon Sauveur : ensuite je passai le Jourdain, et ayant encore demandé à la Sainte Vierge qu'elle voulût toujours bien être mon guide, je m'enfonçai dans cette solitude, évitant la rencontre des hommes, et attendant la venue de mon Dieu, qui sauve les grands et les petits, quand ils se convertissent à lui.

Après ce récit, le saint religieux lui demanda depuis quand elle vivait dans le désert, de quoi elle s'y était nourrie, et si elle avait éprouvé quelques tentations dans un aussi grand changement. Elle lui répondit : Il y a à peu près quarante ans, que je vins de la ville sainte ici ; pour ma nourriture, j'avais mes trois pains, qui devinrent bientôt aussi durs que des pierres, et durant quelques années, j'en mangeai un peu chaque jour. Au reste l'homme ne vit pas seulement de pain. Quant à mes tentations, c'est à peine si j'ose y penser. Je combattis durant dix-sept ans, contre mille désirs violens et une furieuse inclination pour le mal ; mais au milieu de ces assauts, je me mettais à pleurer, à me frapper la poitrine ; je me rappelais ma promesse solennelle et l'image de la sainte Mère de Dieu, qui m'avait prise sous sa protection ; je la

suppliais d'éloigner de moi ces pensées qui affligeaient mon âme ; alors je voyais une lumière resplendissante qui m'environnait de toutes parts, et mon esprit rentrait dans le calme. C'est ainsi que dans tous mes combats, j'élevais sans cesse mon cœur vers cette Vierge sans tache, qui avait répondu pour moi, et je la priais de m'assister dans ce désert et dans ma pénitence, à quoi elle n'a jamais manqué. Cette bienheureuse Mère de Dieu, qui est mon refuge et toute ma force, ne m'a jamais abandonnée, et m'a servi de guide en toutes choses.

Arrêtons-nous ici, mon cher Théotime, quelque désir que j'ai de vous raconter l'admirable dénouement d'une vie si merveilleuse. Adressons-nous avec confiance à Marie ; tout pécheurs que nous sommes, elle nous ouvrira la porte de la divine miséricorde, dès le commencement de ce mois, et nous aidera à persévérer.

(Vies des Pères du désert.)

PRATIQUE.

Faites tous les jours de ce mois une visite à quelque image de la très-Sainte Vierge, et recommandez-lui instamment le salut de votre âme.

IIe. JOUR.

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA Ste. VIERGE.

Je vous disais hier, mon cher Théotime, que Dieu devait à sa grandeur, de préserver de la tache originelle celle qui était destinée à la maternité divine ; il ne le devait pas moins à sa tendresse. Le père céleste pouvait-il rien refuser à sa fille bien-aimée, le Fils de Dieu à sa mère, le Saint-Esprit à son épouse? et de toutes les grâces que la Sainte Vierge pouvait demander, en est-il une seule qu'elle eût préférée à l'exemption de tout péché? Ah! qui pourrait concevoir l'horreur que cette âme pure avait de la plus légère faute, elle qui aurait renoncé à la dignité de mère de Dieu, si son admirable pureté eut dû éprouver la moindre altération? Seigneur, réservez pour d'autres moins indignes que moi, cette étonnante faveur ; tout mon désir, toute mon ambition c'est de ne jamais offenser vos divins regards par le moindre péché. Tel fut le vœu, le cri du cœur de Marie. Et nous croirions que le Seigneur lui aurait refusé le principal,

ou plutôt l'unique objet de ses désirs? non, mon cher Théotime, le Père éternel lui dit, comme Assuérus à Esther: C'est pour tous les autres, et non pour vous que cette sentence a été portée : *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* *. Le Fils de Dieu, qui devait être son propre fils, lui dit, comme Salomon à Bethsabé: Demandez, ma mère, car il n'est pas juste que vous essuyez un refus : *Pete, mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam* **. Enfin, c'est à elle que l'Esprit-Saint adresse ces douces paroles : Vous êtes belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* ***. Si la grande bonté du Fils de Dieu a paru admirablement en délivrant du péché d'ingrates créatures, sa rédemption s'est étendue sur Marie, en la sauvant par avance et par *préservation ;* et il accomplit ainsi la promesse qu'il avait faite de la secourir dès le matin, dès l'aurore de sa vie, dès le premier instant de son existence : *Adjuvabit eam Deus manè diluculo* ****. Avons-nous, mon cher enfant, sur le salut de nos âmes, les mêmes pensées, les mêmes vues que Marie? Disons-nous comme elle au Seigneur : Accordez à d'autres, ô mon Dieu, les faveurs temporelles,

* Esth. c. 15, v. 13. — ** III. Reg. c. 2, v. 20.
*** Cant. c. 4, v. 7. — **** Ps. 45, v. 6.

pour moi, l'unique grâce que je vous demande, c'est le salut de mon âme.

AFFAIRE DU SALUT.

MÉDITATION.

1°. *Grande affaire de l'homme.* Pourquoi es-tu au désert, se demandait souvent Saint Bernard, à l'exemple du grand Arsène? *Bernarde, ad quid venisti?* Et moi, pourquoi suis-je au monde? Ce n'est pas pour y mener une vie douce et voluptueuse, pour m'asseoir à une bonne table; pour être richement, élégamment vêtu; pour accorder à mes yeux, à mes oreilles, à tous mes sens ce qu'ils désirent; ce n'est pas pour amasser des biens périssables, pour briller un instant ici-bas, recevoir quelques applaudissemens, et puis disparaître. C'est encore moins pour pécher, pour offenser mon Créateur et mon Dieu : c'est pour sauver mon âme. Potentats du monde, savans, orateurs, politiques, hommes opulens, jeunesse mondaine, encore un peu de temps, et que vous serviront ces avantages passagers, si vous n'avez pas sauvé vos âmes? Prends garde, chrétien, il y va de tout pour toi : si tu fais ton salut, te voilà heureux pour toujours et dans la jouissance de tous les biens du corps et de l'âme; si tu le manques, tu perds le paradis, tu perds ton Dieu.

2°. *Affaire propre et personnelle de l'homme.* Un propriétaire a des fermiers pour faire valoir ses terres ; un fermier, des domestiques pour les cultiver ; un roi a des ministres sur lesquels il se décharge d'une partie du gouvernement, des généraux pour commander ses armées ; un accusé remet à un avocat le soin de défendre ses biens, sa réputation, sa vie même ; mais il y a un procès qui ne peut être défendu que par vous seul, il y a une guerre où il faut que vous payiez de votre personne, il y a une terre que vous seul pouvez cultiver : c'est votre âme. Dieu même, dit Saint Augustin, Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. Mais si c'est vous que le travail regarde, c'est pour vous aussi qu'en sera tout le profit. Souvent ici-bas, on travaille pour autrui ; un autre récoltera peut-être ce que vous avez semé, cueillera les fruits des arbres que vous avez plantés, habitera cette maison que vous bâtissez, jouira des biens que vous amassez ; il n'en est pas ainsi du salut : le profit ou la perte est pour vous seul. Si vous travaillez à votre salut, le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre, voilà votre gain ; si vous vous perdez, quand vous auriez fait toutes les affaires des rois de la terre, tout est perdu pour vous. *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ?*

3°. *Affaire unique et irréparable quand elle est manquée.* On perd un procès, on trouve d'ailleurs de quoi rétablir sa fortune ; on perd sa santé par une maladie, les secours de la médecine, bénis par le Seigneur, peuvent la rendre ; on me coupe une main, il m'en reste une autre : mais on n'a qu'une âme, on ne meurt qu'une fois, et une fois perdu on est sans ressource. Cependant on pense à tout, excepté à cette âme. Qu'on dise à un mondain de fréquenter les Sacremens, de faire chaque jour un quart d'heure d'oraison mentale, de lire quelques pages d'un bon livre : Ah ! répondrait-il, j'ai à m'occuper de bien d'autres choses, mes enfans, mes biens, mes parties de plaisir. Vos plaisirs, dites-vous, vos biens, votre famille ! encore un peu de temps, et vous appellerez tout cela à votre secours pour vous tirer d'embarras à la mort, et pour vous arracher de l'enfer. Et le pourront-ils ? Ah ! jetez-vous plutôt dans les bras de Marie, dans le cœur de Jésus ! Mon Sauveur, pardonnez-moi mes longs égaremens. Ma sainte Mère, intercédez pour moi.

EXEMPLE.

J'Ai vu, raconte *Cornélius à Lapide*, j'ai entendu, dans ses derniers momens, un homme fort riche, solliciter de tous ceux de sa maison des secours et, pour ainsi dire, main-forte contre la mort. Réduit à la dernière extrémité, il appela auprès de lui sa femme et ses enfans : Chère épouse, chers enfans, secourez-moi dans ce moment terrible; mes enfans, j'ai travaillé pour vous nuit et jour ; mes enfans... Hélas ! lui répondirent-ils, fondant en larmes, que pouvons-nous faire à cette heure pour vous? que faire dans une maladie sans ressource? Ah ! plût à Dieu que nous puissions vous délivrer, mais nous ne le pouvons pas ; hélas ! il n'y a point de remède contre la mort. La mort! s'écria le malade, il faut donc absolument mourir! O vanité, ô folie de tous les travaux des hommes ! Pour vous, ma femme, pour vous, mes enfans, j'ai travaillé à la sueur de mon front, je me suis épuisé, j'ai usé mes forces, ma santé, ma vie ; hélas ! j'ai perdu peut-être corps et âme, et pour tout cela voilà ma récompense. Maintenant que me voici à ma dernière heure, je vous demande du secours, et vous ne m'en donnez point. Oh ! que j'aurais été bien plus sage, si j'avais bien servi mon Sauveur et sa sainte Mère. Oh ! si je m'étais fait des amis

dans le ciel, ils viendraient me secourir dans ce moment terrible! Si j'avais le bonheur de revenir en santé, comme je vivrais bien autrement!

Regrets superflus, mon cher Théotime, souhaits bien tardifs! La mort saisissait ce riche du monde au milieu de ses trésors, elle l'arrachait à tous les objets qui attachaient son cœur, et le traînait au tribunal de Dieu. Oh! qu'on voit clair alors, et que l'on connaît bien le prix du temps et l'importance du salut! Témoin encore ce grand ministre d'un puissant monarque. Après avoir long-temps gouverné les affaires publiques, et veillé aux intérêts de l'état plus qu'à ceux de son âme, il tomba dangereusement malade, et fut bientôt réduit à l'extrémité. Il reçut dans ses derniers momens la visite de son prince. Sire, s'écria-t-il tout attendri, en voyant son roi assis auprès de son lit de mort, j'aurais une grâce à vous demander pour prix de mon zèle. Parlez, lui dit le roi : après les obligations que vous a mon royaume, puis-je vous refuser quelque chose? demandez. Eh bien! reprit le mourant, je dois dans un instant rendre mes comptes au Roi des rois, procurez-moi, je vous en conjure, un quart d'heure de vie, pour faire une bonne confession. Ah! que me demandez-vous, s'écria le roi en poussant un profond soupir, une telle chose est-elle en mon pouvoir?

Non, mon cher Théotime, il n'y a pas de puissance au monde, qui puisse prolonger notre vie d'une minute. Dieu seul est le maître du temps comme de l'éternité; profitons de celui qu'il nous donne. Tel aujourd'hui perd les heures, les jours, les mois, les années, qui désirerait, au moment de la mort, que son existence fût prolongée d'un quart-d'heure; et l'obtiendra-t-il?

Heureux et sage celui qui s'assure une bonne mort par une vie chrétienne. — Dans la ville de Cordoue mourut, en 1597, un particulier qui, après avoir long-temps négligé son salut, avait fait de sérieuses réflexions et s'était converti. Une retraite qu'il fit dans une maison religieuse, lui apprit quelle est la grande affaire de l'homme, et s'étant tracé un nouveau plan de vie, il s'y affermit tellement, que le reste de ses jours il y fut constamment fidèle. Assiduité à la prière, visite des hôpitaux, vie pénitente et mortifiée, sévère économie pour lui-même, charité sans bornes pour les autres; il ne négligeait rien pour assurer le salut de son âme, pour réparer les années perdues, et remplir en peu de temps une longue carrière. Son exemple et ses avis avaient porté tous ceux de sa maison à purifier leur conscience par une bonne confession. Étant tombé malade, il les fit venir auprès de son lit, leur donna ses derniers avis avec une bonté de père, et leur

prenant la main, il les conjurait de ne se rendre jamais coupables d'aucun péché mortel. Sur le point de mourir, il parut entrer dans une vive altercation avec l'ennemi et l'accusateur des hommes. Tantôt il lui semblait répondre victorieusement, tantôt il réfutait une partie de l'accusation et s'avouait coupable de l'autre; mais il alléguait en sa faveur, la divine miséricorde, et rappelait au démon, qu'il avait expié ses péchés par la pénitence. Enfin, après un instant de calme, il salua son Ange gardien, et étendant les bras comme s'il eût voulu l'embrasser, il rendit l'âme en faisant le dernier effort. Il avait prédit le jour et l'heure où il irait jouir de la vue de sa Reine : c'est ainsi qu'il appelait l'auguste Marie, qui lui avait procuré, dans une de ses congrégations, tant de moyens de salut.

(Sodalis Parthenicus exemplis informatus.)

PRATIQUE.

Bien des âmes sont dans le ciel, pour avoir fait quelques jours de retraite sur la terre. Je n'oserais vous proposer de les imiter chaque année, ou de consacrer à de sérieuses réflexions un jour de chaque mois; mais serait-ce trop de vous demander, pour chaque jour, un quart-d'heure de méditation ou de lecture réfléchie? Cette pratique si simple est un moyen infaillible de salut.

IIIe. JOUR.

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA Ste. VIERGE.

Nous trouvons une preuve de l'immaculée Conception de Marie, mon cher Théotime, dans la sainteté de Dieu, et dans l'horreur infinie qu'il a pour le péché. La sainteté de Dieu est son grand attribut, celui que les habitans du ciel célèbrent dans leurs cantiques. Isaïe, ravi en extase, les entendit répéter sans cesse : il est Saint, il est Saint, il est Saint : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Plusieurs siècles après, St. Jean, transporté en esprit dans les cieux, entendit toujours le même cantique : Il est Saint, *Sanctus.*

Cette sainteté de Dieu, qui trouve des taches jusque dans les Anges, cette horreur infinie qu'il a du péché, est écrite en caractères ineffaçables dans l'histoire de l'univers; elle est écrite dans le ciel, d'où je vois les Anges rebelles précipités au fond des enfers; elle est écrite sur la terre, où je vois nos premiers parens chassés du paradis terrestre, le monde enseveli sous les eaux du déluge, un Dieu mourant victime du péché sur la

croix ; enfin, elle est écrite dans les enfers, sans que rien puisse jamais l'effacer durant toute l'éternité. Après cela, pouvons-nous nous représenter dans l'état horrible du péché, ne fût-ce qu'un instant, celle qui devait être la mère du Dieu de sainteté?

Pouvons-nous supposer que Marie ait été, même pour un moment, un objet d'abomination et d'horreur aux yeux de Dieu? Il faudrait en conclure que l'Église, lorsqu'elle célèbre par une fête solennelle la Conception de Marie, ne fait que célébrer l'instant où elle s'est trouvée dans l'esclavage du démon et dans l'inimitié de Dieu. Ah! loin de nous une si indigne pensée... Non, non, mon Dieu, votre temple est saint : *Sanctum est templum tuum**. Marie est le tabernacle où Dieu est descendu, pour habiter avec les hommes : *Tabernaculum Dei cum hominibus***. Et le Seigneur a sanctifié son tabernacle : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus****. C'est par-là que Marie a brisé la tête du serpent, selon la promesse qui consola nos premiers parens : *Ipsa conteret caput tuum* *****. Et l'Église, dans le saint Concile de Trente, déclare, proteste hautement que, dans le décret touchant le péché originel, il n'est pas de son intention de com-

* Ps. 65, v. 5. — ** Apo. c. 21, v. 3.
*** Ps. 45, v. 45. — **** Gen. c. 3, v. 15.

prendre la bienheureuse et immaculée Vierge Marie. *Declarat sancta synodus non esse suæ intentionis comprehendere, in decreto ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem**.

INJURE QUE LE PÉCHÉ FAIT A DIEU.

MÉDITATION.

Nous aimons, mon cher enfant, le privilége accordé à Marie, d'être immaculée dans sa conception; nous le soutenons même avec zèle, parce que le sentiment opposé nous semble répugner à la sainteté de notre Dieu; mais pensons aussi que ce grand Dieu est toujours le même: *Tu autem idem ipse es***; qu'il est toujours ennemi du péché, quelque part qu'il se trouve, parce que le péché renferme toujours et tout-à-la-fois une révolte audacieuse contre Dieu, un mépris outrageant de sa puissance et de sa bonté, une noire ingratitude de ses bienfaits.

1°. *Une révolte audacieuse contre Dieu.* Le pécheur semble lui dire: Tu commandes, tu défends, tu promets, tu menaces: tu me menaces de l'enfer, tu me promets ton paradis, tu me de-

* Conc. Trid. sess. 58, de peccato originali.
** Ps. 101, v. 38.

fends le péché, tu me commandes de te servir, et moi je ne te servirai pas : *Non serviam.* Insulter un égal, mon cher Théotime, c'est une injure qui demande réparation ; insulter un supérieur, un magistrat, un prince, c'est un crime que l'on ne pardonne point; insulter la majesté d'un roi, lever contre lui l'étendard de la révolte, c'est un attentat digne de tous les châtimens ; que sera-ce donc de s'élever contre la majesté du Roi des rois.

2°. *Un mépris outrageant de la puissance et de la bonté de Dieu.* Dieu est partout, partout il nous regarde, il est présent à toutes nos démarches, il pénètre toutes nos pensées, il entend toutes nos paroles, et cependant rien ne nous arrête. N'est-ce pas encore lui dire : Vous êtes ici, je le sais, vous éclairez mes moindres actions, je le sais encore : n'importe, je veux commettre le crime, et le commettre sous vos yeux ; soyez-en courroucé tant qu'il vous plaira, faites gronder votre tonnerre, ouvrez sous mes pas les abîmes : n'importe, j'y suis résolu, je me satisferai. Et quel est celui qui traite ainsi son Dieu ? un ver de terre, une poignée de cendres, un grain de poussières, un néant!

3°. *Une ingratitude monstrueuse.* Le premier degré de l'ingratitude, c'est de ne pas rendre, quand on le peut, service pour service, amour

du moins pour amour. Le second, c'est de perdre la mémoire d'un bienfaiteur et de ses bontés. Le troisième, c'est de méconnaître, de désavouer les bienfaits, et de renier le bienfaiteur. Allons plus avant. Le quatrième, c'est de rendre le mal pour le bien, et de payer l'amour et la bienfaisance par la haine et la méchanceté. Y a-t-il quelque chose au-delà? Oui. Le cinquième dégré d'ingratitude, c'est de se tourner contre son bienfaiteur. Enfin, sommes-nous au terme? Non; il lui reste de se servir du bienfait même qu'il reçoit, pour attaquer et persécuter son bienfaiteur. Maintenant, revenons à vous, mon cher Théotime, n'êtes-vous pas tout entier composé des bienfaits de Dieu? c'est de lui que vous tenez tout, chaque moment de votre vie est une faveur de sa miséricorde; ce moment où vous lisez ces réflexions, que dis-je, l'instant même où vous péchez, est une grâce de Dieu, qui vous conserve, qui vous soutient. Que deviendriez-vous si, comme une tendre nourrice, il ne vous tenait entre ses bras? Et vous, vous mordez, vous déchirez le sein qui vous allaite; et les dons de votre Créateur sont les traits que vous lancez contre lui. Vous vous servez de ses bienfaits pour l'outrager, et ses faveurs deviennent entre vos mains l'instrument de vos iniquités.

Ah! Vierge sainte! quand je pense à l'excès de mon ingratitude et à tant d'énormes attentats commis contre mon Dieu, je n'ose plus rien espérer de sa clémence; mais vous, ô ma tendre mère, que l'Église appelle le refuge des pécheurs, l'espérance des désespérés, et le secours des abandonnés, soyez mon refuge, mon espérance, mon secours. Je me sens encouragé, lorsque je vois, dans votre immaculée Conception, le démon sous vos pieds. Ce n'est pas pour vous seule que vous avez triomphé du péché, c'est pour rendre vos enfans participans de votre victoire. O Vierge très-pure, par votre sainte virginité et votre immaculée conception, obtenez-moi la pureté du corps et de l'âme.

EXEMPLE.

L'AN 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils venaient de remporter sur les Impériaux, résolurent de pousser leurs conquêtes au-delà du Danube et même au-delà du Rhin. Déjà leurs innombrables bataillons se dirigeaient sur Vienne, pour en former le siège. Tout fuyait à leur approche, et l'empereur lui-même, Léopold Ier, ne se sentant pas en état d'arrêter ce torrent impétueux, avait quitté sa capitale avec précipitation; il sortait par une des portes, quand les barbares approchaient de la porte opposée. Bientôt

les batteries sont dressées, et la tranchée, ouverte la veille même de l'Assomption, est poussée avec une effrayante rapidité. Pour comble d'infortune, le feu prend à une église et menace de gagner l'arsénal : c'en était fait de toutes les munitions, et une explosion terrible allait amener des maux affreux et préluder à d'autres plus grands encore. Mais Marie, invoquée sans cesse et avec la plus vive confiance, n'abandonnera point ceux qui se jettent dans ses bras : le jour de l'Assomption le feu s'arrête tout-à-coup, et le courage renaît avec l'espérance dans les cœurs abattus.

Les Turcs cependant poursuivaient leur entreprise avec une incroyable activité, leur formidable artillerie faisait pleuvoir jour et nuit, sur la ville, une grêle de bombes et de boulets; leurs travaux, dès le 31 août, se trouvaient si avancés, que les soldats des deux partis se battaient dans le fossé avec les pieus des palissades. Vienne, ce boulevard de la chrétienté, déjà presque réduit en cendres, allait tomber sous le joug de l'impiété ottomane. Mais que n'obtient pas une confiance véritable en la Mère de Dieu? Le jour de la Nativité, les habitans et les soldats redoublèrent leurs prières, et le même jour, un avis extraordinaire d'un secours prompt et certain leur est donné. En effet, bien-

tôt on voit sur les montagnes voisines, flotter des étendards : c'était le grand Sobieski avec ses Polonais ; leur troupe est petite, il est vrai, mais la faveur du Ciel, attirée par la piété des soldats et du chef, va les rendre le fléau des barbares, les sauveurs de Vienne et de la chrétienté. Le 12, au matin, Sobieski assiste à la messe, et la sert lui-même à genoux, les bras étendus en forme de croix ; il communie, il se met, lui et ses soldats, sous la protection de la Sainte Vierge, reçoit avec eux, au nom du Souverain Pontife, une bénédiction solennelle, et plein d'une ardeur et d'une confiance nouvelle, il s'écrie : *Marchons maintenant sous la protection toute puissante de la Mère de Dieu.* Bientôt la petite armée voit se déployer à ses yeux le vaste camp des infidèles, leurs nombreux escadrons, leur artillerie foudroyante ; saisis des premiers mouvemens d'une crainte involontaire, les Polonais comprennent et avouent que Dieu seul peut leur donner la victoire ; mais ils l'ont prié avec foi et par l'intercession de Marie, déjà ils sont exaucés. Le kan des Tartares, effrayé de la vigueur du premier choc, recule et s'enfuit avec précipitation ; il entraîne après lui le Grand-Visir, qui est forcé de le suivre et frémit de rage ; bientôt la déroute est complète, la plaine est jonchée de cadavres, le Danube en-

gloutit dans ses flots des milliers de fuyards ; toutes les munitions, l'artillerie, l'étendard même de Mahomet sont la proie du vainqueur.

Sobieski cependant fait son entrée dans Vienne avec l'empereur, et plein de reconnaissance pour la grâce qu'il vient de recevoir, il entonne lui-même le *Te Deum*. Depuis ce temps, ce religieux monarque fit toujours porter avec lui une image de Notre-Dame de Lorette, trouvée miraculeusement ; on y voyait deux Anges, soutenant une couronne au-dessus de la mère de Dieu ; ils portaient un rouleau où étaient écrits, en latin, ces mots : *Par cette image de Marie, Jean sera vainqueur.*

Et nous aussi, mon cher Théotime, malgré la fureur des ennemis de notre salut, nous serons toujours vainqueurs, si nous avons recours à la Reine des cieux.

AUTRE EXEMPLE.

A cet exemple, quelque long qu'il soit, permettez-moi d'en ajouter un autre qui regarde de plus près l'immaculée conception de Marie.

L'AN 1629, l'empereur Ferdinand III, pressé par les Suédois, que leurs victoires mettaient en état de tout oser, ne vit, pour empêcher la ruine totale de ses affaires, qu'un seul moyen efficace : il eut recours à la puissante protection de la

Mère de Dieu. Résolu de déployer en cette circonstance, toute la magnificence impériale, il fit élever sur la grande place de Vienne, une superbe colonne, et voulut qu'on la décorât d'emblèmes et de figures rappelant l'immaculée conception de Marie. A chacun des quatre angles du piédestal, un ange foulait aux pieds un monstre dompté; la statue de cette Reine des Anges, placée au-dessus de la colonne, dominait la ville, la regardant d'un air de bonté; elle écrasait la tête du serpent infernal. Une inscription, gravée en gros caractères, attestait aux siècles futurs et la piété du monarque et sa ferme confiance en la Mère de Dieu. Jamais fête ne fut plus solennelle que celle où se fit la bénédiction du magnifique monument; jamais les habitans de Vienne n'avaient été témoins d'un spectacle aussi religieux et aussi touchant. Toute la cour, toute la ville prit part aux cérémonies publiques. Dès le point du jour, le peuple inondait les rues, les places publiques, l'église où l'empereur devait se rendre. Il s'y rendit en effet processionnellement, ayant à ses côtés son fils, roi de Bohême et de Hongrie, sa fille, reine d'Espagne; le légat du Pape, les ambassadeurs, toute la noblesse, le clergé et tous les ordres religieux suivaient le prince. Après un discours éloquent sur le glorieux privilége

de Marie, une messe solennelle fut célébrée pontificalement par le prince Frédéric, évêque de Vienne. Aussitôt après avoir reçu la paix du sous-diacre, suivant la coutume, l'empereur descendit de son trône, vint se mettre à genoux au pied de l'autel, et au moment de la communion, remettant son épée à son chambellan, il prononça à haute voix une formule, par laquelle il consacrait à Marie, conçue sans la tache du péché originel, sa personne, sa famille, ses provinces, ses armées et tout ce qu'il possédait; il promettait en même temps, de faire solemniser à perpétuité l'immaculée conception, comme fête de précepte, et avec l'obligation de jeûner la veille. Il voulut de plus, que cet acte, signé de sa main, fût gardé soigneusement pour en éterniser la mémoire. Ayant ensuite reçu la sainte Eucharistie, et singulièrement édifié tous ceux qui l'environnaient, il se transporta avec le même cortége, sur la place où était élevé le trophée à la gloire de Marie. Alors se fit la bénédiction de ce monument si glorieux à la mère de Dieu, au milieu des chants d'allégresse, des transports de la piété, du bruit retentissant des instrumens guerriers et de toute l'artillerie de la ville. Le soir, toutes les maisons furent illuminées; la colonne elle-même, tout environnée de flambeaux et surmontée

d'un arc lumineux, fixait tous les regards. Les princes se mêlant dans la foule, prenaient part à tous les exercices religieux, et augmentaient par leur présence, la joie et la piété du peuple.

Je n'ai pas besoin, mon cher Théotime, d'ajouter que Ferdinand recueillit bientôt les fruits de sa pieuse magnificence, par les bénédictions que le ciel répandit sur ses armes.

PRATIQUE.

A l'exemple des grands et pieux monarques, élevez dans votre cœur, un trône à l'immaculée Mère de Dieu; ayez recours à elle dans vos tentations; ces seuls mots : Marie a été conçue sans péché, *suffisent pour mettre en fuite les ennemis de nos âmes.*

IVE. JOUR.

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Quelle est celle qui s'élève comme une aurore naissante, brillante comme la lune, unique comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille*? Ah! réjouissez-vous, enfans infortunés d'Adam; commencez à lever la tête, car

* Cant. c. 6, v. 9.

votre rédemption approche. Mon cher Théotime, qu'elle est grande la joie d'un voyageur, égaré au milieu d'épaisses ténèbres, lorsqu'après avoir erré long-temps hors de sa route, sans savoir où il pose le pied, et au risque de périr cent fois, tout-à-coup il voit paraître l'astre de la nuit dont la douce lumière éclaire ses pas et le rassure dans son effroi! Quel est le transport d'un infortuné captif, retenu long-temps dans une sombre prison, lorsqu'enfin il voit entrer par les tristes soupiraux de son cachot, les premiers rayons du jour marqué pour sa délivrance! Telle et bien plus vive encore doit être la joie de la terre à la naissance de Marie, cette divine aurore, cet astre consolant, précurseur du divin soleil de justice. *Postérité malheureuse de coupables parens*, s'écrie St. Bernard, *un homme et une femme nous ont fait de grands maux; mais un autre homme et une autre femme, un Homme-Dieu et une Vierge mère de Dieu nous ont bien dédommagés.*

Si l'heureuse nouvelle de la naissance de Marie fut portée dans les limbes, aux Saints de l'ancienne loi, comme nous n'en pouvons pas douter, de quelle joie ne durent-ils pas tressaillir, en voyant ce jour du Sauveur, qu'ils saluaient de loin, selon l'expression de l'Apôtre? « Venez, ô » mes premiers parens, s'écrie encore St. Ber-

» nard, venez, ô saints Patriarches, saints Pro-
» phètes, venez dans la maison de Joachim et
» d'Anne, maison plus fortunée que celle d'Obé-
» dédom et que le temple même de Jérusalem,
» puisqu'elle possède la véritable arche d'al-
» liance ; venez autour du berceau de la Reine
» du ciel et de la terre. Voilà l'étoile de Jacob,
» le soleil du salut la suivra de près. Disons-lui
» d'une commune voix, avec la sainte Eglise :
» Votre naissance, ô Vierge mère de Dieu, a
» été une nouvelle de joie pour toute la terre,
» parce que c'est vous qui devez enfanter le
» Sauveur qui nous délivrera de l'anathème et
» nous comblera de bénédictions. »

CHATIMENS DU PÉCHÉ.

MÉDITATION.

Mon cher Théotime, si la naissance de Marie réjouit la terre, parce qu'elle annonce la ruine de l'empire du péché ; le péché désole le monde entier, par tous les maux dont il est la source. Considérons ses funestes effets.

1°. C'est le péché qui a perdu Lucifer et les Anges imitateurs de son orgueil et partisans de sa révolte. Au sortir des mains de leur Créateur, je vois ces purs esprits tout resplendissans de gloire. O Dieu, quel éclat ! quelle beauté ! quelles admirables perfections ! *O Lucifer, comment*

donc es-tu tombé du ciel? Ah! mon cher Théotime, au lieu de rendre gloire à Dieu, il se contempla lui-même avec orgueil, et enivré de sa propre excellence, il dit dans son cœur : *Je monterai, je serai semblable au Très-Haut.* Il le dit, des milliers d'Anges rebelles le dirent avec lui; sur-le-champ, quel bouleversement! quelle effrayante catastrophe! ces astres se détachent du ciel, ils tombent, et l'enfer est créé pour les recevoir. Mais, mon Dieu, oserais-je vous dire, ils sont en plus grand nombre que les grains de sable des rivages de la mer. — N'importe, dit le Seigneur, ils ont tous péché, ils seront tous punis : le nombre des coupables n'effraie pas ma justice. — Mais, mon Dieu, c'est le plus bel ouvrage de vos mains. — Il est vrai, mais ce bel ouvrage est maintenant souillé de la tache du péché. — Mais enfin, ce n'est qu'un seul péché et un péché de pensée. — Un péché! ignores-tu donc, ô homme, qu'un péché, un seul péché, attaque toutes mes perfections; qu'un seul péché, dès qu'il est grave et volontaire, suffit pour rendre celui qui le commet, l'éternel objet de mes vengeances? — Hélas! moi qui ai péché en tant de manières, qui vous ai offensé, non-seulement par pensées, mais encore en paroles et en actions, que dirai-je, ô mon Dieu! et quand je n'aurais commis qu'un seul péché mortel, cette faute

ne me rend-elle pas semblable à Lucifer? lui cependant n'avait ni la croix, ni l'enfer pour le retenir; mais je vous ai offensé à la vue de l'un et de l'autre. — O Dieu de toute miséricorde, quelle bonté de m'avoir épargné, de m'avoir attendu jusqu'ici!

2°. Mais voici un nouveau spectacle: c'est le paradis terrestre, jardin de délice où règne un printemps éternel, séjour de paix et de bonheur. Le roi de ce bel empire, c'est Adam; Adam, chef-d'œuvre des mains du Créateur, objet privilégié de son amour; Adam, innocent et heureux! Autour de lui, tout le reconnaît pour maître, et lui obéit avec amour; il jouit d'une santé inaltérable, sa jeunesse doit être immortelle. Les perfections de la divinité se réfléchissent dans son âme, comme dans un miroir sans tache. Quelles clartés dans son intelligence! dans son cœur quels vifs sentimens de reconnaissance! quel empire sur ses passions! quelle douce pente le porte à la vertu! Tant de bonheur, il peut, par sa fidélité, le transmettre à ses descendans: pour lui et pour eux, ce n'est que l'avant-goût d'une félicité infiniment supérieure, de la félicité de Dieu, qu'ils doivent partager un jour. Mais, hélas! quelle triste révolution! Adam désobéit à l'ordre de son Créateur et son Dieu, aussitôt tout est bouleversé

en lui, autour de lui. Dans son âme, le déréglement des passions, et ces deux plaies profondes et mortelles, l'ignorance et la concupiscence; les passions auxquelles le cœur de l'homme est en proie, la colère, les dépits, les emportemens, les jalousies, les haines, et ce déluge de maux qu'elles entraînent à leur suite, les divisions, les guerres, les meurtres, les parricides; l'ignorance qui remplit l'intelligence de l'homme des plus épaisses ténèbres; la concupiscence, ce penchant furieux pour le mal, qui rend le cœur humain si fécond en perversité, et qui fait gémir les plus saintes âmes; sources funestes qui ont inondé la terre d'erreurs et de crimes, et, pour en citer un exemple frappant, qui ont fait de la France, pendant la révolution, un théâtre d'extravagance et d'horreur. Autour de lui, tous les fléaux, tous les maux qui assiégent l'homme de toutes parts, les grêles, les tempêtes, les tremblemens de terre, les famines, les incendies, les pestes, enfin la mort, cet affreux salaire du péché : *Stipendia peccati mors**. Voilà, jusqu'à la fin du monde, tant qu'une goutte du sang d'Adam coulera dans les veines du dernier de ses enfans, voilà les suites d'un seul péché. Péché malheureux! moment fatal! l'ange réprouvé pour une pensée! l'homme,

* Rom. c. 6, v. 23.

maudit pour un fruit! Quelle horreur n'auriez-vous pas d'une liqueur empoisonnée dont une goutte suffirait pour répandre la peste dans tout l'univers? et moi je le commets si aisément ce péché, je le multiplie depuis si long-temps, je l'oublie si facilement, je m'en confesse si froidement, je m'en repens si faiblement, j'y retombe si promptement!

5°. Descendons plus avant, mon cher Théotime, descendons jusque dans l'abîme que le péché a creusé. Contemplez avec moi ces brasiers éternels, cette cuve immense où se foule le vin de la colère de Dieu, selon l'expression de l'apocalypse, ces infatigables et impitoyables bourreaux: Dieu vous préserve, mon fils, de tomber entre leurs mains. Voyez la rigueur avec laquelle votre péché est puni. Oui, votre péché, celui qui vous domine, quel qu'il soit, le blasphème, l'impureté, l'intempérance. Regardez, vous verrez des milliers de damnés qui n'en ont pas d'autre à expier que le vôtre, et ce péché les rend à jamais les victimes toujours vivantes d'un feu éternel. Méditez bien ces paroles: *Un feu éternel. Un feu:* quoi de plus douloureux! *Eternel:* quel éternel et interminable avenir! *Un feu*, en comparaison duquel le nôtre n'est que fumée. *Eternel*, en comparaison de cette éternité, des milliers de siècles ne sont qu'un

point. *Un feu*, qui s'insinue jusque dans les entrailles, jusque dans la moëlle des os; le réprouvé en est tout pénétré : il ne voit que du feu, ne touche que du feu, ne respire que du feu; le feu sort de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche, de tous ses pores. *Eternel*, non pas cent ans, mille ans, des millions d'années; mais toujours, toujours, tant que Dieu sera Dieu. Joignez ensemble ces deux mots : *un feu éternel* où il faudra brûler, brûler sans cesse, brûler sans relâche, brûler sans fin; brûler, à jamais brûler : voilà toute l'occupation des réprouvés dans l'enfer, jour et nuit, du matin au soir, d'une année à l'autre, de siècle en siècle, brûler !... le croyez-vous?... encore une fois, le croyez-vous? Vous le croyez, dites-vous : c'en est donc fait, vous ne pécherez plus. *Memorare novissima tua et in æternùm non peccabis**. Promettez-le à Marie, et demandez-lui son secours, pour être fidèle à votre promesse.

EXEMPLE.

Au rapport du célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris, Thomas de Catimpré, qui, de religieux de l'ordre de saint Dominique, devint évêque suffragant de Cambrai, étant écolier, se lia étroitement avec un jeune homme

* Eccli. c. 7, v. 40.

de qualité, qui possédait au plus haut degré, toutes les vertus qu'on peut désirer à cet âge. Heureux si ce dernier eût conservé jusqu'à la fin le trésor de son innocence ! mais par un malheur, hélas! trop ordinaire aux jeunes gens, il s'unit d'amitié avec un condisciple livré aux plus honteuses passions, qui alluma dans son cœur le feu impur dont le sien était dévoré. Bientôt entraîné par le mauvais exemple, il se jeta lui-même dans tous les désordres. Surpris, affligés d'un changement si subit et si déplorable, ses amis, et Thomas avec eux, le pressèrent tendrement, le conjurèrent de rentrer dans la bonne voie qu'il avait quittée. Ils parlèrent en vain, leurs prières, leurs larmes furent inutiles. Dieu parla à son tour, mais il le fit de cette voix dont le son est plus terrible que l'éclat du tonnerre. Une nuit qu'il dormait profondément, il fut saisi d'une frayeur mortelle, qui, l'ayant réveillé, lui fit jeter des cris horribles. Toute la maison est en mouvement, on se hâte d'aller à son secours, on lui demande son mal, il ne répond que par de nouveaux cris. On appelle un prêtre qui l'exhorte à penser à Dieu et à lui demander le pardon de ses péchés, mais ce fut inutilement. Ce zélé pasteur redouble d'instance, et joint les larmes aux plus touchantes paroles. Le moribond jette sur lui des yeux effarés, et

lui dit d'une voix lamentable : *Malheur à celui qui m'a séduit! c'est en vain que j'invoquerai le secours de Dieu ; je vois l'enfer ouvert pour me recevoir.* Un moment après, se tournant de l'autre côté, comme pour se dérober à de nouvelles exhortations, il mourut en désespéré, et commença en ce monde la cruelle carrière qu'il allait continuer en l'autre. Voilà, Théotime, ce que fait le péché ; mais voilà aussi ce que font les mauvaises compagnies.

AUTRE EXEMPLE.

Ce premier exemple est terrible ; en voici un second qui glace le sang jusque dans les veines*.

Un jeune écolier passait pour un modèle de sagesse et de piété ; il fréquentait les sacremens, et le faisait d'une manière édifiante. Comme il allait un dimanche matin à l'église pour y faire ses dévotions à l'ordinaire, il eut le malheur de rencontrer deux de ses camarades qui n'étaient pas, à beaucoup près, aussi vertueux que lui. Ceux-ci l'invitèrent à déjeuner avec eux, dans une de ces maisons qui sont le refuge de l'oisiveté et souvent l'école du libertinage. Il s'en défendit d'abord hautement. On revint à la

* Ce fait a été plusieurs fois raconté par M. Humbert-Ancelin, qui, après s'être démis de son évêché de Tulles, se retira à St-Lazare, où il est enterré.

charge, il tint encore ferme. On lui fit une espèce de violence, il y entra enfin comme Alipe dans l'amphithéâtre, c'est-à-dire qu'il y alla moins qu'il n'y fut entraîné. On se mit à table; il but d'abord par force, peu-à-peu avec goût. La raison s'altéra insensiblement. Dans cette circonstance fatale, un objet séduisant, et qui ne demandait qu'à séduire, attacha ses yeux, et le fit tomber dans le plus honteux des crimes. Que vos jugemens sont terribles, ô mon Dieu! que vos voies sont impénétrables! Le coupable est surpris, et expire, percé d'un fer meurtrier, dans l'acte même de l'iniquité. Les deux condisciples de cet infortuné jeune homme, touchés, saisis d'une fin si funeste, renoncèrent au monde, se retirèrent dans un ordre sévère, pour s'y livrer à toutes les austérités d'une vie pénitente, et pleurer jusqu'à la fin de leurs jours, une mort aussi déplorable, et qui était le résultat de leurs conseils perfides.

(Ecolier Chrétien, par M. Collet, prêtre de la Congrégation de la Mission).

PRATIQUE.

Prenez la résolution de ne jamais vous coucher dans un état où vous ne voudriez pas mourir; s'endormir avec un péché mortel sur la conscience, c'est s'exposer à se réveiller en enfer.

Ve. JOUR.

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

S'IL est vrai qu'il y a une si grande joie parmi les élus, pour un pécheur qui se convertit, quels ont dû être leurs transports, mon cher Théotime, à la naissance de celle qui devait être la porte du ciel pour tant d'âmes, qui devait retirer, par sa toute-puissante protection, tant de millions de pécheurs des abîmes du vice, et les soustraire aux supplices. A la naissance du prince héritier de la couronne, quelle ivresse pour les peuples ! quel enthousiasme ! quelles réjouissances ! Jugez par-là de la joie des bienheureux à la naissance de celle qui doit être leur Reine, et dont le trône est déjà préparé au-dessus de tous les chœurs des Anges, immédiatement après celui de son adorable Fils. Lucifer et ses légions rebelles ont laissé, par leur défaite, bien des places vides dans le séjour de la félicité. La majesté divine a été grièvement offensé par le péché de l'homme ; consolez-vous, Anges fidèles, la gloire du Seigneur sera bientôt

surabondamment réparée par l'Homme-Dieu qu'une Vierge-mère donnera au monde ; et c'est ainsi que la naissance de Marie réjouit le ciel, au lieu que le péché fait sentir ses funestes effets jusque dans le royaume de Dieu.

EFFETS DU PÉCHÉ SUR N.-S. J.-C.

MÉDITATION.

Vous l'avez vu, mon cher Théotime, le péché est monté jusqu'au trône de la très-sainte Trinité; il a porté, pour ainsi dire, ses mains infernales sur les Anges, ces esprits destinés à orner la cour céleste, et à chanter les louanges du Dieu qu'ils contemplent. Maintenant, voyez-le attaquer la seconde personne de l'adorable Trinité, arracher, en quelque sorte, le Fils de Dieu à son repos et à sa gloire, pour le traîner du ciel dans une étable, de la crèche sur la croix, et le clouer à un infâme gibet. Vous frémissez d'horreur à la vue des supplices de l'enfer, et moi je frémis encore plus à la vue d'un crucifix, parce qu'un crucifix me retrace trois effrayantes vérités.

1°. *La passion de Jésus-Christ causée par le péché.* Vous accusez la cruauté des Juifs, vous vous trompez; le véritable bourreau du Sauveur, c'est le péché, ce sont mes péchés, ce sont les vôtres, mon cher Théotime. N'en eussiez-vous commis qu'un seul, il faudrait un Dieu victime

pour l'effacer. Pourquoi cela ? Parce que tout péché, outrageant une Majesté infinie, ne peut être effacé que par les mérites infinis des satisfactions d'un Dieu. Oui, mon cher Théotime, quand vous réuniriez les prières de tous les Saints, le sang de tous les Martyrs, l'amour de tous les Anges; quand même vous y joindriez tous les mérites de la très-Sainte Vierge, chose terrible, qui n'en est pas moins véritable, tout cela, séparé des mérites de Jésus-Christ, serait insuffisant. Quand Dieu ferait sortir du néant autant de mondes qu'on voit de grains de sable sur les rivages de la mer; quand tous ces mondes seraient habités par des âmes aussi saintes que l'auguste mère de Dieu; quand ces âmes passeraient des siècles entiers à jeûner, à prier, à gémir sous la cendre et le cilice; quand chacune d'elles épuiserait tous les tourmens de l'enfer; toutes ces souffrances, tous ces mérites, pesés au poids du sanctuaire, ne pourraient contre-balancer ce péché unique. Encore une fois, il a fallu que le Fils de Dieu se chargeât de toutes nos iniquités. Mais du moment qu'il s'en est chargé, le Père éternel ne voit plus en lui son fils bien-aimé : il n'envisage que nos crimes dont il s'est couvert; et trouvant enfin cette victime du péché, qu'il demandait depuis quatre mille ans, il décharge sur elle tous les traits de sa justice, il l'immole en

réparation de sa gloire offensée et pour l'expiation du péché de l'homme. Ainsi, vous pouvez dire, en voyant un crucifix : voilà mon ouvrage, voilà ce qu'il fallait pour expier mon péché, voilà ce qu'on pense du péché dans le ciel, voilà comme Dieu a traité l'ombre du péché dans son Fils innocent. Après cela, nous qui sommes les vrais coupables, appelons encore le péché une bagatelle, un passe temps, une légèreté, une faiblesse pardonnable. Je sors de ce monde, disait au lit de la mort sainte Madeleine de Pazzi, sans avoir pu comprendre un mystère effroyable : je veux dire comment on peut aisément commettre le péché, qui a fait couler le sang d'un Dieu.

2°. *La Passion de Jésus-Christ renouvelée par le péché.* L'auguste sacrifice de la Messe est un renouvellement continuel de cette Passion du Sauveur, renouvellement institué par Notre-Seigneur lui-même, pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. Mais le péché opère un autre renouvellement qui ne fait qu'offenser et irriter Dieu, que damner les hommes ; et qui est par-là, pour notre divin Rédempteur, infiniment plus douloureux que sa mort sanglante. Des millions d'âmes deviennent, tous les jours, pour lui, comme autant de calvaires, et il s'y élève autant de croix qu'il s'y commet de péchés mortels. Notre-Seigneur a été aban-

donné, renié par les Apôtres; et combien de lâches déserteurs, combien de véritables apostats qui le trahissent, qui le renient à la voix du respect humain! Il a été vendu par Judas; et combien de Judas qui le vendent tous les jours, non pas aux Juifs, mais au démon; non pas pour trente pièces d'argent, mais pour un intérêt plus misérable encore, pour une fumée d'honneur, pour un instant de plaisir, plaisir si souvent amer et presque toujours infâme! *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai.* Il a été livré à ses ennemis par un baiser; et combien qui, sous une apparence de piété, cachent un cœur tout gangrené de vices, et qui s'approchent de Jésus, dans son Sacrement, pour le mettre entre les mains du démon! On lui a préféré Barabbas: et que ne lui préfère-t-on pas tous les jours! Il s'en plaint par la bouche de son prophète: *A quoi m'avez-vous comparé! qu'avez-vous mis dans la balance contre moi?* Hélas! il faut le dire, ô mon Dieu, on ne prend pas même le temps de vous peser! dès que la tentation se présente, bientôt on a pris son parti. On chasse Jésus de son cœur: qu'il s'en aille, qu'il fasse place à mon plaisir. — Mais, ingrat, tu feras mourir une seconde fois ton Seigneur et tu le crucifieras de nouveau! Et bien! qu'il soit crucifié, pourvu que je me contente. — Mais,

ô mon fils, quel mal ton Dieu t'a-t-il donc fait? quelle raison as-tu de le haïr et de le persécuter? — Ma raison, c'est mon plaisir; et si pour mon plaisir il faut le crucifier, je le redis, qu'il soit crucifié, *crucifigatur**. Où en sommes-nous, mon cher Théotime, et quelle idée devons-nous avoir du péché et de nous-mêmes? Autant de péchés mortels, autant de crucifiemens pour le Sauveur. Comptez depuis le premier usage de votre raison jusqu'au moment où vous êtes.

3°. *La passion de Jésus-Christ anéantie par le péché.* Que ne devait pas se promettre un Dieu Sauveur, après une Rédemption si abondante? Si une parole lui suffit pour créer le monde, quels fruits ne devait-il pas espérer de tant de travaux, de tant de sueurs, de tant de larmes, de tant de sang répandu? Cependant combien d'âmes, pour lesquelles il est mort, se sont obstinées et s'obstinent, tous les jours, à ne pas profiter de sa Passion. Adorable Sauveur, c'est donc en vain que vous vous êtes épuisé, si le péché rend vos souffrances inutiles. Que dis-je, inutiles? il les rend préjudiciables et funestes; d'un remède salutaire il fait un poison qui tue. Qu'est-ce que pécher, depuis la mort du Sauveur? C'est profaner son sang, c'est le fouler aux pieds, c'est crier avec les Juifs : *Qu'il retombe sur nous!*

* Matth. c. 27, v. 28.

L'empereur Julien se sentant blessé à mort, reçut dans sa main le sang qui coulait à grands flots de sa blessure, et le lança contre le ciel, avec cet horrible blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen.* Et toi, ô pécheur, ce n'est pas ton sang, c'est le sang de Jésus-Christ que tu jettes contre le ciel, pour le faire retomber sur toi-même, et tu cries, non pas : *Tu as vaincu, Galiléen*, mais : Tu es vaincu, et mon péché triomphe de la passion. C'est ainsi que votre malice brave la bonté divine; c'est ainsi que le péché prévaut contre Dieu même, et que le déluge du sang d'un Dieu est couvert par le déluge de l'iniquité ; c'est ainsi que le démon, tout vaincu qu'il a été sur le calvaire, revient insulter à Jésus-Christ. Vois-tu, dit-il insolemment au Sauveur, vois-tu ces nombreux partisans qui me suivent ? je n'ai pas été meurtri de soufflets pour eux, je n'ai été ni flagellé, ni couronné d'épines, ni crucifié pour leur amour ; ce que je leur donne est bien peu de chose, ou plutôt je ne leur donne que de fausses espérances pour cette vie, en attendant les feux de l'enfer ; et cependant ils s'épuisent à mon service. Et toi, avec tes travaux, tes souffrances, ta mort, ton paradis, qu'as-tu gagné ? où sont ceux qui en font pour toi autant qu'on en fait pour moi? Ah ! divin Jésus ! ce ne sont pas ces vains blasphèmes et ces insultes du démon qui

affligent votre cœur, c'est la perte de tant d'âmes que vous aviez rachetées à si grands frais. Voilà sans doute le calice amer dont vous parliez au jardin des Olives : mon Père, faites que ce calice s'éloigne de moi. Voilà pourquoi vous poussiez, en mourant, ce cri si douloureux vers le ciel, au nom de ces ingrats qui anéantiraient pour eux les fruits de votre passion : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? O péché ! ô le plus affreux de tous les monstres ! Vierge sainte, mère de douleur, après avoir tant coûté à Jésus, et par conséquent à vous-même, peut-on se prévaloir de votre protection pour commettre le péché et crucifier votre Fils avec plus d'assurance ? Je ne m'étonne plus de ce que disaient Saint Edmond, Saint Anselme, Sainte Catherine de Gènes : si j'étais dans une mer de plomb fondu, et que je ne pusse en sortir qu'en commettant un péché, j'aimerais mieux y rester que d'être délivré à ce prix.

EXEMPLE.

Le trait suivant est tiré de la canonisation de Saint François de Borgia, et par conséquent il est aussi authentique qu'il est épouvantable.

Un gentilhomme espagnol, ayant été longtemps l'esclave des plus criminelles habitudes,

fut frappé d'une maladie mortelle. Sa famille et un grand nombre de personnes vertueuses s'employèrent auprès de lui, pour l'engager à laver ses souillures dans les eaux salutaires de la pénitence; mais le nom seul de confession le mettait en fureur. Saint François de Borgia, cet illustre vice-roi de Catalogne, ce favori de l'empereur Charles-Quint, qui avait renoncé à toutes les grandeurs de la terre, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, se trouvait alors en Espagne. Il apprend l'obstination de ce pécheur mourant; il se prosterne aux pieds de son crucifix; il conjure le Sauveur de ne point laisser périr une âme pour laquelle il avait tant travaillé, tant sué, tant versé de sang. Il entend une voix qui lui dit: Allez, François, allez trouver ce malade, exhortez-le à la pénitence, je vous assure que ma grâce ne lui manquera point. Le Père y vole; sa naissance illustre le fait accueillir civilement; mais à peine a-t-il parlé de confession, que le malade, quoique déjà dans les bras de la mort, lui proteste qu'il n'y consentira jamais. Après d'inutiles tentatives, François se retire; il se prosterne de nouveau devant le Sauveur crucifié, et le conjure avec larmes, d'amollir ce cœur endurci. Aussitôt la même voix se fait entendre de nouveau: Allez le retrouver et portez avec vous ce crucifix; pourra-t-il ne pas se rendre à la vue

d'un Dieu qui l'a aimé jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ? François retourne auprès du malade ; mais le malheureux reste insensible. Le saint homme lui montre le crucifix, et dans ce moment, par un dernier effort de la miséricorde de Dieu qui ne frappe qu'à regret, le crucifix paraît tout déchiré de plaies et tout couvert d'un sang miraculeux. Mais, ô prodige d'endurcissement plus surprenant que tout le reste, l'obstiné pécheur persiste dans son impénitence. Il jette un regard farouche sur les membres ensanglantés de son Sauveur, et il expire. Ainsi meurent les pécheurs impénitens, et le sang qui demandait grâce pour eux, criera vengeance durant l'éternité, contre les endurcis qui en auront abusé.

AUTRE EXEMPLE.

HEUREUX celui sur qui la vengeance divine s'exerce par des châtimens temporels, et qui en profite sagement pour éviter les peines de l'éternité. Au sortir de notre révolution, un respectable ecclésiastique travaillait au salut des âmes dans un hôpital, et prodiguait les secours et les consolations de la religion aux malades et aux blessés qui s'y trouvaient en grand nombre. On lui parla d'un soldat dont la vie paraissait un prodige, dans l'état de mutilation où il était. Il eut la

curiosité de le voir. Il s'approche, il aperçoit un homme dont la figure portait l'empreinte d'un grand calme. Mon ami, lui dit-il, on m'a dit que vos blessures étaient très-graves. Le malade sourit : Monsieur, répondit-il, levez un peu la couverture. Il la lève, et recule d'horreur en voyant que cet infortuné n'a plus de bras. Quoi ! lui dit alors le blessé, vous reculez pour si peu de chose ! levez la couverture aux pieds. Il lève et il voit qu'il n'a plus de jambes. Ah ! mon enfant, s'écrie le charitable ministre, combien je vous plains ! Non, répond le malade, ne me plaignez pas, mon père, je n'ai que ce que je mérite : c'est ainsi que j'ai traité un crucifix. Je me rendais à l'armée avec mes camarades, nous rencontrâmes sur la route une croix qui avait échappé à la fureur des patriotes ; aussitôt on se mit en devoir de l'abattre ; je fus un des plus empressés, je montai, et avec mon sabre, je brisai les bras et les jambes du crucifix, et il tomba. A mon arrivée au camp on livra bataille, et dès la première décharge je fus réduit à l'état où vous me voyez. Mais Dieu soit béni, qui punit mon sacrilége en ce monde, pour m'épargner en l'autre, comme je l'espère de sa grande miséricorde.

Enfin, un autre pécheur pénitent trouva aux pieds du Sauveur en croix, le pardon des plus grands crimes, et la consolation dans les momens

les plus cruels. Un missionnaire étant allé dans une prison d'une ville d'Italie pour préparer à la mort un criminel condamné à périr le lendemain, le trouva à genoux au milieu de son cachot, un crucifix à la main, pleurant, sanglottant de telle sorte, que le zélé ministre de Jésus-Christ, malgré tous ses efforts pour le consoler, ne pouvait en venir à bout. A la fin cependant, arrêtant avec peine ses sanglots, l'infortuné se retourne vers le missionnaire et lui dit : Peut-être croyez-vous que, si je pleure, c'est à cause du supplice qui m'attend ; non, ce n'est point là le sujet de mes larmes : je pleure parce que durant quarante ans, j'ai été l'ennemi enragé de ce crucifix, et maintenant je ne trouve que le crucifix qui me tienne compagnie. Pendant quarante ans, j'ai tourné le dos à ce crucifix, pour courir après des amis qui sont la cause des crimes pour lesquels je mourrai demain, et maintenant ils m'ont tous abandonné : dans la crainte de passer pour mes complices, ils font semblant de ne pas me connaître. Je suis renié de mes proches, qui rougissent d'être les parens d'un malfaiteur ; enfin, je n'ai plus avec moi que Jésus-Christ seul, lui que je n'ai fait qu'offenser toute ma vie. Et en parlant ainsi, il éclatait en sanglots et fondait en larmes.

(Retraite du P. Siniscalchi.)

PRATIQUE.

Quand vous vous préparez à approcher du sacrement de pénitence, excitez-vous à la contrition par la pensée des souffrances du Sauveur ; et pour cela, après avoir fait une station en enfer, ne manquez pas d'en faire une au jardin des olives, et surtout au calvaire.

VI^E. JOUR.

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

MARIE, en naissant, fait déjà sentir son pouvoir à l'enfer. Le démon régnait dans l'univers, et presque tous les peuples l'adoraient à la place du Dieu vivant et véritable. D'où vient aujourd'hui que son empire, qui durait depuis plus de quatre mille ans, est tout-à-coup ébranlé ? Qu'as-tu donc à craindre, ô Lucifer, superbe ennemi de Dieu? est-ce une faible enfant, qui vient de naître dans un coin de la Judée, qui épouvante le fort armé et le fait trembler ? Oui ; Marie, comme une autre Judith, porte déjà la confusion et l'effroi dans le camp d'Holopherne.

O Vierge sainte, qu'il est glorieux pour vous, qu'il est consolant pour nous, le triomphe que vous remportez sur le prince des ténèbres, dès votre entrée dans le monde! O Reine de l'univers, si formidable aux démons dans votre berceau, que sera-ce, lorsqu'assise auprès du trône de Dieu, ayant reçu de votre Fils toute puissance au ciel et sur la terre, vous tiendrez la clef de l'enfer et de la mort, et que la chaîne du dragon infernal sera remise entre vos mains?

FUNESTES EFFETS DU PÉCHÉ SUR L'AME.

MÉDITATION.

Ici, mon cher Théotime, quel triste retour sur nous, lorsque nous pensons que tant de fois, par le péché, nous avons relevé Lucifer de sa chute, consolé, réjoui l'enfer? A quoi sert-il que le dragon soit enchaîné, si nous allons nous livrer nous-mêmes à ses fureurs? Mon cher Théotime, méditons encore le péché, mal unique de l'homme; oui, appuyons sur ce point: *Hæc meditare, in his esto**. Le plus grand fruit que vous puissiez retirer de ce mois que vous consacrez à Marie, ce sera, n'en doutez pas, une haine tou-

* Tim. c. 4, v. 15.

jours croissante du péché. Considérons aujourd'hui les ravages qu'il fait dans l'âme du pécheur.

1°. *Il l'appauvrit et la dépouille entièrement.* C'est un triste spectacle, lorsqu'au printemps, les arbres se couvrant de fleurs et promettant les fruits les plus abondans, tout-à-coup le froid piquant du matin vient frapper de mort ces belles espérances. C'est un spectacle plus triste encore, lorsque, les campagnes étant toutes blanchies par la plus riche moisson, survient un orage dévastateur, une grêle meurtrière qui détruit en quelques instans les fruits d'une année entière de travaux. Sous les empereurs romains, la ville de Lyon présenta une scène bien désolante, lorsqu'elle fut tout entière réduite en cendres par un violent incendie, de manière, dit un auteur du temps, que, pour faire d'une si belle ville un monceau de ruines, il ne fallut qu'une seule nuit. *Inter civitatem maximam et nullam una nox interfuit.* Tels et bien plus promps, bien plus terribles encore sont les effets du péché dans une âme. Représentez-vous une princesse revêtue des plus riches ornemens, qui se verrait tout-à-coup couverte de haillons. O qui pourrait peindre l'éclat d'une âme dans la grâce du Seigneur! quels vêtemens précieux! quelles pierreries étincelantes! quelle est belle sa robe d'innocence! Mais tout-à-coup quel dénument! quelle profonde

misère! elle a perdu son Dieu, perdu son droit au céleste héritage. De tout ce qu'elle a fait dans l'heureux état de la grâce, de tous ces mérites qu'elle avait amassés jour par jour, et par ses prières, et par ses aumônes, et par ses pieuses rigueurs, et par l'accomplissement chrétien de ses devoirs, de tout cela il ne lui reste rien. Et non-seulement elle a tout perdu ; mais tout ce qu'elle peut faire dans cette nuit du péché, est nul et sans mérite. Je sais qu'alors-même ses prières, ses aumônes, ses pénitences lui sont utiles, presque toujours même nécessaires, et c'est alors plus que jamais, qu'elle doit les redoubler, afin d'obtenir un changement sincère et constant ; mais pour le ciel, cette âme pécheresse est entièrement stérile : c'est une branche séparée du tronc, et qui n'en reçoit plus la sève vivifiante. Hélas! quand j'étais en grâce avec mon Dieu, hier encore, un verre d'eau donné aux pauvres, un signe de croix, un soupir d'amour, tout en moi était digne d'une récompense éternelle. Aujourd'hui, je suis pécheur, j'ai tout perdu ; si je persévérais, si j'avais le malheur de mourir dans le péché, hélas ! de longues années de pénitence seraient frappées d'une éternelle stérilité.

2°. *Le péché asservit l'âme.* Quel esclavage que celui du péché ! qu'il est pénible ! qu'il est honteux ! quels bourreaux que les remords

quand on n'est pas encore tout-à-fait endurci ! Qu'avez-vous à soupirer? pourquoi ce front sourcilleux, ce visage sombre, ces regards fixes et mornes? Pourquoi ces fantômes effrayans, ces lugubres images qui se présentent à votre esprit, ces gémissemens, ces cris que pousse votre conscience alarmée? Pourquoi votre âme est-elle livrée en proie au ver rongeur, sans cesse agitée par une guerre intestine, jamais en paix, ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec elle-même? Ah! c'est que vous êtes sous la tyrannie du péché: vous gémissez dans vos fers, sans force pour les traîner, sans volonté pour les rompre. Quels tyrans que les passions déchaînées dans un cœur! Une passion qui domine, est encore une sangsue toujours altérée. Que dis-je une passion? est-on esclave d'une seule, sans que toutes les autres accourent à sa suite? Toutes ensemble, comme des monstres affamés, elles assiégent toutes les avenues de l'âme ; elles demandent jour et nuit, ou plutôt elles commandent, elles crient sans cesse : Apporte, apporte : *Affer, affer ;* apporte de la pâture à cette avarice insatiable, de la pâture à cet amour effréné des plaisirs, de la pâture à ce colosse d'orgueil, de la pâture surtout à cette dévorante impudicité ; apporte, apporte, *affer, affer;* et tu es, ô pécheurs, le malheureux tributaire de cette foule

de tyrans domestiques! Enfin quel maître impitoyable que le démon ! Le pécheur a chassé le divin Maître doux et humble de cœur qui régnait en lui avec tant de bonté, ce Roi débonnaire et pacifique, ce tendre ami, Jésus : et maintenant le voilà sous la domination du plus vil, du plus barbare de tous les tyrans. Ah ! si Dieu manifestait le secret des cœurs, quel affreux spectacle tant de chrétiens ne nous offriraient-ils pas ? Lucifer, dans toute sa difformité, assis sur des ruines ! delà il commande en maître, et son malheureux esclave se hâte d'obéir. Rappelez-vous le centenier de l'Evangile, qui disait à un soldat : Viens, et il venait; va, et il partait ; à son serviteur : fais cela, et il le faisait. Fais ceci, dit aussi le démon, et puis encore ce péché, et puis cet autre, va, marche, obéis, point de trève, point de repos, iniquité sur iniquité, d'abîme en abîme. Rappelez-vous encore cet empereur romain tombé au pouvoir du roi des Perses son ennemi : Valérien était le maître du monde ; prisonnier de Sapor, il devient le jouet de ses barbares et insolens caprices ; chargé de chaînes, mais toujours revêtu de la pourpre impériale, pour augmenter sa confusion, il suit partout son vainqueur. Au premier signe de Sapor, Valérien se met à genoux, il se courbe, et les épaules d'un empereur romain servent de marchepied au roi de Perse

pour monter à cheval. A ce spectacle d'ignominie, qui ne s'écrierait : ô dégradation ! ô avilissement de la grandeur romaine ! et moi je m'écrie, à la vue de votre âme esclave du démon : ô enfant de Dieu ! ô chrétien dégradé !

3°. *Il lui donne la mort, il en fait une espèce de cadavre.* La grâce de Dieu est la vie de notre âme, comme notre âme est la vie de notre corps. Hélas ! dit Saint Augustin, vous pleurez un corps que l'âme vient d'abandonner, et vous ne pleurez pas une âme dont Dieu s'est retiré. Dernièrement encore, votre âme était vivante et belle aux yeux du Seigneur ; il fixait sur vous des regards paternels, il vous montrait à toute sa cour céleste : *Voilà mon Fils-bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances.* Depuis votre péché, vous êtes pour le ciel un objet d'horreur, un mort, un cadavre. Un mort a perdu l'usage de ses sens, il ne voit plus ; vous aussi, vous ne voyez ni le mal que vous faites, ni la mort qui vous menace, ni l'éternité qui s'avance, ni le tribunal du Juge qui s'élève, ni l'enfer qui s'ouvre : *vous êtes mort.* Un mort n'entend plus ; et vous, tout le monde vous dit que vous courez au précipice : prédicateurs, confesseurs, amis, pieuses lectures, remords, inspirations secrètes, accidens, tout parle, tout crie à vos oreilles ; c'est peut-être pour vous que

le tonnerre gronde, et vous n'entendez rien : *vous êtes mort.* Un mort est insensible ; qu'on le caresse, qu'on le déchire, il ne remuera point : Dieu cherche à vous réveiller de toute manière ; tantôt par des bienfaits, par des succès inespérés, pour vous piquer de reconnaissance ; tantôt par des chagrins, des afflictions, pour remuer votre âme attachée à la terre ; et vous êtes insensible, immobile ! Un mort répand l'infection autour de lui : l'infection de votre péché se fait sentir, je ne dirai pas seulement aux Anges et à Dieu (vous avez peut-être si peu de foi que vous n'en seriez guère touché), mais même aux hommes. Sans être un St. Philippe de Néry*, qui avait reçu du ciel ce privilége extraordinaire, sans être un Saint, hélas on ne sent que trop l'infection de votre péché ; tout en vous exhale l'odeur du péché ; la colère, l'orgueil, et surtout l'impureté percent continuellement dans vos paroles, dans vos gestes, dans vos regards, sur votre

. . . . . .

* St. Philippe de Néry pénétrait miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés secrètes, par une odeur infecte qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence : « Vous exhalez une odeur insupportable, vous êtes tombés » dans tel péché d'impureté, hâtez-vous de vous délivrer de ce poison par un humble aveu ».

visage, dans tout votre extérieur. *Vous êtes mort, vous n'êtes plus qu'un cadavre infect.* Ces vérités que vous lisez en ce moment, quelle impression font-elles sur vous? Si vous laissez à d'autres le soin d'en profiter, tremblez, vous n'êtes pas loin de l'enfer; mais si la voix de la grâce parle à votre cœur, si vous avez commencé à apercevoir l'abîme où vous êtes, ah! c'est qu'il reste en vous un souffle de vie. Jetez-vous, mon enfant, aux pieds de la Mère de miséricorde; présentez-vous à elle, non pas comme elle s'est présentée à Dieu, pure, immaculée, pleine de mérites, mais comme un pauvre malade, le plus misérable, le plus abandonné des pécheurs. Dites-lui cette prière qui a sauvé tant d'âmes presque désespérées, je veux dire le *Memorare* du P. Bernard.

EXEMPLE.

Au commencement du dix-septième siècle, vivait à Paris un très-saint prêtre, nommé le P. Bernard. Il était d'une famille distinguée selon le monde; mais il méprisa toutes les espérances du siècle, pour embrasser la sainte pauvreté de Jésus-Christ, et ne prit même d'autre nom que celui de *pauvre prêtre.* On doit le mettre au nombre des plus fidèles serviteurs

de Marie. Il croyait lui devoir sa conversion et sa vocation à l'état ecclésiastique. Il le publiait partout et n'omettait rien de tout ce qui pouvait inspirer aux autres les sentimens de respect et de confiance qu'il avait pour elle. Il avait fait imprimer en toutes sortes de langues une prière tirée des sentimens de Saint Bernard, qu'il avait apprise de son père, et qui commence par ces mots : *Memorare, ô pïssima Virgo Maria!* Il en distribua dans sa vie plus de deux cent mille exemplaires, et par le moyen de cette prière il opéra une infinité de choses merveilleuses. A l'exception du vendredi, qu'il avait réservé pour l'hôpital de la Charité, il partageait les jours de la semaine entre les prisons de Paris : le lundi il allait au Grand-Châtelet, le mardi au Petit-Châtelet, le mercredi à la Conciergerie, le jeudi à la prison des Galériens, le samedi au Fort-l'évêque, sans compter les autres qui n'avaient point de jour fixe. Un jour donc qu'il allait au Petit-Châtelet, pour y faire ses fonctions ordinaires, il rencontra sur le Petit-Pont deux religieux d'un ordre fort austère. Courant à celui des deux qui était le plus jeune, il l'embrassa, en lui disant ; Mon cher frère, réjouissez-vous, car vous devrez votre salut à la Sainte Vierge. Le jeune religieux, qui ne le connaissait pas, le prit pour un fou ; mais le père

qui l'accompagnait lui dit : C'est un saint homme appelé le P. Bernard ; vous devez vous réjouir de ce qu'il a dit, car il ne l'a pas dit sans raison. Ils continuèrent leur chemin, et le P. Bernard entra au Châtelet. Plusieurs années après, entrant dans la même maison, on lui dit qu'il trouverait dans le cachot un homme qui venait d'être condamné à être roué tout vif ; mais qui ne voulait point entendre parler de confession. Le P. Bernard, doublement affligé de cette nouvelle, se fait conduire au cachot ; il salue le prisonnier et l'embrasse ; il l'exhorte, il le menace de la colère de Dieu, mais inutilement : le criminel ne daignait pas seulement lui répondre. Le père le pria de vouloir au moins dire avec lui une fort courte prière à la Sainte Vierge ; rebuté par le prisonnier, il ne laissa pas de la dire ; mais voyant que ce pécheur obstiné n'avait pas voulu seulement desserrer les lèvres pour prier avec lui, son zèle lui donne de la hardiesse, il lui porte à la bouche la prière qu'il venait de dire, et dont il avait toujours plusieurs exemplaires sur lui, et s'écrie, en s'efforçant de la faire entrer dans sa bouche : Puisque tu n'as pas voulu la dire, tu la mangeras. Le criminel ne pouvait guère se défendre, parce qu'il avait les fers aux pieds et aux mains, de manière que pour faire cesser l'importunité

du saint homme, il lui promet d'obéir. Alors le P. Bernard s'écrie en l'embrassant : C'est à l'intercession de la Sainte Vierge, mon cher frère, que vous devez votre conversion. Il est vrai, mon père, lui dit le prisonnier, avec une voix entrecoupée de sanglots, il y a long-temps que vous me l'avez dit, plût à Dieu que je ne l'eusse jamais oublié! Vous ai-je jamais vu, mon enfant, reprit le père? car, non-seulement il ne le reconnaissait pas, mais il ne se souvenait pas même qu'il eût adressé à quelqu'un les paroles qu'il venait de dire au prisonnier. Je suis, lui répartit aussitôt le criminel, ce religieux que vous embrassâtes il y a plusieurs années sur le Petit-Pont. Mais comment, répliqua le père, êtes-vous tombé dans le misérable état où je vous vois? Je m'en vais vous le dire, reprit le prisonnier. J'étais entré dans le cloître sans vocation. J'avais recherché en mariage une jeune personne d'une famille fort distinguée dans ma province; mais ses parens m'ayant préféré un gentilhomme de mes voisins, le dépit que j'en eus me fit quitter le monde. Me voyant néanmoins dans un ordre rempli de gens de bien, j'eus honte de ne pas vivre comme eux; je m'acquittai exactement de toutes les observances religieuses, et, ne fut-ce que par honneur, je menais une vie régulière et paisible, lorsqu'un jour j'aperçus dans notre

église, à quelques pas de moi, ce jeune gentilhomme qu'on m'avait autrefois préféré. Cette vue ne troubla, je sentis renaître mes premiers désirs de vengeance, et avant même de sortir de la maison de Dieu... Ici les sanglots redoublèrent avec tant d'abondance, que le P. Bernard croyait qu'il allait étouffer. Dans la maison même de Dieu, poursuivit-il, je résolus de me venger, si j'en trouvais l'occasion. Mais, ajouta-t-il, comme la justice de Dieu nous abandonne aux tentations que nous avons fomentées et nourries! Ce gentilhomme, qui m'avait reconnu, eut l'imprudence de me suivre à la sacristie, pour me rappeler ce qui s'était passé. Je répondis assez froidement à sa civilité ; néanmoins comme il s'avança pour m'embrasser, je m'avançai de mon côté, et lui dis tout bas à l'oreille : si tu as le mérite qu'on t'a supposé, en te préférant à moi, tu me le feras voir aujourd'hui à minuit précis, au bas de la muraille de notre jardin ; c'est-là que tu viendras avec un habit, des armes et un cheval pour moi. Il voulait s'échapper et s'étendre en remontrances : Non, lui dis-je, mon parti est pris, et je te ferai assassiner si tu ne me donnes satisfaction. Il me le promet et il tint parole. Je sautai la muraille pour me trouver au rendez-vous ; je pris les habits et les armes qu'il m'avait apportés, et du premier coup je l'étendis sur la

place, mort ou fort blessé ; car je ne m'amusai point à courir à lui : mais montant à cheval, je pris le chemin du Bourbonnais, qui est mon pays. Ma famille n'eut pas grand plaisir de me voir en cet état : c'était tous les jours de nouveaux chagrins qu'on me faisait, de sorte que je pris la résolution d'aller courir fortune. Je rencontrai une troupe de bandits dans la première forêt que je traversai ; je me joignis à eux : j'y ai vécu quelque temps, et le ciel, las de mes crimes, ma enfin livré à la justice humaine, qui m'a condamné à expirer sur la roue. Trop heureux si j'évite par là les supplices éternels de l'enfer que j'ai si justement mérités. En cet endroit ses larmes et ses sanglots recommencèrent avec tant de violence, que le P. Bernard en était tout pénétré. Consolez-vous, mon enfant, lui dit-il, puisque la Sainte Vierge vous a obtenu de Dieu la grâce de la pénitence, ne doutez pas qu'elle ne vous obtienne la persévérance et le salut. Préparez-vous seulement à faire une bonne confession, je vais vous chercher un confesseur. Hélas ! il n'en eut pas besoin : car, pénétré de la vue de ses péchés, et de la miséricorde de Dieu sur lui, le pauvre pénitent expira de douleur et de contrition, avant que le P. Bernard fût de retour.

(Vie du P. Bernard.)

PRATIQUE.

Jetez-vous aujourd'hui aux pieds d'une image de Marie, et recommandez-lui votre âme, en récitant le Memorare. *Dans tous les dangers ayez recours à cette prière qui a produit tant de merveilleux effets.*

VII. JOUR.

PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

Vous savez, mon cher Théotime, que Marie, à peine âgée de trois ans, renonça aux douceurs de la maison paternelle, pour s'offrir au Seigneur et le servir dans son temple. Quel courage n'exigeait pas cette séparation? et combien ce sacrifice ne dût-il pas être douloureux aux cœurs de St. Joachim et de Ste. Anne? Heureux époux, parens plus heureux encore, assez long-temps vous avez possédé ce précieux trésor du ciel et de la terre; ce n'est qu'un dépôt entre vos mains, vous devez le rendre au Seigneur, le rendre à la terre dont elle est la plus douce espérance. Le

temps est venu, Dieu a parlé, et Marie vous presse d'obéir. Ne vous semble-t-il pas, mon cher Théotime, voir cette sainte enfant, conduite par la main de ses pieux parens à Jérusalem, les devancer, les entraîner après elle, monter avec allégresse les degrés du temple, se prosterner aux pieds du pontife, se consacrer et se dévouer tout entière au service de son Dieu. Que vos démarches sont belles, ô Vierge, fille bien-aimée du grand Roi : *Quàm pulchri sunt gressus tui..., filia Principis**. Vous ne jetez pas un seul regard en arrière sur tout ce que vous abandonnez, sur la maison paternelle et ses douceurs, sur un père et une mère si chéris, sur ces soins auxquels vous allez vous arracher, et dans un âge si tendre, si sensible d'ordinaire à une telle privation. Autrefois le Seigneur semblait insulter à Satan, en lui montrant son serviteur Job et sa constante vertu ; avec quelle complaisance n'aura-t-il pas contemplé du haut de son trône, n'aura-t-il pas montré à toute la cour céleste, Marie, si jeune encore et déjà capable d'un tel héroïsme de vertu. Mon cher Théotime, le Seigneur n'exige pas de vous les mêmes sacrifices, ce qu'il vous demande, c'est une éternelle séparation d'avec votre plus cruel ennemi, le péché.

* Cant. c. 7, v. 1.

IMPURETÉ.

MÉDITATION.

Mon cher Théotime, parmi tant de péchés qui font la joie du démon, il en est un qui est l'opprobre du christianisme, le triomphe de l'enfer, le sceau de la réprobation ; c'est l'impureté. Il n'est point de vice plus injurieux aux trois personnes de l'adorable Trinité, et en même temps plus funeste à l'homme.

1°. *Point de vice plus injurieux aux trois personnes de la sainte Trinité.* 1°. *A la personne du Père.* Dieu est saint, mon cher Théotime, ou plutôt la sainteté même. Tout péché attaque, il est vrai, la sainteté de Dieu ; mais de tous les vices, le vice impur lui est le plus directement opposé. Dieu est tout esprit ; et ce vice, si je puis m'exprimer ainsi, est toute matière. Dieu a gravé son image dans l'âme de l'homme. *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et à notre ressemblance.* Les autres péchés altèrent, si l'on veut, ces traits de la Divinité, imprimés dans l'âme ; mais l'impureté les efface, les détruit entièrement. Briser, profaner le sceau royal, c'est un crime digne d'un supplice ignominieux ; que sera-ce de profaner le sceau divin apposé sur

nos âmes? L'impureté fait d'une âme un monstre dont la vue est à charge au Seigneur, fatigue et trouble en quelque sorte son repos. Ce vice, mon cher Théotime, a porté pour ainsi dire le trouble dans le séjour de la félicité éternelle, contristé les Anges, et fait entrer le regret et la douleur jusque dans le cœur de Dieu : *Tactus dolore cordis intrinsecùs* *. Non, dit-il, le souffle de vie que j'ai communiqué à l'homme, ne restera plus en lui, je détruirai l'homme, parce qu'il n'est plus que chair : *quia caro est.* Mon enfant, on détruit tout ce qui a touché à l'homme infecté de la peste ; Dieu fait de même à l'égard de l'impudique : tout ce qui a appartenu à l'homme, depuis l'insecte et le reptile, jusqu'aux oiseaux du ciel, disparaîtra avec lui. O mon Dieu, épargnez le chef-d'œuvre de vos mains, l'image de vos perfections. L'image de mes perfections! Oui, l'homme chaste ; mais l'homme corrompu, je ne vois plus en lui de traits de ressemblance avec moi, je n'y vois plus que le caractère de la brute. Aussi je ne puis plus le supporter, et je me repens de l'avoir tiré du néant. Ces terribles menaces ont eu leur effet : contemplez l'univers entier abîmé sous les eaux du déluge, Sodome et Gomorrhe réduites en cendre, et vous com-

* Gen. c. 6, v. 6.

prendrez l'injure que fait le vice honteux à la sainteté de Dieu.

2°. *Point de vice plus injurieux à la personne du Fils.* L'impudique est le sacrilége profanateur d'une chair divinisée par l'incarnation de Jésus-Christ, et par la réception des sacremens. Le baptême, mon cher Théotime, a fait de nous, selon l'expression de l'apôtre St.-Pierre, un peuple choisi, un sacerdoce royal, une nation sainte, acquise par le sang de Jésus-Christ: *Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisionis* *. La sainte communion a encore perfectionné cette consécration de nos corps. Alors nous pouvons dire avec l'Apôtre: *Vigo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus* **. Alors mes yeux sont les yeux de Jésus; mes mains, les mains de Jésus; mon cœur, le cœur de Jésus; son sang a coulé dans mes veines. Et quoi! j'irais prendre les membres de Jésus-Christ, pour en faire des membres d'impureté! je rendrais, dans ma personne, Jésus-Christ en quelque sorte le complice de mes désordres! je montrerais aux Anges consternés deux Jésus-Christs en moi, un Jésus-Christ la sainteté même, et un Jésus-Christ... Ah! je n'achève pas. *Absit*, non, non, jamais!

* 1 Pet. c. 2, v. 9.

** Galat. c. 2, v. 20.

3°. *Enfin, point de vice plus injurieux à l'Esprit-Saint.* Vous êtes, mon enfant, le temple de l'Esprit-Saint. *Membra vestra templum sunt Spiritûs Sancti* *. Or, l'impureté est le vice le plus opposé à la sainteté qu'exige la demeure de la divinité. Dépouiller nos saintes églises, c'est un crime; les changer en des lieux profanes, c'est un sacrilége ; placer sur l'autel du Dieu vivant la déesse de l'impudicité, c'est ce que le prophète appelait l'abomination de la désolation. Pécheur, perce ce mur, regarde ton cœur. Malheureux ! tu as pesé ton Dieu, et une passion infâme l'a emporté ! elle a placé son trône sur les débris du trône de Dieu même ! Otez-moi, as-tu dit dans ton délire, ôtez-moi ce Dieu si saint, qu'un geste, qu'une parole est capable de blesser ! *Tolle, tolle* ***: ôtez-moi ce Dieu exact et sévère, dont la loi est si opposée à tous mes désirs ! pour moi, je ne veux d'autre loi que mes cupidités, mes passions ; ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* ***. Vois, chrétien, vois ton cœur, temple de la Divinité, dégradé par l'impudicité ; elle commande en souveraine là où régnait le Dieu trois fois Saint ; ô douleur ! ô honte !

* Cor. c. 6, v. 19. — ** Joan. c. 19, v. 15.
*** Joan. c. 19, v. 15

2°. *Point de vice plus funeste à l'homme. L'impureté est tout à la fois le signe de la réprobation et le principe de la réprobation.*

Le signe de la reprobation. Que vois-je dans le séjour des réprouvés ? l'aveuglement : *Mittite eum in tenebras exteriores* * ; la confusion et le désordre : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* ** ; l'esclavage et la servitude : *Exeat condemnatus et diabolus stet à dextris ejus* *** ; enfin le ver rongeur d'une conscience éternellement et continuellement déchirée : *Vermis eorum non moritur* ****. Voilà, mon cher Théotime, l'impureté.

Aveuglement. Saint Bernard l'a dit en peu de mots : Quand l'homme, dit ce saint docteur, se laisse aller à l'ambition, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en ange ; succombe-t-il à l'avarice, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en homme ; s'abandonne-t-il aux sales désirs de la chair, il pèche, mais il pèche en bête ; or, s'il pèche en bête, il n'a donc plus ces lumières de l'esprit qui le distinguent de la bête. En effet, ce malheureux vice règne-t il dans une âme ? alors ténèbres profondes, insensibilité effrayante : on oublie les devoirs les plus importans, on sacrifie sa famille, son honneur, sa

* Matth. c. 22, v. 13. — ** Job c. 10, v. 22.
*** Ps. 108, v. 6. — **** Marc. c. 9, v. 43.

vie ; oui, la mort elle-même ne saurait alors dessiller les yeux.

Mais allons plus loin, mon cher Théotime, l'impureté est *le désordre de l'âme et le désordre de la société*. Le vice de l'impureté, disait Tertullien, a tous les autres vices à ses gages et à sa solde : c'est pour lui que l'homicide répand le sang humain, que la perfidie prépare des poisons, que la prodigalité dissipe, que le parjure trompe, que le sacrilége attente sur ce qu'il y a de plus saint. Cette pensée de Tertullien, n'est que la pensée du Fils de Dieu, lorsqu'il nous montre l'esprit impur suivi de sept autres démons aussi méchans, et souvent plus méchans que lui ; *et assumit septem alios spiritus secum nequiores se* *. Aussi, mon cher Théotime, faites sortir du tombeau et réunissez tous les incrédules, tous les suicides, tous les criminels qui ont porté leur tête sur un échafaud ; tous ces jeunes gens, déjà vieux et honteusement ridés, descendant dans la tombe, usés par le vice ; interrogez-les, presque tous vous répondront : malheur à moi ! funeste passion, amis perfides, puissé-je ne vous avoir jamais connus ! Otez, cher Théotime, la pureté de dessus la terre ; dès-lors tout est confondu : la discorde divise toutes les familles : il n'y a plus de tranquillité ni pour

* Matth. c. 12, v. 15.

l'époux ni pour l'épouse, d'infortunés parens tremblent pour l'innocence de leurs enfans, tous les liens sont brisés : un peuple impudique est un peuple barbare, car ce vice veut et demande du sang. Lisez l'histoire, Théotime, vous en serez convaincu.

A l'aveuglement et au désordre, l'impureté ajoute *l'esclavage* et *l'esclavage le plus honteux*. Plus d'une fois, mon cher Théotime, vous avez versé des larmes sur les malheurs du fils du meilleur des rois ; vous n'avez pu lire, sans frémir d'indignation et sans être profondément ému, les pages de notre histoire, qui nous montrent l'héritier de la plus noble des couronnes, le descendant de soixante-treize rois, un fils de France livré aux barbares caprices d'un infâme geolier. Ah! mon fils, est-là l'esclavage du chrétien impudique ? Non, c'en est à peine une ombre. Soudain tout change dans un jeune homme ; ses vives couleurs disparaissent, ses yeux sont abattus ; il est pâle, languissant, il s'éteint : ce changement étonne, c'est un mystère, mais un seul mot va vous découvrir ce mystère. Un tyran, un maître cruel le tue lentement : *Dicam tibi sacramentum bestiæ* * ; ce tyran, c'est l'impureté. Entrez, mon cher Théo-

* Apo. c. 17, v. 7.

time, dans le cœur de ce malheureux esclave de la plus furieuse des passions. Quelle servitude ! le démon commande en despote ; il conduit sa victime de crime en crime. — Mais je n'ai plus de quoi satisfaire tes désirs. — N'importe, va, emprunte, contracte dettes sur dettes. Mais ma mémoire s'altère, mon intelligence s'obscurcit, toutes les facultés de mon âme s'usent. — N'importe, va, obéis. — Mais je languis, mes forces s'affaiblissent, je meurs tous les jours. — N'importe, marche de désordre en désordre jusqu'au tombeau, et vérifie l'oracle du Dieu que tu as abandonné : *Et ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ, et cum eo in pulvere dormient* *.

Delà naît *le ver de la conscience*, quatrième rapport de l'impudique avec le réprouvé. A peine l'infortuné a-t-il accordé à ses sens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à son propre péché, qui devient son supplice et son tourment. Ne voir autour de soi que craintes et que malheurs, avoir derrière soi un abîme, devant soi un autre abîme, sentir des maux affreux, craindre des maux plus horribles encore ; concevez une pareille existence, et vous saurez celle de l'impudique.

* Job. c. 1, v. 11.

Est-ce assez, mon cher Théotime, sur cette triste matière? Non, achevons. Impureté, *principe de réprobation.* C'est le dernier trait de ce funeste tableau. Impureté, principe de réprobation, pourquoi? Parce que point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechute; parce que point de péché qui l'expose plus à la tentation du désespoir. En effet, chez l'impudique, la volonté devient passion, la passion se tourne en habitude, l'habitude en nécessité; alors, chutes sur chutes; alors il est vendu à son péché: *Venumdatus sub peccato* *. Après qu'il s'est débattu quelque temps dans ses fers, où vont aboutir ses faibles efforts? à un affreux désespoir: *Desperantes semetipsos tradiderunt impudititiæ* **. Oui, mon cher Théotime, l'impudique désespère de tout. Il désespère de sa conversion: le péché chez moi est une seconde nature, comment me séparer de moi-même et de ce qui est devenu en quelque sorte mon être? Si, fatigué, honteux de ce dur esclavage, il se sent pressé de s'y soustraire, il désespère de sa persévérance. Ne l'ai-je pas voulu cent fois? et cent fois, après les résolutions les plus fermes en apparence, n'ai-je pas fait les chutes les plus déplorables? Enfin, il désespère tout à la fois

* Rom. c. 7, v. 14. — ** Ephes. c. 4, v. 19.

et de Dieu et de lui-même ; de Dieu : en lui tout est saint, en moi tout est péché ; il ne saurait me pardonner, je l'ai trop offensé : je suis un ingrat, un perfide, un monstre à ses yeux, indigne de ses bontés. Il désespère de lui-même, sa faiblesse, la force de ses passions, l'instabilité de ses promesses, tout en un mot l'atterre et l'effraie. Que faire, mon cher Théotime, dans ce funeste état? tout est-il donc perdu? Non, non, âme infortunée! tout n'est pas perdu, puisqu'il vous reste dans le ciel une avocate et une mère. Marie est le refuge des pécheurs, l'espérance des désespérés. Heureux qui se jette avec une humble confiance dans son sein maternel! *Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem à Domino* *.

EXEMPLE.

Deux jeunes espagnols, dont le P. Maffei n'a pas voulu dire le véritable nom, pour ne pas compromettre leur famille, et que nous nommerons Alphonse et Ferdinand, étaient unis entr'eux par une ancienne amitié, si l'on peut décorer de ce titre une liaison formée par le vice; ils vivaient à Madrid, plongés dans un affreux libertinage. Ferdinand, sans doute moins coupable devant Dieu, eut un songe que le ciel lui

* Prov. c. 4, v. 35.

envoya pour le réveiller au fond de l'abîme. Il lui semblait voir deux géans énormes et d'un aspect effrayant, qui s'élançaient dans sa chambre, se saisissaient de lui et l'emportaient sur le rivage de la mer. Une terrible tempête déchaînée sur les flots, les soulevait jusqu'au ciel ; l'épaisseur des ténèbres était sillonnée par de fréquens éclairs, et le tonnerre retentissait avec un fracas épouvantable. Des spectres hideux montaient des navires qui étaient poussés rapidement sur le rivage ; ils chargeaient de chaînes tous les hommes qu'ils pouvaient saisir, et les emmenaient garrottés sur leurs vaisseaux. Parmi ces prisonniers, Ferdinand reconnut son ami Alphonse : lui-même se vit à son tour environné de ces monstres, qui l'entraînaient déjà avec eux, lorsqu'il invoqua le nom de Marie ; et sur le champ ce spectacle effrayant s'évanouit, mais pour faire place à un autre plus effrayant encore.

Le juste Juge parut tout-à-coup à ses yeux, assis sur son tribunal ; sa sainte Mère était à sa droite, et des milliers d'Anges environnaient son trône. Après avoir envisagé Ferdinand d'un œil sévère et menaçant, il allait lancer sur lui son tonnerre, lorsque cet infortuné implora de nouveau le secours de la Sainte Vierge, faisant vœu, s'il obtenait sa grâce, de quitter le monde, et d'expier ses égaremens par une pénitence ri-

goureuse. Marie parvint à fléchir en sa faveur son Fils irrité, et arrêta le coup qui allait le frapper.

Ferdinand s'étant éveillé, trouva jusqu'au plancher de sa chambre mouillé des larmes qu'il avait versées durant cette nuit effroyable. Cet avertissement qui ne pouvait venir que du ciel, lui inspira de sérieuses réflexions, et il promit devant Dieu, avec serment, d'entrer dans un ordre sévère. Sur ces entrefaites, parut Alphonse, qui le voyant, contre son ordinaire, triste et profondément ému, le plaisanta sur son air chagrin, et chercha à l'égayer en lui parlant de parties de plaisir. Ferdinand lui raconte toutes les particularités du songe qu'il vient d'avoir, et lui dit sérieusement qu'il avait résolu et même fait vœu de changer de vie et d'entrer en religion. Après son récit, Alphonse, le reprenant avec un rire amer, se moqua de sa crédulité et de son projet : « Ne voudrais-tu pas, lui dit-il, m'entraîner moi-même avec toi dans ta folie? » Allons, Ferdinand, laissons ces épouvantails » d'enfans, et reprenons courage. Et moi aussi, » ajouta-t-il, je désire et j'espère me sauver ; » mais pas si vite, il sera temps plus tard, il » faut que jeunesse se passe. Ne sais-tu pas que » la foi nous dit que pour gagner le ciel il » suffit de bien finir » ?

Au milieu de cet entretien, un domestique vient tout hors d'haleine avertir Alphonse que deux jeunes gens l'attendent à la porte, pour une affaire qui ne souffre point de retard. « J'y » vais, dit-il, et dans un instant je suis à toi, » Ferdinand ne pense plus à tes idées ». Il se hâte de descendre, et trouve dans la rue deux jeunes cavaliers, avec qui il s'était fait des affaires. A peine l'ont-ils aperçu, qu'ils se jettent sur lui avec une espèce de rage, le percent de mille coups, et s'enfuient, le laissant noyé dans son sang. Ferdinand accourut au bruit, mais il était trop tard. A la vue de ce cadavre sanglant il est frappé comme d'un coup de foudre, et reconnaît la vérité du songe qu'il a eu. Il court se jeter aux pieds d'un confesseur, lui fait le récit de cette tragédie lamentable, lui parle du vœu qu'il a fait, renouvelle à ses pieds et confirme ce vœu. Après une confession accompagnée de torrens de larmes, le nouveau pénitent reçoit l'absolution, et rentre dans la grâce et l'amitié de Dieu. Déjà il a vendu tout ce qu'il a pour le distribuer aux pauvres et pour consommer son sacrifice. Mais, ô funeste effet de l'habitude ! bientôt ses passions assoupies se réveillent; au lieu de distribuer ses richesses aux pauvres, il les dissipe en jeux, en festins, en débauches : il se replonge dans la fange de l'impureté.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Epuisé par tant d'excès, en proie à mille maux qui en étaient les fruits amers, il reçut encore un avis du ciel. Le puits de l'abîme lui parut s'ouvrir à ses pieds, et dans ses brasiers il vit des milliers de réprouvés sur lesquels les démons exerçaient leur rage. En face il aperçut encore le Juge redoutable; assis sur son tribunal, qui ordonnait aux esprits infernaux de se saisir de lui et de le précipiter dans ce gouffre. Tremblant de frayeur, il se recommande de nouveau à la bonté de Marie, et Marie aussitôt se prosterne aux pieds du trône de Dieu. « Ma Mère, lui dit » le juste Juge, qu'avez-vous besoin d'intercéder » encore une fois pour un ingrat? Pardonnez-» lui encore une fois, répondait la Sainte » Vierge, s'il retombe de nouveau dans ses dé-» sordres, alors j'y consens, plus d'intercession » de ma part, de la vôtre plus d'indulgence. » Eh bien! qu'il soit fait, ma Mère, comme » vous le demandez, reprit le souverain Juge. » Mais vous, ô homme! ajouta-t-il, retenez » bien que si vous ne profitez pas de cette der-» nière faveur, vous n'aurez plus rien à espé-» rer de la médiation de ma Mère. »

Ferdinand fut touché, il fit pénitence; et en revenant à la vertu, il retrouva la santé. Mais, ô tyrannie des habitudes criminelles! à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, qu'il alla au-

devant des occasions du péché. Il retombe, le malheureux, et plus bas que jamais : réduit à la dernière indigence, n'ayant plus de quoi fournir à ses débauches, il se jette dans un vaisseau qui partait pour l'Amérique, dans l'espérance d'y rétablir sa fortune. Il arrive à Lima, capitale du Pérou. Tout ce qu'il gagne d'argent, par bonne ou mauvaise voie, va se perdre dans le gouffre dévorant de ses passions. Victime lui-même de tant d'excès, il retombe malade, et s'estime heureux de trouver un asile dans un hôpital bâti loin de la ville.

Dans cette triste situation, voyant son mal empirer de jour en jour, Ferdinand commence à rentrer en lui-même. Il entend parler d'un saint Missionnaire, fort connu dans la ville et dans cet hôpital par sa charité et son zèle, espagnol comme lui et même son concitoyen. Il l'envoie prier de venir au secours d'un malheureux qui était dans le plus grand danger de perdre corps et âme. Le Père accourt aussitôt, et Ferdinand lui fait sa confession avec une grande abondance de larmes. Le saint religieux écoute avec bonté ce long récit de chûtes et de rechûtes, sans laisser échapper le plus léger signe de dégoût et d'ennui. Ferdinand lui parle de son vœu ; le Père s'offre à lui, pour l'aider dans le choix d'une maison religieuse, et pour l'y faire admettre dès

qu'il sera revenu en santé. Il le laisse dans les plus belles dispositions, en lui promettant de revenir bientôt.

Le soulagement de l'âme contribua au rétablissement du corps ; mais les sages réflexions se dissipèrent avec le danger, et en retrouvant la santé, il revint à ses funestes penchans. Pour ne point terminer l'affaire de son entrée en religion, il se hâta de quitter l'hôpital avant le retour du saint religieux ; il ne parut plus même dans Lima, et se mit à courir tout le pays, multipliant de nouveau ses iniquités avec une fureur qui semblait vouloir se dédommager de quelques semaines de conversion.

Plusieurs années après, le saint missionnaire, conduit par son zèle apostolique, s'enfonce dans les montagnes et les forêts les plus inaccessibles du Pérou, pour y gagner des âmes à Jésus-Christ. Il choisit pour centre de sa mission une petite ville bâtie sur une éminence, et fréquentée par les montagnards du pays. Après les travaux du saint ministère, son délassement était de consoler les malades dans un hôpital de la ville, et de leur enseigner le secret de convertir leurs maux passagers en trésors éternels.

Un jour qu'il portait de lit en lit ses utiles et touchantes consolations, il entend retentir dans un coin un gémissement sourd et prolongé, et

comme le rugissement du désespoir. Il y court, et ses yeux sont frappés d'un spectacle d'horreur; il voit, étendu sur un peu de paille à demi pourrie, un homme, ou plutôt un squelette, couvert des haillons de la misère, tout décharné, les joues creuses et haves, les yeux éteints, exhalant une odeur cadavéreuse : c'était Ferdinand. Déjà sur le seuil de l'éternité, il entr'ouve une paupière mourante et reconnaît le Père : « Que » je suis malheureux, s'écrie-t-il avec un der- » nier effort ! faut-il donc que partout je ren- » contre ce prêtre ? ce n'est pas assez qu'il con- » naisse tous les crimes de ma vie, il faut en- » core qu'il me voie mourir en réprouvé, et » commencer mon éternité malheureuse » ! Après ces mots il recommença ses rugissemens effroyables, que lui arrachait sans doute le souvenir de tant d'occasions de salut perdues par sa faute; et, au milieu de ces regrets déchirans, malgré les efforts du saint religieux, son âme, chargée d'iniquités, s'arracha de ce corps infect et alla paraître, non plus en songe, mais d'une manière trop réelle, devant le tribunal redoutable, vérifiant ainsi dans sa personne cet oracle de l'Esprit-Saint : Les os de l'impudique se rempliront des vices de sa première jeunesse, et l'impureté descendra avec lui dans le tombeau.

(Retraite du Père Maffei.)

PRATIQUE.

Dans les tentations, levez les yeux vers Marie; recourez surtout à l'immaculée conception de cette Reine des Vierges.

VIII^E. JOUR.

PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

MARIE, dans la Présentation, s'offrit et se dévoua au Seigneur, sans réserve, sans retour; elle le choisit pour son époux, et lui consacra sa virginité. Qui donc lui avait enseigné le prix de cette pureté virginale dont elle lève l'étendard en ce jour, tandis que toutes les filles d'Israël aspiraient au bonheur d'être mères, dans l'espérance de donner au monde le désiré des nations? Où est le courage pour l'offrir et le consommer? Ah? c'est que l'Esprit-Saint, qui avait pris possession de son cœur dès le moment de sa conception immaculée, lui avait revélé les charmes divins, les amabilités toutes célestes de la virginité. Aussi cette admirable enfant ne soupirait qu'après le bien-aimé de son cœur. Filles de Jérusalem, s'écriait-elle avec l'épouse

des cantiques, allez dire au divin époux que je languis d'amour. Oh! quand est-ce que je pourrai dire : J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je l'ai trouvé, et je ne le laisserai point aller? O Marie, vos vœux sont remplis : votre bien-aimé est tout à vous, et vous êtes toute à lui. Il se plaît au milieu des lis, et cette fleur que la terre ne connaissait pas, vient d'éclore dans votre cœur; son éclatante beauté, le doux parfum qu'elle exhale, ont captivé le Roi des rois.

PRÉSERVATIFS ET REMÈDES DE L'IMPURETÉ.

MÉDITATION.

O pureté, vertu céleste, qui transforme les hommes en anges! si les hommes vous connaissaient, quelle estime ne feraient-ils pas de cette perle évangélique! quelle précaution ne prendraient-ils pas pour conserver cette liqueur précieuse qu'ils portent dans des vases si fragiles! O mon cher Théotime, que je m'estimerais heureux, si je pouvais vous inspirer pour cette vertu l'amour et l'estime qu'elle mérite! Avec quel empressement vous saisiriez tous les moyens que l'on pourrait vous proposer, pour la mettre à couvert de toute atteinte!

Voici ceux que notre divin Maître nous indique lui-même : Veillez et priez, afin que vous ne succombiez point à la tentation. Cette sorte de démons, dit-il ailleurs, ne peut être chassée que par la prière et le jeûne. Ainsi la vigilance, la prière, la mortification, voilà les armes spirituelles dont il veut que nous fassions usage contre le vice impur.

Par la vigilance, comprenez, mon cher Théotime, la garde de vos sens et de votre cœur, et la fuite des occasions.

1°. *Garde des sens.* La mort, dit le prophète, est entrée par les fenêtres : *Ascendit mors per fenetras**. Ces fenêtres de l'âme, ce sont les yeux et les oreilles, surtout les yeux par où le vice s'introduit trop souvent. Combien auraient été vertueux, s'ils avaient été aveugles et sourds! Mais parce qu'ils ont ouvert les yeux sur des objets dangereux, parce qu'ils ont prêté l'oreille aux discours et aux chants du libertinage, ils se sont perdus. C'est pour éviter ce malheur que le saint homme Job disait : J'ai fait un pacte avec mes yeux, afin de ne pas même penser à ce qui pourrait souiller mon âme. Mettez à vos oreilles, dit le Saint-Esprit par la bouche du sage, une haie d'épines : *Sepi aures tuas spinis***. Si vous veillez à la garde de ces deux sens, vous

* Jerem. c. 9, v. 95. — ** Eccli. c. 28, v. 28.

avez déjà remporté une grande victoire sur le démon.

2°. *Garde du cœur.* C'est-à-dire, éviter les attachemens trop tendres et tout ce qui pourrait les faire naître ; et qu'on ne s'imagine pas que ces sortes d'affections soient à l'abri du péril, lors-même quelles paraissent détachées des sens et fondées purement sur la vertu et le mérite. Quelque vertu qu'il puisse y avoir de part et d'autre, quelqu'innocens, quelque pieux que soient vos amis, quelque avantage que vous pensiez en retirer pour votre avancement spirituel, prenez garde et soyez en défiance : c'est un des piéges les plus ordinaires du démon à l'égard des personnes de piété ; loin d'arrêter ces sortes de liaisons, il les fait naître, il les entretient et laisse croire que tout cela n'est que pour le salut et pour le service de Dieu ; il fait durer cette erreur le plus qu'il peut, et quelque temps qu'il y emploie, il n'en a point de regret, pourvu qu'il arrive à ses fins ; et que cette prétendue spiritualité se change en affection de chair et de sang. O combien qui ont ainsi commencé par l'esprit et fini par la chair! Pour vous, mon cher Théotime, coupez court à toutes ces liaisons, dès que vous voyez qu'elles s'insinuent dans votre cœur : rompez, il y va de votre salut.

3°. *Fuite des occasions.* Il y a des tentations dont on ne triomphe qu'en luttant contre elles : quitter la place c'est déjà être vaincu ; pour venir à bout d'un ennemi, il faut l'attaquer de front et non reculer devant lui. Mais pour ce qui concerne l'impureté, c'est tout le contraire, on ne peut en triompher que par la fuite. Oui, si vous me demandez ce qu'il faut faire dans les occasions dangereuses, je vous dirai : fuyez ; vous me feriez cent fois la même question, je vous répondrais toujours : fuyez. C'est par la fuite qu'il faut commencer le combat, par la fuite qu'il faut le continuer, par la fuite qu'il faut le finir. Quand ceux dont il faudrait vous arracher vous seraient plus chers que la prunelle de l'œil, plus utiles que le pied droit, que la main droite, c'est le moment de pratiquer ce que notre divin Maître nous a tant recommandé : Si votre œil droit est pour vous une occasion de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; si votre pied ou votre main droite vous scandalisent, coupez-les et jetez-les loin de vous. Quel est le sens de ce commandement si positif et si énergique ? N'est-ce pas fuir le danger de toutes ses forces ? Ainsi, laissez ces sociétés suspectes, ces fréquentations dangereuses. — Mais je n'y éprouve aucune tentation. — Illusion, ruse de l'ennemi ; fuyez, croyez-moi : celui qui s'expose

au danger y périra; c'est le Saint-Esprit qui l'a dit. Vous n'êtes pas plus sage que Salomon, ni plus saint que David. — Mais ces sociétés font mes délices, mon cœur y tient plus qu'à quoi que ce soit au monde. — Raison de plus pour vous en séparer: Notre-Seigneur nous l'ordonne sous peine d'être exclus du royaume des cieux. Voyez si vous aimez mieux vous priver de ces fréquentations, qui finissent toujours par le péché, ou renoncer au paradis : choisissez.

La prière, et sous ce nom il faut entendre en général tout ce qui est l'élévation de l'âme vers Dieu, comme la méditation des vérités de la religion, des vertus chrétiennes, le souvenir des bienfaits de Dieu; la prière, dis-je, est un des plus sûrs remèdes contre toute espèce de tentations, mais surtout contre les tentations impures. Le Sauveur ne dit pas seulement : Veillez; mais, veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. Un Père de l'Eglise dit que comme les cris font fuir les voleurs et accourir les voisins au secours, de même la voix de la prière chasse les démons et appelle les Anges et les Saints au secours de celui qui prie.

Le souvenir des fins dernières est encore un puissant préservatif contre l'impureté. Souvenez-vous, et c'est le conseil du sage, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez

jamais. Surtout, la considération de l'enfer et de l'éternité malheureuse est capable d'arrêter tout court sur le bord de l'abîme. Rappelez-vous ces grandes pensées d'un saint Père : On ne se perd qu'une fois, et c'est pour toujours : *Semel perüsse, æternum est.* Pour un moment de plaisir, une éternité de supplices : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.*

D'autres se rappellent les souffrances du Sauveur. La vue seule d'un crucifix est capable d'éteindre tout le feu de la passion. Quoi, me dirai-je avec Saint Bernard, mon Dieu est attaché à la croix, et moi je me livrerais à des plaisirs criminels!

Il sera aussi d'une grande utilité de s'armer du signe de la croix, et de le faire sur la poitrine, ou d'invoquer avec ferveur le saint Nom de Jésus.

Pour vous, mon cher Théotime, ce que je vous conseille avant tout, c'est de recourir à Marie, à cette Reine des vierges : elle est toujours prête à secourir ses enfans, mais bien plus encore dans les assauts que le démon livre à leur pureté ; c'est alors qu'elle se souvient qu'elle est notre mère. Ah ! si une mère voyait son enfant près d'être dévoré par un affreux serpent, comme elle volerait au secours de celui qu'elle aime plus qu'elle même! Marie se plaît à défendre dans les chrétiens une vertu qui lui est si chère ; elle écrase

la tête de l'ancien serpent autant de fois qu'elle nous aide à remporter sur lui une semblable victoire. Jamais, mon cher Théotime, vous n'aurez trop de confiance en cette divine Mère; dites-lui dans ces momens critiques :

Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos;
Mites fac et castos.

O Vierge privilégiée entre toutes les vierges, modèle de douceur et de bonté, après nous avoir obtenu la délivrance de nos fautes, rendez-nous doux et chastes !

A la prière joignez la fréquentation des sacremens de pénitence et d'eucharistie. Si vous avez eu le malheur de ternir la sainte vertu de pureté, et même de contracter quelques habitudes déplorables, le moyen de vous relever est d'abord de recourir fréquemment au sacrement de pénitence. Point de préservatif plus efficace que l'humble aveu, non-seulement de vos fautes, mais de vos tentations. Si vous me demandez quelle règle vous devez suivre, voici celle que je vous indiquerai: Dès que vous sentez vos forces diminuer, recourez vite à la piscine salutaire. Pour vous dire quelque chose de précis, je pense que dans le commencement d'une convalescence spirituelle, il faut s'approcher du tribunal de la pé-

nitence, au moins une fois par semaine, jusqu'à ce que l'âme soit fortifiée. Se confesser deux fois serait encore mieux; là-dessus, suivez l'avis de votre directeur. Ce que je dis de l'utilité de la confession et de sa nécessité, je le dis à plus forte raison de la divine Eucharistie; c'est le pain des forts, le vin qui fait germer la virginité : comme l'eau éteint le feu, de même cette manne céleste éteint les ardeurs de la concupiscence.

La mortification. Que ce mot ne vous effraie pas : il ne s'agit pas ici d'austérités, de macérations telles que de saintes âmes en exercent tous les jours sur elles-mêmes. A Dieu ne plaise cependant que je vous en détourne, surtout si vous avez à vous reprocher de funestes chutes. N'est-il pas juste de faire sentir les rigueurs de la pénitence à une chair qui n'a que trop goûté les plaisirs criminels du péché? Vous les interdire, ce serait vous interdire ce que les Saints de tous les siècles ont regardé comme le sel de la chasteté; comprenez le sens de ce mot. Vous savez à quoi sert le sel : il conserve les viandes; de même la mortification empêche le corps et l'âme de se corrompre. Toutefois, je vous le répète, j'ai égard à votre faiblesse, et je ne vous dirai point : pour vaincre le tentateur, faites comme St. Bernard, qui, se trouvant assailli par de mauvaises pensées, alla se plonger jusqu'au cou dans un étang

glacé, jusqu'à ce que le feu impur fût éteint, ni comme un Saint Martinien qui, se trouvant dans une circonstance périlleuse, tint ses deux pieds sur des charbons ardens, en s'apostrophant ainsi: Martinien, tu ne peux soutenir l'ardeur d'un feu comme celui-ci, comment pourras-tu supporter celui de l'enfer, qui t'est réservé, si tu consens à la tentation? Enfin, je ne vous conseillerai pas de vous rouler, comme St. Benoît, sur des ronces et des épines, afin d'amortir l'aiguillon de la chair par le sentiment de la douleur. Mais je vous dirai: 1°. Interdisez-vous ces excès de viande et de vin, qui ont fait plus de réprouvés, que jamais les Néron, les Dioclétien et tous les persécuteurs ensemble n'ont fait d'apostats; 2°. Evitez de rester trop long-temps au lit, fuyez le désœuvrement: vous savez ce que l'inaction a coûté à David. Un homme oisif n'a plus besoin de démon pour le faire tomber: il est lui-même son premier et son plus dangereux tentateur. 3°. Soyez exact à bien remplir les devoirs de votre état. Le travail et des occupations réglées, voilà la première sauve-garde contre les assauts du démon. Savez-vous comment St. Jérôme vint à bout d'en triompher? Il eut d'abord recours à tout ce que la pénitence peut avoir de plus rude et de plus crucifiant; et cependant il avoua que, quoique son corps fût déchiré par la pénitence, exténué

par le jeûne, il se trouvait encore en butte aux tentations les plus violentes. Mais l'application fit tout ce que ses autorités n'auraient pu faire. Imitez-le.

EXEMPLE.

Un verre d'eau, donné au nom de Jésus-Christ, ne sera pas sans récompense; c'est lui-même qui nous en assure dans son Evangile. L'expérience a prouvé qu'une légère mortification, un petit sacrifice offerts à la très-Sainte Vierge, n'ont jamais perdu leur salaire, et qu'ils ont même été plus d'une fois payés par les faveurs les plus signalées. En voici une preuve.

Un jeune homme était dans une barque avec un bon religieux et d'autres passagers, pour faire un court trajet aux environs de Gênes. Il tenait dans ses mains un de ces livres licencieux qui ne sont que trop connus dans notre malheureux siècle; il le lisait de temps en temps et disait tout haut à la compagnie, par une espèce de bravade: Voilà un livre charmant, plein d'esprit; j'en fais mes délices, je voudrais le savoir par cœur, je ne le donnerais pas pour un trésor; puis, s'adressant au religieux: Mon père, lui dit-il, auriez-vous la curiosité de le voir, vous seriez bientôt convaincu que je ne vous en impose pas. Le religieux prit le livre; il n'en eut pas plutôt lu quelques lignes, qu'il reconnut la nature de l'ou-

vrage, il le referma, et le rendit incontinent à son maître. Le jeune homme le pressait de continuer : Non, monsieur, c'est assez : de pareilles productions pourraient se distinguer même à l'odorat... Que voulez-vous dire par là, reprit le jeune homme? Je veux dire que l'infection qu'exhalent ces sortes d'ouvrages, ressemble à celle des cadavres et des égoûts : on les sent de fort loin. Je sais qu'il y a aussi des êtres qui en font leur pâture et peut-être leurs délices; que voulez-vous, chacun a son attrait; pour moi, grâces au Seigneur, je ne me sens pas un tel penchant; trouvez bon, je vous prie, que je reste comme je suis. — Cette réplique déconcerta le jeune cavalier, qui fut tout honteux de son imprudence. Le religieux s'aperçut de son embarras, mais il se garda bien d'en profiter pour l'humilier davantage; au contraire, il chercha à gagner sa confiance par ses manières douces et engageantes, surtout par la gaieté de sa conversation. Comme il était aussi pieux que savant, il vint aisément à bout de faire tomber le discours sur quelque sujet de religion. Il commença à vanter les charmes de la vertu, et s'attacha surtout à peindre le bonheur d'un cœur pur et innocent. Il le fit avec tant d'onction et de force, que notre jeune homme, qui avait reçu une éducation très-chrétienne, et qui n'avait pas perdu

la foi, ne put s'empêcher de laisser échapper quelques soupirs. Le pieux ecclésiastique ne fit pas semblant de remarquer l'effet de ses discours; mais continuant toujours sur le même ton, il déplora les écarts et le malheur des jeunes gens qui se laissent entraîner par le torrent du vice; il les compara au prodigue de l'Evangile, et trouva dans l'histoire de ce jeune dissipateur la parfaite image d'un jeune cœur que les infâmes plaisirs de la chair ont séduit et corrompu; et c'était précisément l'histoire de notre jeune homme. Oh! le sot marché, s'écria le religieux, que celui où un chrétien livre son âme au démon. Il donne tout et ne reçoit rien. Je me trompe, ajouta-t-il, il reçoit comme un gage de l'enfer; car y a-t-il rien de plus approchant de l'état d'un réprouvé, que celui d'une âme livrée à la tyrannie de ses passions? Ah! si du moins elle recourait alors à la Sainte Vierge!... Hélas! reprit le jeune homme en soupirant, je l'aimais tant autrefois! Dans le collége où j'ai fait mes études, on m'avait tant recommandé d'être fidèle à son culte! J'avais même quelque temps porté ses livrées; mais j'ai tout quitté, j'ai même rougi de lui appartenir. Puis-je encore espérer de recouvrer ses bonnes grâces? — Oui, mon cher enfant, reprit alors le religieux, et il vous en coûtera très-peu pour les obtenir.

Où est ce livre dont vous faisiez tout à l'heure un si magnifique éloge? — Ah! mon père, n'en parlons plus. — Au contraire, il faut en parler; vous désirez, dites-vous, de regagner l'amitié de Marie? eh bien! faites-lui le sacrifice de ce livre si cher à votre cœur. — M'assurez-vous que cela lui sera agréable, qu'elle redeviendra encore ma mère? — Oui, mon enfant, je vous en donne l'assurance. Il ne délibère pas davantage. Tenez, le voici; faites-en ce que vous voudrez. Non, dit le religieux, je ne veux pas vous ôter le mérite d'en faire justice par vous-même.

Le jeune homme persiste à vouloir que d'autres mains que les siennes fassent cette offrande à la Reine des Anges. Pour terminer le différend, ils partagent le livre et jettent, chacun de son côté, dans la mer, la portion qu'ils avaient saisie. Ah! que Marie sait payer généreusement ce que l'on fait pour elle! Ce sacrifice si léger et si peu digne par lui-même d'être compté pour quelque chose, fut pour notre gentilhomme une source de faveurs célestes, qui lui procurèrent, après une vie toute sainte, une mort de prédestiné; car de retour dans sa patrie, il changea entièrement de vie; s'élevant au-dessus du respect humain, il quitta tous ses compagnons de plaisir. Enfin, désabusé du monde, il abandonna ses biens et sa famille, et entra dans

un ordre religieux, dont il fit jusqu'à la fin de sa vie, l'ornement et l'édification.

Pour vous, mon cher Théotime, je ne vous proposerai point de faire à Marie le sacrifice de quelques mauvais livres, de quelques mauvaises gravures : je me persuade que vous avez pour ces sortes d'objets toute l'horreur qu'ils méritent ; mais offrez-lui de temps en temps la privation de quelque satisfaction, même innocente et permise ; surtout que la fidélité à vos devoirs, l'application au travail soient vos mortifications ordinaires : ce sont là les sacrifices les plus méritoires, sans quoi les autres ne seraient qu'illusion.

PRATIQUE.

Pour ne pas tomber dans le péché, promettez à Marie d'employer constamment les deux moyens que son divin Fils nous a enseignés : la prière *et* la vigilance.

IXe. JOUR.

VIE DE MARIE DANS LE TEMPLE.

Marie à l'ombre du sanctuaire, et cachée aux regards des hommes, déjà unie à son Dieu, faisait chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de la sainteté. Sous les dehors d'une vie commune, elle menait une vie parfaite. Humble et modeste, recueillie et silencieuse, elle ne s'occupait que de la prière et du travail ; elle ne voyait, elle ne goûtait dans toutes ses actions, que l'accomplissement de la volonté divine. Soumise et respectueuse envers les personnes qui lui tenaient la place de Dieu, Marie écoutait leurs leçons, suivait leurs avis, quoiqu'elle possédât le conseil, la science, la sagesse, tous les dons, toutes les lumières de l'Esprit-Saint. Parlerai-je de sa douceur, de sa patience, de sa généreuse et tendre charité, de tant d'autres vertus qui lui donnaient sur ses campagnes un ascendant dont elle ne profitait que pour les élever à Dieu ? Dirai-je enfin que Marie fuyait le monde, dont elle n'avait cependant rien à craindre, et qu'elle lui refusa même les premiè-

res années de son enfance? Quel exemple pour nous, si faibles, si fragiles, et néanmoins si répandus au-dehors, si accoutumés à marcher sans défiance et sans précaution! Marie confirmée en grâce, Marie dont la vertu est à l'abri de toutes les séductions du siècle, de tous les assauts de l'enfer, ne trouve pas, ce semble, de retraite assez sûre, assez profonde; et nous qui portons la grâce dans des vases d'argile que le moindre choc peut briser, nous affrontons hardiment le péril, souvent même nous allons au-devant du mal, comme s'il ne devait jamais nous atteindre.

PÉCHÉ VÉNIEL.

MÉDITATION.

Soyez fidèles dans les petites choses, et vous le serez dans les grandes: *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est**. Evitez, mon cher Théotime, les fautes légères, et votre salut est comme assuré. Quelle idée, mon cher enfant, avez-vous conçu jusqu'ici du péché véniel, quel jugement en avez-vous porté? Contracter l'habitude de le commettre, c'est mériter les deux reproches les moins supportables pour l'homme: celui d'ingratitude et celui de folie. A ces mots,

* Luc. c. 16, v. 10.

peut-être m'accuserez-vous d'exagération : suivez-moi, et vous serez convaincu de ce que j'avance.

1°. *Péché véniel, véritable ingratitude.* Je ne parle pas ici de ces fautes de pure fragilité, qui sont comme l'apanage de la nature humaine, et dont le juste lui-même n'est pas exempt, ni même de ces fautes qui échappent à l'inadvertance, à la vivacité du caractère. Je parle de ces transgressions volontaires et réfléchies de la loi du Seigneur, en des points qu'on regarde comme peu importans. Railleries et médisances en matière légère sur le compte de vos égaux, et peut-être même de vos supérieurs, mensonges que vous appelez joyeux, et qui n'en blessent pas moins le Dieu qui est aussi essentiellement la vérité que la sainteté ; esprit de lâcheté, de légèreté, de dissipation, qui vous fait perdre un temps précieux, qui vous accompagne jusque dans les exercices religieux, jusqu'au pied des autels ; retours de complaisance et de vanité pour des avantages frivoles ou imaginaires; motifs tout humains, recherche continuelle de vous-même jusque dans l'accomplissement de vos devoirs. Or, que de péchés de ce genre n'avez-vous pas peut-être à vous reprocher? Tout cela est vrai, j'en conviens, me direz-vous; mais ce ne sont que des manquemens de peu de conséquence :

ils ne donnent point la mort à l'âme, ils ne me damneront pas. — Ils ne vous damneront pas! Mais comptez-vous pour peu de chose de déplaire au meilleur des maîtres, au plus aimable des bienfaiteurs? Ils ne vous damneront pas! Mais annoncent-ils un cœur sensible, un cœur aimant? Un fils dit à son père, à qui il doit tout, puisqu'il lui doit la vie: Vous pouvez commander, ô mon père, vous me trouverez soumis à vos ordres, pourvu toutefois que vous ayez toujours la verge en main. Un pareil langage est-il, Théotime, celui de la reconnaissance et de l'amour? Mais n'est-ce point le nôtre? On accomplit la loi de Dieu, oui, lorsque son infraction serait un péché mortel; mais n'est-il question que d'y manquer en des choses qui semblent de moindre importance, on ne se fait pas scrupule d'une infidélité. On assistera convenablement au saint sacrifice le dimanche, parce que le précepte est formel, et qu'en le violant on encourrait la haine de Dieu; les autres jours on se gênera moins, on sera peu délicat sur l'article des distractions. Une telle conduite, Théotime, n'est-elle point celle d'un cœur peu généreux? Eh quoi! Dieu n'est-il pas toujours le même, toujours aussi bon, aussi grand, aussi digne d'être servi? Chaque jour n'est-ce pas la même victime qui s'immole, le même sang qui coule sur l'au-

tel? Mais allons plus loin, et rendons encore plus sensible l'ingratitude du chrétien qui contracte l'habitude du péché véniel. Un ami vous comble de bienfaits : sans doute vous ne consentiriez pas à lui faire un outrage sanglant, vous auriez horreur d'attenter à ses jours ; mais vous ne lui épargnez pas ces légères incivilités auxquelles l'amitié est si sensible, vous le négligez, vous le fuyez : s'il vous visite, vous ne l'accueillez qu'avec froideur, il semble que sa présence vous ennuie et vous est à charge ; enfin, vous vous prêtez de mauvaise grâce à lui rendre les services faciles dont la reconnaissance fait un devoir à tout cœur bien né. Est-ce là être ingrat? Oui, me répondrez-vous. Eh bien ! mon cher Théotime, cet ami, le meilleur de tous vos amis, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ; que n'a-t-il pas fait, que ne fait-il pas encore tous les jours pour vous? vous savez que le péché véniel lui déplaît, qu'il blesse son cœur ; vous le savez, et vous commettez ce péché si facilement! Pour votre intérêt encore plus que pour sa gloire, il vous conseille, que dis-je, il vous ordonne de l'éviter, et de sang-froid vous dites par vos actions : *je n'en ferai rien*. Vantez-vous maintenant d'avoir un cœur sensible et reconnaissant !

2°. *Péché véniel, véritable folie.* C'est le

Saint-Esprit lui-même qui le déclare : *Qui cogitat mala facere, stultus vocabitur**. Je sais que dans le monde on pense bien différemment ; mais le monde est rempli d'une foule innombrable d'insensés : *Stultorum infinitus est numerus***. Que le monde regarde les fautes légères comme de vains scrupules, je n'en suis pas étonné ; ce qui m'étonne, c'est de voir des personnes qui font profession de piété, se permettre le péché véniel sans inquiétude, s'en reconnaître coupables sans componction, s'en accuser sans amendement, traiter de bagatelle un mal si affreux dans sa nature, si funeste dans ses suites. *Le péché véniel est une bagatelle !* Est-ce ainsi qu'en juge le Dieu de toute vérité ? Les Bethsamites frappés de mort pour s'être permis un regard de curiosité sur l'arche d'alliance ; un Israélite lapidé par l'ordre du Seigneur, pour avoir ramassé un peu de bois sec le jour du sabbat ; la sœur de Moïse couverte d'une lèpre honteuse, bannie du camp d'Israël, en punition d'un sentiment de jalousie, d'un murmure contre le saint législateur ; Moïse lui-même, pour une simple défiance, condamné à ne voir que de loin la terre promise au peuple de Dieu ; David puni d'un mouvement de vanité par une peste qui lui enlève soixante-dix mille de ses sujets, mille autres

* Prov. c. 2, v. 8. — ** Eccli. c. 1, v. 10.

châtimens soudains et terribles, tels sont les monumens de la vengeance divine sur un péché qui vous semble si peu de chose. *Le péché véniel une bagatelle !* et au jugement de ce Dieu, qui est la souveraine justice et la bonté infinie, le purgatoire n'a pas trop de ses feux pour purifier des âmes que Jésus-Christ aime comme ses épouses, et qu'il destine à partager son bonheur. *Le péché véniel une bagatelle !* écoutez ce que disait une Sainte Catherine de Gênes : O mon Dieu, si je me voyais placée dans un étang de plomb fondu, et que je n'en pusse sortir qu'à condition de commettre une faute vénielle, j'aimerais mieux y rester l'éternité entière. *Le péché véniel une bagatelle !* et pour l'expier il faut les humiliations, les travaux, les souffrances et le sang d'un Dieu. Oui, Théotime, réunissez toutes les bonnes œuvres des justes, toutes les austérités des âmes pénitentes ; séparées des mérites de Jésus, elles ne sauraient effacer une seule faute vénielle.

Enfin, si toutes ces réflexions ne vous touchent pas, méditez, mon enfant, les suites funestes du péché véniel, par rapport à votre âme. Il la souille, il la couvre de taches qui la défigurent, il en affaiblit, il en paralyse toute la vigueur spirituelle, il y éteint peu à peu les lumières de la foi, et l'environne de tant de ténè-

bres, qu'on ne voit plus les vérités de l'autre vie qu'à travers un nuage qui s'épaissit chaque jour. Il inspire un dégoût sans cesse croissant pour les choses du salut, surtout pour les sacremens ; comme un ver rongeur, il attaque les bonnes œuvres et gâte tous les fruits de la vertu. Est-ce tout, Théotime? Non, ses ravages vont bien plus loin ; il conduit à la mort. Que dire d'un homme qui prendrait, tous les jours, quelques gouttes d'une liqueur agréable, mais malfaisante? Ah! l'insensé, vous écrieriez-vous. Mais le sommes-nous moins, lorsque nous prenons l'habitude d'un péché qui peut et qui doit même causer notre perte? L'oracle est formel, et il devrait nous faire trembler : Qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes : *Qui in modico iniquus est, in majori iniquus est**. Dieu, dans les trésors de sa justice, n'a pas de plus terrible vengeance. Ma vengeance, dit-il, sera de soustraire à cette âme ingrate et insensée ces grâces spéciales dont elle abuse, et de ne lui laisser que ces grâces communes qui ne l'empêcheront pas de sortir des voies du salut. Ma vengeance est de laisser glisser le pied de ce serviteur infidèle : *Mea est ultio... ut labatur pes eorum***. O! mon cher Théotime, à la suite de ces paroles, on peut mettre celles-ci, elles en

* Luc. c. 16, v. 10. — ** Deut. c. 32, v. 35.

sont la conséquence naturelle : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum* *. Allez, maudits, au feu éternel. Si vous ne craignez pas le péché véniel volontaire, craignez du moins le terme fatal où il conduit presque inévitablement, c'est-à-dire, la mort de l'âme, la réprobation, l'enfer.

EXEMPLE.

Un saint religieux de l'ordre des Carmes, nommé le P. Firmin, se distingua dans sa jeunesse par une grande piété, et surtout par une tendre dévotion envers la mère de Dieu ; c'est à sa puissante protection qu'il se crut redevable de sa vocation et du bonheur qu'il eut de mourir pour le nom de Jésus-Christ.

Il était né à Amiens, de parens vertueux, mais peu favorisés des biens de la fortune. A peine sorti de l'enfance, la prière faisait ses délices, il aurait voulu pouvoir y consacrer la plus grande partie de son temps ; mais la nécessité de pourvoir à sa propre subsistance et à celle de sa famille, ne lui permettait pas de suivre son attrait. A l'imitation des anciens solitaires, il joignait à ses occupations manuelles le chant des psaumes, et de fréquentes élévations de cœur vers Dieu ; tous les jours il assistait au saint

* Matth. c. 25, v. 41.

sacrifice de la messe, et il était si fidèle à cette pieuse pratique, dont il s'était fait un devoir, qu'il eût mieux aimé prendre sur son sommeil, que d'y manquer. Le jeune Firmin avait adopté l'église des Carmes pour le lieu de ses dévotions particulières. Ces religieux virent avec admiration sa conduite édifiante, sa ferveur soutenue pendant plusieurs années. Le supérieur, qui en était le témoin habituel, souhaita enrichir son ordre d'un trésor si précieux ; il lui ouvrit donc l'entrée de sa maison, et lui facilita les moyens de faire ses études. Quoiqu'il les eût commencées fort tard, il y fit des progrès assez rapides pour être, après quelques années, promu au sacerdoce. Ses études n'avaient point ralenti sa ferveur, et l'auguste caractère dont il était revêtu, n'avait fait qu'accroître sa confiance en la Reine des Anges, qui est honorée d'un culte spécial dans l'ordre des Carmes.

Cependant la Révolution commençait ses scandales et ses fureurs : déjà l'impiété avait ouvert les cloîtres ; mais tandis que quelques apostats se félicitaient de cette liberté, le P. Firmin ne s'arrachait qu'avec la plus vive douleur de l'asile de la piété, et il fut le dernier à quitter l'habit de son ordre. Bientôt le feu de la persécution s'alluma de toute part ; le zélé ministre du Seigneur continua néanmoins à se

livrer à toute l'ardeur de sa charité : les veilles, les fatigues, les périls ne sont rien pour lui, il vole partout où l'appelle le salut des âmes. Amiens fut d'abord le théâtre de ses travaux apostoliques ; mais l'exercice de son ministère devenant de jour en jour plus difficile, il se mit à parcourir les campagnes, consacrant les nuits aux fonctions saintes de l'apostolat. Partout où l'on savait que l'homme de Dieu devait s'arrêter, de pieux fidèles s'y rendaient en foule ; il les confessait, il leur distribuait le pain de vie, et les renvoyait consolés et fortifiés. Pour lui, après avoir pris un peu de repos, il se dirigeait vers un autre lieu, pour y continuer les mêmes œuvres de zèle et de charité. Il y avait environ un an que le P. Firmin menait cette vie si digne d'un apôtre de Jésus-Christ, errant, fugitif, réduit souvent à se cacher au milieu des bois, lorsqu'il fut arrêté à peu de distance d'Amiens, et conduit dans les prisons de cette ville. Il y trouva plusieurs prêtres qui étaient comme lui confesseurs de la foi ; il leur dit : Nous avons souvent, mes chers confrères, immolé la sainte victime, c'est à nous maintenant d'être immolés. Les juges devant lesquels il comparut, n'étaient point de ces hommes sanguinaires dont la France était alors remplie. Ils auraient voulu le sauver ; ils se gardèrent bien de lui proposer le serment

qu'exigeait la loi, sachant trop bien ce qu'il leur aurait répondu. Le président, pour lui faciliter le moyen d'échapper au danger, lui fit entendre qu'il n'avait qu'à déclarer qu'il ignorait les décrets portés contre les prêtres insermentés. Quelle épreuve! il s'agit de la vie; le prisonnier peut éviter le supplice par une dissimulation, il n'a qu'à user du subterfuge qu'on lui présente; il lui suffit de dire qu'isolé au milieu des campagnes, dans une vie errante, il lui a été impossible d'avoir connaissance des décrets auxquels il ne s'était pas conformé. L'accusé refuse, sans hésiter, de conserver la vie par un léger mensonge; il répond par une modeste assurance, qu'il peut mourir, mais qu'il ne peut trahir la vérité. L'arrêt de mort fut prononcé, et le serviteur de Dieu alla recevoir la couronne que méritait sa foi.

PRATIQUE.

Demandez chaque jour à Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'intercession de Marie, la haine du péché véniel.

Xe. JOUR.

ANNONCIATION, INCARNATION DU VERBE.

Depuis long-temps le Seigneur avait conçu des pensées de miséricorde à l'égard de l'homme coupable : il voulait que la paix s'établît entre lui et sa créature. Mais l'homme est agresseur, il a brisé le joug de l'obéissance, il a méconnu l'autorité de son Seigneur et de son maître : c'est donc à lui à faire les premières démarches, il faut une réparation convenable, digne du grand roi contre lequel il s'est révolté. Mais que pourrait-il offrir qui fût capable d'apaiser la majesté du Très-Haut? Où trouver la victime d'expiation, cette victime sainte, pure et sans tache, qui doit effacer par son sang les péchés du monde, et satisfaire complètement à la divine justice? Dieu, en tant que Dieu, ne peut être immolé, et une pure créature, quelque parfaite qu'on la suppose, ne saurait offrir une satisfaction proportionnée à l'offense : il faut donc ici l'union de deux natures en une seule personne. Le fils de Dieu prendra un corps et une âme semblables aux nôtres; et c'est dans le sein de Marie, que

s'opérera cette alliance admirable, et que le Verbe incréé épousera notre nature. En elle et par elle, l'Eternel deviendra enfant d'Adam et notre frère selon la chair. Quel bonheur pour nous, mon cher Théotime ! Concevez, s'il est possible, quelque chose de plus sublime, de plus divin que cette consanguinité avec la seconde personne de l'adorable Trinité.

BAPTÊME.

MÉDITATION.

Postérité malheureuse d'un père prévaricateur, il nous servirait peu d'être nés frères de Jésus-Christ selon la chair, si nous n'avions pas eu le bonheur de renaître selon l'esprit; si par le baptême nous n'étions rentrés dans tous nos droits au céleste héritage. Régénérés par la miséricorde divine dans ce bain salutaire, nous y avons reçu la robe blanche de l'innocence, nous y avons été marqués du sceau ineffaçable de la très-sainte Trinité.

Par mon Baptême, enfant du Père céleste, je puis lui adresser avec vérité ces belles paroles que notre divin Maître me met lui-même dans la bouche : Notre Père qui êtes dans les cieux. Ce serait assez pour moi qu'il daignât me recevoir au nombre de ses serviteurs : servir Dieu, c'est

régner, mais ce n'est pas assez pour mon amour: Voyez, dit le disciple bien-aimé, la tendresse du Père éternel pour nous; il veut que nous portions le nom de ses enfans, et que nous le soyons en effet, *ut filii Dei nominemur et simus**. J'ai Dieu pour père, je suis son enfant, et je pourrais l'offenser, l'outrager, en commettant le mal! et je préférerais à ce tendre Père un maître dur et impitoyable! J'ai Dieu pour père, je suis son enfant, et je pourrais me défier de sa tendresse, de sa providence, du désir, de la volonté qu'il a de me sauver! Non, mon Dieu, non jamais. J'ai Dieu pour père, son royaume est donc mon héritage. Riches de la terre, princes d'ici-bas, si vous avez de la foi, levez les yeux vers ces demeures du ciel, vers ces richesses infinies, et votre cœur n'aura point de peine à se détacher de vos trésors, de vos honneurs; et, au sein des délices et de la gloire du monde, vous direz avec un grand serviteur de Dieu: Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel: *Quàm sordet tellus, cùm cœlum aspicio*. Et vous qui jetez peut-être un œil d'envie sur des fortunes passagères, vous qui soupirez peut-être, quand vous passez devant les palais des grands du siècle, consolez-vous, levez les yeux au ciel; vous pouvez, sans craindre de

* 1. Jean. c. 3, v. 1.

vous tromper, vous dire à vous-même : Voilà la maison de mon père, si je suis fidèle, elle est la mienne.

J'ai connu une vertueuse femme, dit le pieux Boudon, toute pauvre des biens de la vie présente, mais très-riche des biens du ciel, pleine de l'esprit de Jésus-Christ, et d'un amour tendre pour la Sainte Vierge. Comme on élevait dans la ville qu'elle habitait, une magnifique église, elle se sentit pressée d'offrir un écu, fruit de ses épargnes, pour contribuer en quelque chose à la construction du pieux édifice. Mais le prêtre, à qui elle présenta son offrande, la refusa, et lui témoigna même qu'il serait bien aise de lui faire accepter quelques secours, au lieu d'en recevoir d'elle, parce qu'il voyait bien à ses habits, qu'elle était pauvre. Alors cette femme, avec une foi admirable, lui répondit : Moi, pauvre! mon père! eh! ne suis-je pas chrétienne, fille d'un grand Roi, et héritière d'un grand royaume?

Par mon Baptême, je suis devenu frère de Jésus-Christ, j'ai droit à tous ses mérites. Du moment que le baptême m'a ouvert l'entrée de son Eglise, tous ses trésors sont à moi. Pour rendre à la grandeur infinie de l'adorable Trinité des hommages dignes d'elle, j'ai les adorations de Jésus ; pour acquitter la dette énorme de mes péchés, j'ai les satisfactions infinies de

Jésus ; pour payer le tribut de ma reconnaissance et les bienfaits innombrables de mon Dieu, j'ai les actions de grâces toutes divines de Jésus ; enfin, pour demander à Dieu les grâces sans nombre dont j'ai un continuel besoin, j'ai les prières de Jésus, d'un prix infini ; c'est encore le baptême qui me donne le droit de m'asseoir à la table de mon Sauveur.

Membre de Jésus-Christ, selon l'expression de l'apôtre, je ne fais qu'un avec ce Dieu sauveur. Un Chrétien, dit un saint Père, est un autre Jésus-Christ : *Christianus, alter Christus*. Ses actions consacrées, divinisées en quelque sorte par cette union intime avec Notre-Seigneur, en reçoivent une valeur, un mérite qui les élève jusqu'à Dieu, qui les rend dignes du ciel. Ce sont en un sens, les actions d'un Homme-Dieu: *Christianus, alter Christus*. Heureux, mon cher Théotime, les fidèles qui sont, par la grâce sanctifiante, des membres vivans de ce chef adorable! Malheureux les chrétiens prévaricateurs qui ne sont plus que des membres paralysés par le péché, des branches mortes de cet arbre divin, de cette vigne mystérieuse! Grâce de mon Dieu! grâce ineffable! quand je mettrais dans une balance toutes les richesses, tous les sceptres de l'univers, un seul degré de cette grâce divine l'emporterait infiniment sur ces biens

si estimés du monde, et qui ne sont aux yeux de la foi que cendre et poussière. Voyez cet homme pauvre, abandonné des hommes : c'est un objet de mépris, tout au moins de compassion ; mais, s'il est un membre de Jésus-Christ, s'il a le trésor de la grâce, il est plus grand que tous les potentats du monde. Dieu le montre à toute la cour céleste : Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Et ce roi, assis sur son trône, ce riche environné d'une foule de domestiques, nourri dans les délices, vêtu superbement, s'il n'est pas en état de grâce, il n'est aux yeux du Seigneur et de ses Anges, qu'un objet de dégoût et d'horreur. O mon âme, n'admire plus tous ces faux honneurs des mondains : ta véritable noblesse, c'est le titre de chrétien ; ton bien véritable, c'est la grâce sanctifiante.

Par mon Baptême, je suis devenu le temple du Saint-Esprit ; c'est encore le grand apôtre qui me l'apprend. Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous : *Nescitis quia templum Dei estis, et spiritus Dei habitat in vobis** ? Quand vous entrez dans une église, dit Saint Augustin, c'est un temple qui entre dans un autre temple, un temple vivant dans un temple inanimé. Mais,

* 1. Cor. c. 3, v. 10.

ajoute Saint Bernard, ces temples matériels ne sont sanctifiés que par égard pour les corps des chrétiens qui s'y réunissent ; nos corps sont ennoblis par la présence de nos âmes, et nos âmes, consacrées par l'Esprit-Saint qui habite en elles.

Voilà pourquoi il y a tant de ressemblance entre les cérémonies du baptême et la dédicace de nos églises. C'est encore pour honorer ces temples animés, que l'on rend tant d'honneur aux reliques des serviteurs de Dieu, et que, durant la célébration de l'office divin, on encense les fidèles. O chrétien, si tu connaissais ta dignité! *Agnosce, ô Christiane, dignitatem tuam!* Je ne m'étonne plus après cela, de ce que l'histoire m'apprend de Saint Léonide. Ce père, vraiment chrétien et plein de foi, admirant dans son jeune fils Origène, la pureté conservée de l'innocence baptismale, se levait la nuit, s'approchait sans bruit de ce pieux enfant, pendant son sommeil, découvrait doucement sa poitrine, et la baisait avec respect, comme le temple de l'Esprit-Saint. Un temple, mon cher Théotime, est un lieu de prière. Votre cœur doit être comme cet autel d'or dont parle Saint Jean, d'où l'encens de la prière s'élève sans cesse vers le Seigneur. Unissez-vous à cet esprit sanctificateur qui prie en vous par des gémissemens ineffables. Un temple est le lieu où la pa

role de Dieu est annoncée. Bâtissez-vous dans votre cœur une solitude que vous porterez en tout lieu ; dans le recueillement de ce sanctuaire intérieur, écoutez ce prédicateur invisible qui nous enseigne toute vérité. D'où vient donc, ô mon Dieu, disait Sainte Thérèse à Notre-Seigneur, que vous paraissez abandonner tant de pécheurs, sans parler à leur cœur? Hélas! lui répondit le divin Maître, je me tiens sans cesse à la porte de ces cœurs, attendant un moment de silence pour leur faire entendre ma voix ; et ce moment ne vient jamais, tant il se fait de bruit dans leur intérieur. Un temple est un lieu de sacrifice. Chrétiens, vous êtes revêtus d'un sacerdoce royal. Vous n'êtes pas seulement appelés à régner un jour avec Dieu dans le ciel, mais à régner maintenant sur vos passions. Dès à présent vous êtes rois, et le jour de votre baptême a été celui de votre sacre royal. De plus, l'onction du baptême vous a consacrés comme prêtres du Dieu vivant : elle vous a donné le droit, elle vous a même fait une obligation d'immoler à Dieu des victimes, de lui offrir des sacrifices continuels sur l'autel de votre cœur ; le sacrifice de votre esprit par la foi, le sacrifice de votre corps par la pénitence, le sacrifice de vos biens par l'aumône, le sacrifice de votre orgueil par l'humilité, le sacrifice de tout vous-

mêmes par la charité. Enfin un temple est un lieu saint. Vous frémiriez d'horreur si je vous proposais de le souiller par le péché. O homme, marqué du sceau du baptême, et depuis si souvent nourri du corps d'un Dieu, vous êtes plus précieux, plus sacré que les saints tabernacles de nos églises ! Dites donc de nouveau ce que vous avez dit le jour de votre baptême, par l'organe de ceux qui furent vos cautions : je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, au péché ; plutôt mourir que de profaner en moi la demeure de l'Esprit-Saint.

EXEMPLE.

Un spectacle bien digne de l'attention publique, dit le pieux et savant P. Berthier, fut un miracle qui s'opéra en 1393, à Paris, par la puissante intercession de la Mère de Dieu, et ce prodige est revêtu de tous les caractères qui peuvent en garantir la vérité. Une malheureuse femme ayant oublié les lois de la religion et de l'honneur, d'un crime se précipita dans un autre ; elle en vint même jusqu'à étouffer les cris de la nature. Pour sauver sa réputation, et se délivrer d'une petite fille qu'elle avait mise au monde, par une horrible barbarie elle ôta la vie à cette enfant, en lui faisant entrer dans la gorge un morceau de linge qui arrêta la respiration ;

ensuite elle la fit porter hors de la ville et enterrer dans un tas d'ordures près la porte Saint-Martin-des-Champs. La Providence permit qu'un chasseur passant quelque temps après, un de ses chiens s'arrêtât dans cet endroit, écartât les ordures et mît l'enfant à découvert. On accourut de toutes parts, et comme il n'y avait point de preuve que le baptême eût été administré, on jugeait que ce cadavre ne devait être mis qu'en terre profane. Sur cela, une femme touchée de compassion, s'écria que c'était un grand malheur qu'une innocente créature fût privée de la vue de Dieu par la faute de ses parens ; et, dans l'instant même, prenant ce petit corps entre ses bras, elle proposa de le porter à l'église, et d'implorer sur lui l'assistance de la Sainte Vierge. Ce fut une seconde merveille, remarque l'historien anonyme de Charles VI, que de plus de quatre cents personnes qui l'entendirent, aucune ne la contredit, et que toutes se mirent à la suivre jusqu'à Saint-Martin-des-Champs. Nous ajoutons que ce nombre et ce concert de quatre cents personnes n'est pas la moindre preuve de l'authenticité du miracle. Quand on fut rendu à l'église, on posa l'enfant sur l'autel de la Sainte Vierge, on invita les religieux à venir prier pour elle, et toute l'assemblée se joignit à eux. Au bout de quelques momens, la protection de la

Mère de Dieu se manifesta : l'enfant donna des signes de vie, on la vit pousser avec effort le morceau de linge qui l'avait suffoquée ; on l'entendit jeter un grand cri. Ce fut le signe d'une acclamation générale. On chanta le *Te Deum*, on sonna les cloches; et comme la foule était si grande, qu'on ne pouvait aller jusqu'aux fonts baptismaux, la petite fille fut baptisée sur l'autel même de la Sainte Vierge, où elle reçut le nom de Marie. Pour confirmer le miracle de plus en plus, on fit venir une nourrice qui l'alaita à plusieurs reprises. Cet enfant de grâce vécut en présence de tout le monde pendant trois heures, et mourut ensuite pour aller jouir de la bienheureuse éternité. On l'enterra le lendemain avec grande cérémonie, devant le même autel dédié à la Sainte Vierge.

(Histoire de l'Eglise gallic., t. 14, P. Berthier.)

AUTRE EXEMPLE.

Un Missionnaire du Nouveau Monde, en parcourant des régions écartées pour gagner des âmes à Jésus-Christ, s'arrêtait dans les principales bourgades ; souvent il trouvait des sauvages que la grâce lui amenait de vingt et trente lieues à la ronde ; il les instruisait, baptisait ceux qu'il croyait bien disposés, et passait ensuite dans d'autres contrées. Il se présenta un

jour à lui un sauvage dont la ferveur lui parut avoir quelque chose d'extraordinaire ; dès qu'il fut bien instruit des mystères de notre sainte religion et de ce qui regarde les sacremens, le missionnaire lui administra le saint baptême, et le fit même participer à la divine Eucharistie, qu'il reçut avec les plus vifs transports de l'amour et de la reconnaissance. Le missionnaire partit ensuite pour d'autres excursions apostoliques. Il revint un an après dans le lieu où était le sauvage devenu fervent chrétien. Dès que celui-ci eut connaissance de l'arrivée du missionnaire, qu'il regardait comme son père, il courut se jeter à ses pieds, qu'il baigna de ses larmes ; il ne savait comment exprimer la joie qu'il avait de revoir celui qui l'avait engendré en Jésus-Christ. Bientôt il conjure le père de lui accorder encore une fois le bonheur qu'il lui a fait goûter l'an dernier. De quel bonheur parlez-vous, demande le missionnaire ? Ah ! mon père, pouvez-vous l'ignorer ? du bonheur de recevoir en moi le corps de mon Dieu..... Volontiers, mon enfant, mais auparavant il faudra vous confesser. Avez-vous examiné votre conscience ? Mon père, je l'examine tous les jours, ainsi que vous me l'avez recommandé l'année précédente. Dans ce cas, mettez-vous à genoux, déclarez-moi les fautes dans lesquelles

vous avez pu tomber depuis votre baptême. Quelles fautes, mon père? Les fautes graves que vous sentez avoir commises volontairement contre les commandemens de Dieu et de l'Eglise. Les fautes graves, répond le sauvage tout étonné! Est-ce qu'on peut encore offenser Dieu, quand on a été baptisé, et surtout quand on a communié? Est-ce qu'il y aurait quelque part des chrétiens capables d'une telle ingratitude? En disant ces mots il fondait en larmes, et le missionnaire de son côté pleurait aussi, en bénissant Dieu de s'être préparé, jusque dans les forêts de l'Amérique, de tels adorateurs, qu'on peut appeler des adorateurs en esprit et en vérité. Quelle leçon pour les chrétiens de nos jours!

PRATIQUE.

Célébrez, chaque année, le jour anniversaire de votre baptême, par une communion fervente; renouvelez les engagemens que vous avez contractés avec le Seigneur.

XI^E. JOUR.

ANNONCIATION DE LA TRÈS-Ste. VIERGE.

Après quatre mille ans d'attente, le jour de la miséricorde est venu. Le Seigneur, du haut de son trône, abaisse un regard de compassion sur les enfans d'Adam. Le Verbe Fils de Dieu s'offre à son Père pour les sauver, en se faisant homme comme eux, en souffrant et en mourant pour eux. Un des chefs de la milice céleste est envoyé à une jeune vierge de Juda, pour lui proposer de la part du Très-Haut, l'honneur d'être mère d'un Dieu. L'adorable Trinité attend la réponse et le consentement de Marie. Et nous aussi, s'écrie Saint Bernard, nous attendons cette parole de grâce et de salut. Voyez à vos pieds, ô Reine de bonté, Abraham, David et tous vos pieux ancêtres. Depuis long-temps ils gémissent dans une région de ténèbres. Voyez tout le genre humain qui a les yeux attachés sur vous ; d'un seul mot de votre bouche dépend la consolation des affligés, la rédemption des captifs, le salut de tous vos frères. Prononcez ce

mot, ô Vierge sainte ! et nous sommes sauvés. Marie le prononce, et le Verbe s'est fait chair : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundùm verbum tuum* *. O grandeur de Marie ! ô divine maternité ! ô anéantissement d'un Dieu ! Anges saints, reconnaissez-vous la majesté, la toute-puissance de celui que vous adorez dans les cieux ? Nous, objets de son amour, reconnaissons l'excès de ses bontés. Plus il s'humilie, plus il doit nous être cher : *Quandò pro me vilior, tantò mihi carior.*

CONFESSION.

MÉDITATION.

Qu'il est petit, mon cher Théotime, le nombre des âmes innocentes ! presque tous nous avons perdu, par notre faute, la grâce du saint baptême, et rompu le contrat passé entre Dieu et nous ; les portes du ciel devaient nous être fermées. Mais Jésus ne nous a point abandonnés dans notre malheur ; il a laissé à son Eglise un second moyen de salut, la pénitence, que les saints Pères appellent l'unique planche après le naufrage pour arriver au port. Méditons sur ce sacrement, refuge nécessaire du chrétien devenu coupable.

1°. *Bienfaits du sacrement de Pénitence.* Premier bienfait, *la paix de la conscience.* Re-

* Luc, c. 1, v. 36.

tranchez la confession, mon cher Théotime, que devient l'homme? faible par sa nature, entraîné par le mauvais exemple, corrompu par des lectures perfides, il va de fautes en fautes, de péchés en péchés, il roule d'abîme en abîme. Vainement cherche-t-il dans la dissipation, les cercles, les plaisirs, le secret de se fuir et de s'éviter ; son cœur éprouve un vide, un malaise qu'il porte partout. Les vérités de la Religion le frappent d'une terreur involontaire ; sa conscience l'agite pendant les ténèbres : toutes les créatures lui reprochent sa rébellion, et sur tout ce qui l'environne, il croit voir écrits ces deux mots : *Ingrat, rebelle.* Un homme, ou plutôt un monstre, accusé d'avoir donné la mort à une victime innocente, et d'avoir bu son sang, tomba entre les mains de la justice humaine. On lui demanda s'il avait pu dormir après un tel forfait. Non, répondit-il ; il y avait près de moi des accusateurs, des oiseaux témoins de mon crime. Image vive et frappante du pécheur et des remords qui le poursuivent. Mais la miséricorde divine a destiné un sacrement au repentir et à la pénitence : qu'il est doux alors pour le pécheur, d'entendre, après l'aveu de ses fautes, ces paroles si consolantes : Mon fils, allez en paix, vos péchés vous sont remis, tout est pardonné, tout est oublié.

Deuxième bienfait, *la guérison des maladies de l'âme.* Voyez cet homme en proie à de vives souffrances, des symptômes effrayans annoncent une maladie dangereuse. Aussitôt un médecin habile est appelé. Grâces aux ressources de l'art, à force de soins le malade pourra être rendu à la santé. Alors quels sentimens de joie ! et cependant il ne s'agit que de la partie la moins noble de notre être. Votre âme est-elle en proie à des habitudes invétérées? adressez-vous aux prêtres du Seigneur ; les ressources de leur ministère ne seront jamais sans effet : un baume salutaire répandu sur les plaies de votre cœur, bientôt les cicatrisera. Et qu'exige-t-on de vous? des remèdes pénibles, des opérations douloureuses? non ; mais un aveu fait à un seul homme, à un homme tenu d'employer pour ses propres infirmités, le même moyen de guérison, à un homme qu'obligent au secret le plus inviolable toutes les lois divines et humaines, à un homme enfin qui a pour vous le cœur et les entrailles d'un père, parce qu'il vous enfante à la grâce.

Troisième bienfait, *le préservatif le plus assuré contre la fougue des passions.* La confession, disait le patriarche de l'incrédulité, est le plus puissant frein des crimes secrets; il aurait dû dire, le seul frein des crimes secrets. Otez la con-

fession, qui soutiendra l'homme dans la pratique des vertus morales? l'honneur? mais de quel secours sera l'honneur, dans ces occasions délicates, où, loin de la vue des hommes, on se trouve placé entre le devoir et l'intérêt ou le plaisir? L'honneur arrêtera la main peut-être; mais quel empire aura-t-il sur les pensées, sur les désirs d'un cœur où l'œil seul de Dieu peut pénétrer? Ah! si Dieu nous révélait le secret des consciences, que de monumens d'ignominie nous offriraient ces vertus fondées sur l'honneur!..... Consultons l'expérience; un jeune homme conserve-t-il l'heureuse habitude de fréquenter les sacremens, sa foi se fortifie, sa vertu prend chaque jour de plus fortes racines; au contraire, s'éloigne-t-il de cette piscine salutaire, bientôt les vices succèdent aux vertus, sa foi s'affaiblit, s'éteint; et dans les malheurs de la vie, qui pourra dire à quels excès le portera un désespoir aveugle? Parens infortunés, vous ignorez les motifs qui éloignent votre fils du saint tribunal; vous les connaîtrez un jour. Tremblez, hélas! peut-être une mort prématurée, juste châtiment de ses désordres, peut-être même une mort sanglante, suite de passions indomptées, révélera bientôt le secret fatal qui doit vous condamner à des larmes inconsolables. A ces réflexions, permettez-moi, Théotime,

d'ajouter quelques avis qui vous aideront à recevoir avec fruit le sacrement de pénitence.

2°. *Avis et pratiques.* — *Avant la confession.* Choisissez pour confesseur celui que vous croyez le plus propre à vous conduire au port du salut. Ne négligez pas votre examen; mais donnez à la contrition une attention bien plus sérieuse. Il y a des cas qui dispensent de l'examen, de la confession et de la satisfaction réelle; aucun qui dispense de la contrition. Pour avoir cette disposition indispensable, demandez-la souvent. Servez-vous ensuite d'une ou de plusieurs de ces considérations : Un sujet qui attaque son roi, mérite la mort; qu'ai-je mérité, moi qui ai attaqué la majesté de Dieu? On regarde comme un monstre celui qui abreuve d'amertume un ami, un bienfaiteur, un père; et moi je n'ai répondu que par l'ingratitude à tous les bienfaits de mon Dieu! Je mourrais de douleur si, dans un accès de colère, j'avais donné la mort à mon père, et j'ai plus d'une fois crucifié mon Sauveur! Je ne voudrais pas me montrer avec un ulcère horrible au visage : hélas! en quel état est mon âme! Montez en esprit dans les cieux : beau ciel, toutes les fois que j'ai péché, j'ai consenti à te perdre! Descendez en esprit dans les enfers; on n'y descend pas après la mort, quand on y est descendu pendant la vie.

Dans la Confession, évitez les détails inutiles, plus encore les excuses peu fondées, plus encore de rejeter vos fautes sur les autres; vous ne devez accuser que vous-même. Votre accusation achevée, écoutez respectueusement ce que vous dit votre confesseur, et gardez-vous alors de revenir sur l'examen de votre conscience; c'est une ruse de l'ennemi, pour détourner ou partager votre attention. Si on vous accorde l'absolution, mettez-vous aux pieds de la croix, pour être arrosé du sang du Sauveur.

Après la Confession, ne tardez pas à accomplir votre pénitence; elle est si légère en comparaison de la dette qui vous est remise, que vous seriez inexcusable de la différer, encore plus de la négliger; ajoutez-y même quelque chose de votre choix. Ensuite, pour conserver la grâce que vous avez reçue, voici trois moyens bien puissans: la prière, la fuite des occasions, la fréquentation des sacremens. Enfin, voulez-vous tout cela en abrégé, choisissez entre deux pratiques très-simples et d'un succès infaillible: l'une est de faire chacune de vos confessions comme si elle devait être la dernière de votre vie; c'était celle du maréchal du Muy, le digne ami du Dauphin, père de Louis XVI, et même pendant trente-huit ans, à la cour, ou à la tête des armées, il ne se coucha jamais sans être

prêt à paraître devant Dieu, l'autre pratique, qui vous semblera peut-être encore plus douce, sans être toutefois moins efficace, c'est de vous confesser au prêtre comme à Notre-Seigneur lui-même : vous en aurez plus de facilité à déclarer vos fautes, plus de consolation, et surtout plus de contrition.

EXEMPLE.

Un lieutenant-général, plein d'estime pour un officier aussi distingué par sa piété que par sa valeur et ses talens, lui avait fait part de ses doutes sur la religion. Cet officier l'avait pressé de s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations, le lieutenant-général s'était déterminé à conférer à plusieurs reprises avec deux ecclésiastiques d'un grand mérite; mais, malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avait pu parvenir à la conviction, lorsque l'officier faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un vertueux prêtre, qui était son confesseur. Le lieutenant-général l'alla voir de sa part; il lui dit ce qui l'amenait, et les démarches infructueuses qu'il avait faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit le ministre du Seigneur, que pourrais-je vous dire de plus que ce que vous ont dit les personnes respectables auxquelles vous vous êtes adressé?

et quels raisonnemens pourrais-je faire qui eussent plus de force que ceux qu'elles ont employés pour vous convaincre? Il ne me reste qu'une ressource ; daignez en faire l'épreuve; entrez dans mon oratoire, prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur, et commencez par vous confesser. Moi, Monsieur! et à peine crois-je en Dieu. Vous y croyez, Monsieur, et à toute la religion, plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux, faites le signe de la croix; je vais vous rappeler votre *confiteor*, et vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paraissaient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes et même sur son incrédulité, bien des contestations et des difficultés, notre militaire obéit enfin, et répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens; on entra dans quelque détail sur les désordres qui en avaient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit, sa voix commença à s'altérer, quelques larmes s'échappèrent malgré lui de ses yeux. L'ecclésiastique s'apercevant de son trouble, cessa les questions, et se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive et touchante, qui acheva ce que ses interrogations et les premiers aveux avaient commencé. O mon père, lui dit

le pénitent à travers mille sanglots, vous avez pris l'unique route qui pouvait conduire à mon cœur. Je suis un malheureux que les passions ont égaré, qui portait son juge au fond de sa conscience et en étouffait la voix, qui aimait mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, et je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, et mourut quelques années après, dans tous les exercices de la pénitence et d'une vie vraiment chrétienne.

(Comte de Valmont).

PRATIQUE.

Chaque fois que vous vous approchez du sacrement de pénitence, demandez la contrition par l'intercession de Marie, en lui disant le Memorare *ou une dixaine du chapelet.*

XII^E. JOUR.

ANNONCIATION DE LA TRÈS-Ste. VIERGE.

A PEINE Marie a-t-elle donné le consentement que l'Archange lui demandait, à peine a-t-elle prononcé ce *fiat* aussi puissant, si je puis m'exprimer ainsi, que celui de la création, qu'aussitôt le grand mystère est opéré : un Dieu s'est fait homme, et une créature est devenue Mère de Dieu. Qui pourrait dire les anéantissemens profonds de l'humilité de Marie, les adorations de son cœur, les transports de son amour, les extases de sa reconnaissance ! Ce ne fut que dans la visite qu'elle rendit à Sainte Elisabeth, qu'elle prononça son admirable cantique ; mais les sentimens qu'il exprime, étaient nuit et jour l'occupation de son âme sainte; jour et nuit elle glorifiait le Seigneur, qui avait opéré en elle de si grandes choses ; jour et nuit son cœur tressaillait d'amour et d'allégresse, à la pensée du trésor qu'elle portait dans son sein ; jour et nuit elle s'abaissait profondément devant la majesté de celui qui avait daigné regarder la bassesse

de sa servante. Par ces saintes affections qui l'accompagnaient en tout lieu, le cœur de Marie était comme un autre paradis pour le Fils de Dieu.

SAINTE COMMUNION.

MÉDITATION.

Mon cher Théotime, rappelez-vous ce que je vous ai dit tant de fois : la sainte Eucharistie est une extension et comme un renouvellement du mystère de l'incarnation. Ah ! puissiez-vous comprendre, mon enfant, l'excellence de ce divin sacrement et les dispositions qu'il demande, l'amour immense que Jésus y témoigne pour l'homme, les biens sans nombre qui doivent être les heureux fruits d'une sainte communion.

1°. *Excellence de la sainte communion ; dispositions qu'il faut y apporter.* Aux approches du jour où vous devez vous nourrir d'un Dieu, je ne vous dirai pas seulement ce que Salomon disait en parlant de la construction du temple : il s'agit de quelque chose de bien grand ; ce n'est pas à un homme, c'est à un Dieu qu'il faut préparer une demeure. Je ne vous dirai pas comme Moïse aux Hébreux, la veille de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï : Sanctifiez-vous, car demain le Seigneur sera au milieu de vous. Plus heureux que les Patriarches qui ont soupiré après

le bonheur de le voir, plus heureux que les Mages et que St. Joseph qui l'ont seulement tenu entre leurs bras, partageant en quelque sorte le privilége de la maternité divine, vous le verrez s'incarner en vous. Devenu un autre Jésus, ce ne sera plus vous qui vivrez, ce sera Jésus qui vivra en vous. Lorsque par la réception de la divine Eucharistie, votre cœur est devenu le tabernacle du Dieu vivant, vous pouvez, mon cher Théotime, vous écrier dans les sentimens de la plus vive allégresse : Seigneur, vous êtes infiniment sage, infiniment riche, infiniment puissant ; je le crois : créer mille mondes plus parfaits que celui que nous habitons, n'est qu'un jeu de votre volonté ; mais après vous être donné vous-même, tout Dieu que vous êtes, vous ne sauriez me donner davantage. Oh! qu'il est vrai, mon cher Théotime, qu'il n'y a point de nation aussi grande, aussi glorieuse que le peuple chrétien, auquel son Dieu se communique avec une si touchante familiarité?

2°. *Amour de Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie.* Aurions-nous pu jamais imaginer un tel excès d'amour? Si nous eussions assisté à la dernière cène, au moment où Notre-Seigneur allait instituer cet adorable sacrement, aurions-nous jamais deviné le projet de son divin cœur? Ah! s'il nous en eût fait part, nous au-

rions pris la parole pour l'en détourner. A quoi pensez-vous, Seigneur, de vous donner ainsi aux hommes? N'en avez-vous pas assez fait pour eux? Quand vous aurez accompli le mystère de votre passion, puisque vous voulez absolument en venir jusque-là, une fois monté à la droite de votre Père, jouissez en repos de votre gloire. — Non, me répond Jésus, mes délices sont d'être avec les enfans des hommes.

Eh bien, Seigneur! si vous voulez demeurer avec les hommes, soyez-y noblement, royalement, divinement, sinon vous serez bientôt l'objet de leur indifférence, ou même de leurs outrages. — Il est vrai, je vois tout cela d'avance, et bien plus encore; mais si je ne cache pas ma gloire, mes frères n'oseront s'approcher de moi, et je ne pourrai converser avec eux.

Mais au moins, ne vous prodiguez pas, n'instituez ce sacrement que pour Rome, ne donnez qu'au chef visible de votre Eglise, le pouvoir de consacrer votre corps; qu'il ne vous montre qu'une fois l'année, avec pompe et magnificence, et les peuples accourront de toutes les parties du monde. — Oui; mais les pauvres, mais les malades, mais les enfans et les vieillards, justement ceux qui en auront un plus grand besoin, ne pourront approcher de moi.

Eh bien, mon Dieu! soyez partout, pour être

vu, visité, adoré ; mais, être reçu indistinctement par tous les hommes ! passer par des bouches impures ! descendre dans des poitrines immondes ! — Ah ! tout cela vous révolte, je le vois, me répond Jésus, mais mon amour n'en a point d'horreur : je ne serai satisfait, que quand je serai uni à mes frères de la manière la plus intime, que quand je me serai multiplié pour eux, incorporé à eux.

Au moins, Seigneur, accordez-moi ceci : ne soyez dans votre sacrement, que d'une manière conditionnelle. Quand une âme pieuse le recevra, soyez-y réellement présent, à la bonne heure ; mais quand un pécheur, un avare, un impudique, un vindicatif osera s'en approcher, alors que votre personne adorable disparaisse. — Ah ! je m'en garderai bien. — Et pourquoi, Seigneur ? — Parce que les âmes timorées, qui craignent souvent d'être mal disposées, seraient par-là toujours incertaines de ma présence ; et cette cruelle incertitude leur serrerait le cœur, et les empêcherait de me parler avec la confiance que je désire.

Enfin, mon Dieu, je n'ai plus qu'une demande à vous faire. Ne soyez présent dans l'Eucharistie qu'à l'instant où l'on vous recevra ; car, si vous vous engagez à rester toujours sous les espèces consacrées, vous verrez qu'on vous logera dans

de vils ciboires, dans des tabernacles poudreux et dégoûtans ; on vous laissera seul, sans vous visiter les jours et les semaines entières ; on commettra mille irrévérences, mille impiétés en votre présence. — Encore une fois, je m'attends à toutes les ingratitudes ; mais je veux servir à mes âmes fidèles de refuge et d'asile permanent. Voilà que je suis avec elles tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, pour qu'elles puissent en tout temps converser avec moi, m'exposer leurs besoins, chercher en moi un secours dans leurs dangers, un guide dans leurs démarches, un conseil dans leurs doutes, un flambeau dans leurs ténèbres, un appui dans leurs faiblesses, un consolateur dans leurs peines.

Voilà, mon cher Théotime, voilà l'amour du cœur de Jésus, ou plutôt voilà une idée bien imparfaite de son amour. Voilà celui pour qui nos cœurs sont froids! il faut des retraites, des méditations, des exhortations, des solennités pour fondre un peu cette glace ; encore, les momens avec lui nous semblent des heures ! A peine faisons-nous quelqu'effort, sacrifions-nous quelque légère satisfaction pour nous préparer à recevoir cet hôte divin ; et cependant, quand son amour ne parlerait pas à nos cœurs, notre intérêt devrait nous conduire à lui.

3°. *Heureux effets de la sainte Eucharistie.* C'est le pain qui nous soutient dans le pélerinage de cette vie jusqu'à la montagne de Dieu ; c'est l'antidote ou le préservatif le plus puissant contre le péché, et le conservateur de la pureté dans nos âmes. Quelles grâces ne me donne pas l'aimable Jésus dans la communion ! grâces contre mes passions, pour les affaiblir ; grâces contre les démons, pour en triompher ; grâces contre les charmes trompeurs du monde, pour m'en désabuser, pour m'en détacher ; grâces qui ont fortifié les martyrs, fait germer la pureté des vierges, et formé tous les Saints. C'est ce qu'éprouvèrent deux jeunes étudians, liés ensemble par une sainte amitié. Ils étaient convenus entr'eux, que le premier des deux qui mourrait, demanderait à Dieu la permission de venir retrouver son condisciple, pour lui donner avis de son état dans l'autre monde. Le Seigneur appela à lui un des deux écoliers, et celui-ci ne manqua pas à sa promesse. Dieu le permettant, il apparut à son ami, dix-sept jours après sa mort. Réjouis-toi, avec moi, lui dit-il, je suis au ciel, je suis éternellement heureux. Avant qu'il se retirât, son compagnon lui dit : Apprends-moi le moyen qui a le plus contribué à ton bonheur. C'est, répondit le jeune habitant du ciel, d'avoir fréquenté les sacremens et communié avec une conscience bien purifiée et avec fervour.

EXEMPLE.

Une des grâces les plus distinguées que Marie procure à ses serviteurs, c'est la réception du sacrement de l'Eucharistie; nous ne connaissons point d'exemples plus touchans que ceux que nous offre la vie de Stanislas Kostka. Ce saint enfant se vit cruellement persécuté par son frère Paul, et même par son gouverneur Bilinski, dans le temps qu'il faisait ses études au collége de Vienne, et lorsqu'il demeurait avec eux chez un luthérien de cette ville. Les mauvais traitemens qu'il recevait de son frère, joints à l'austérité de sa vie, lui causèrent une maladie dont il pensa mourir. Le démon qui prévoyait bien qu'elle serait dangereuse, fit les derniers efforts pour abattre le courage du serviteur de Dieu; car un jour qu'on l'avait laissé seul, cet esprit malin apparut à ses yeux sous la figure d'un animal furieux, et se jeta sur lui pour l'étrangler. Mais le saint enfant ne s'en effraya point: il eut recours à Notre-Seigneur, et faisant le signe de la croix avec beaucoup de foi et de confiance, il chassa le démon. Depuis l'apparition du fantôme, la maladie alla toujours en augmentant, et elle devint si violente, que l'on appréhenda qu'il n'en mourût. Le malade s'aperçut bien lui-même du danger où il était; comme

il n'avait point d'attache à la vie, il ne craignait point de mourir. Une seule chose lui faisait de la peine en cette extrémité, c'était la difficulté qu'il prévoyait pour lui, de recevoir le saint viatique dans la maison d'un luthérien très-attaché à sa secte. Il déclara l'inquiétude qu'il en avait à son frère et à son gouverneur, et les pria de vouloir bien employer leur crédit auprès de leur hôte, pour obtenir de lui la permission de faire venir un prêtre qui lui administrât les sacremens. Paul et Biliuski furent embarrassés de cette proposition. Ce que Stanislas demandait, leur paraissait très-juste, et ils eussent bien voulu pouvoir le contenter en cela ; mais ils ne croyaient pas que la chose pût se faire, et ils savaient bien que l'hérétique n'était pas homme à souscrire à leur demande ; de sorte que ne jugeant pas qu'ils dûssent s'exposer à un refus, qui pouvait les brouiller avec un homme auquel ils avaient souvent affaire, ils prirent le parti de persuader au malade que rien ne pressait de recevoir les sacremens, qu'il n'en était pas encore là, que les médecins commençaient à bien espérer de son mal, et qu'il devait plutôt penser à rendre efficaces les remèdes qu'on lui donnait pour rétablir sa santé, qu'à se préparer à la mort. Le saint enfant, qui sentait ses forces diminuer de jour en jour, redoublait ses prières et ses instances au-

près de tous ceux qui l'approchaient, pour les obliger de parler à son hôte en sa faveur ; mais enfin, voyant que personne n'osait le faire, il se résolut à ne plus demander qu'à Dieu ce qu'il ne pouvait obtenir des hommes.

Il y avait déjà long-temps qu'il invoquait Sainte Barbe à laquelle il était très-dévot, pour obtenir la grâce de ne pas mourir sans recevoir le saint viatique ; car c'est particulièrement pour cela que la dévotion à cette sainte martyre est célèbre parmi les peuples du septentrion. Il s'adresse donc à elle en cette occasion, et la conjure avec beaucoup de larmes de ne pas l'abandonner dans une nécessité si pressante. Sa prière fut accompagnée de tant de confiance et de tant de ferveur, qu'il mérita d'être exaucé : une nuit que la violence du mal l'empêchait de dormir, il vit paraître à côté de son lit la Sainte suivie de deux Anges, dont l'un portait le Saint-Sacrement. A ce spectacle, Stanislas se leva plein de joie et se mit à genoux sur son lit. En cet état, il eut assez de présence d'esprit pour avertir son gouverneur, qui le veillait, d'adorer Notre-Seigneur ; puis il prononça tout haut la prière qu'on a coutume de réciter avant de communier ; et après avoir reçu la sainte hostie, il se remit au lit où il demeura long-temps dans un silence et dans un recueillement qui marquait

assez qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

Quelque temps après, lorsque, pour obéir aux ordres de la sainte Vierge, il renonça à toutes les espérances du siècle, et sortit de Vienne déguisé en mendiant, cette divine mère, après avoir multiplié les miracles pour faciliter son évasion, le consola encore dans les peines et les fatigues de son voyage, par une seconde communion miraculeuse. Un jour il trouva dans un village qui était sur son chemin, une église ouverte et des paysans qui priaient Dieu; le saint enfant croyant que c'était là une occasion commode pour entendre la sainte messe et pour faire ses dévotions, entra dans cette église et se mit en prières comme les autres, mais il ne fut pas long-temps à s'apercevoir, à la manière dont on y célébrait l'office divin, que c'était un temple de luthériens. Il eut une douleur incroyable de voir les saints mystères profanés par les ministres hérétiques, et de ne pouvoir satisfaire la dévotion qu'il avait de recevoir ce jour-là Notre-Seigneur. Il en pleura amèrement et s'en plaignit à Dieu d'une manière si touchante, qu'il mérita d'en être consolé: car, pendant qu'il était en cet état, il vit paraître une troupe d'Anges; l'un portait le Saint-Sacrement, et s'étant approché de lui avec un air plein de

majesté, il le communia et le laissa comblé de joie dans la possession de son bien-aimé.

(Vie de St. Stanislas, par le P. d'Orléans.)

PRATIQUE.

Dans vos communions, prenez la coutume de Saint Louis de Gonzague, qui consacrait trois jours à la préparation, et trois jours à l'action de grâces.

XIII^E. JOUR.

VISITATION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Qu'elles sont ravissantes, mon cher Théotime, les démarches de la fille du Très-Haut ! Marie apprend, par la bouche de l'Ange, que le Seigneur a fécondé le sein si long-temps stérile d'Elisabeth ; aussitôt l'humble Vierge ne considère ni sa dignité nouvelle, ni les fatigues d'un voyage pénible. Elle vole à travers les montagnes, elle se hâte d'aller offrir à sa cousine les secours et les consolations de la charité. Comment décrire l'entrevue de ces deux mères privilégiées, qui devaient donner le jour, l'une au Sauveur du

monde, l'autre, au plus grand des enfans des hommes? La voix de la bienheureuse Vierge s'est à peine fait entendre, qu'Elisabeth s'écrie dans un saint transport : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Au son de votre voix, j'ai senti l'enfant que je porte en mon sein, tressaillir d'allégresse. Marie lui répond par ce cantique admirable, que Saint Ambroise appelle l'extase de son humilité : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon salut. Quel entretien, quels sentimens, mon cher Théotime ! Sainte maison de Zacharie, de quels prodiges n'êtes-vous pas témoin ! Elisabeth est remplie de l'Esprit-Saint, Jean-Baptiste est sanctifié avant d'avoir vu la lumière, et la langue de Zacharie est déliée pour bénir le Dieu d'Israël... Qui jamais entendit rien de semblable, et que de prodiges rassemblés dans ce mystère !

COMMUNION INDIGNE.

MÉDITATION.

Où trouver, mon cher Théotime, des pensées assez fortes, des expressions assez énergiques, pour parler de la communion indigne, pour peindre le crime du sacrilége réfléchi et consommé de sang-froid ?

1°. *C'est un outrage infini à la sagesse de Jésus-Christ.* L'Eucharistie, dit Saint Augustin, est le terme de la sagesse de Dieu. Par l'Eucharistie, Jésus-Christ avait trouvé le secret de satisfaire tout à la fois à son amour et à ses promesses, à la justice et à la gloire de son Père. Or, une communion indigne renverse cet ordre, anéantit ces inventions adorables de l'amour divin. Une communion indigne! elle change le gage de la miséricorde de Dieu en un signe de colère; elle fait du breuvage du salut, un breuvage de perdition et de mort. Une communion indigne! dès-lors, ce sang, dont la voix montait jusqu'au ciel pour demander grâce, crie avec plus de force que celui d'Abel, justice et vengeance. Cet holocauste qui désarmait le bras du Très-Haut, ne fait plus qu'irriter son courroux, qu'allumer toutes ses foudres et appeler tous ses anathèmes. Représentez-vous, Théotime, le démon régnant en souverain dans l'âme de ce pécheur sacrilége; c'est à ce tyran cruel, c'est sur l'autel de ce cœur immonde, que va s'offrir un sacrifice d'abomination. Le prêtre de Jésus-Christ a parlé: le ciel s'ouvre; les Anges accourent en foule autour du sanctuaire, et le fils de Dieu est descendu au milieu des hommes. Esprits heureux, versez des larmes amères! Eglise de Jésus-Christ, cessez vos cantiques d'allégresse! voilà le profanateur

qui s'avance. Trompé par la perfide apparence d'un respect hypocrite, le ministre sacré lui a livré l'Agneau de Dieu. L'impie ne le reçoit que pour le mettre aux pieds de satan. « Tiens, voilà » mon Dieu, ce Dieu qui t'a vaincu et que tu » abhorres, je te l'abandonne, je te l'immole ». Et ainsi le Roi de gloire devient, pour ainsi dire, la victime de satan ; et le sang de l'alliance, qui efface les péchés du monde, scelle le pacte affreux par lequel le profanateur se lie au démon et se dévoue à l'enfer.

2°. *La communion sacrilége est un outrage infini à l'honneur et à la gloire de Jésus-Christ.* L'Apôtre nous déclare que les ignominies du Fils de Dieu sont terminées, que les jours de son humiliation et de ses souffrances ont fait place aux jours de sa gloire et de son impassibilité. Il vous est donné, pécheur sacrilége, de démentir en quelque sorte ces oracles, de renouveler les opprobres de votre Dieu ; que dis-je, de le condamner à des opprobres nouveaux, plus cruels encore que les premiers. Rappelez-vous, Théotime, l'impiété de cet empereur païen qui fit placer sur le calvaire l'idole d'une déesse impudique, et une statue de Jupiter sur le tombeau même de Jésus-Christ. Quel attentat ! J'en connais un plus horrible encore : une communion indigne. Rappelez-vous les sacriléges dont notre abomi-

nable révolution a épouvanté le monde : les temples du Seigneur convertis en d'infâmes théâtres, les tabernacles brisés, les vases du sanctuaire profanés par la débauche, l'impudicité assise en triomphe sur l'autel, et un peuple entier honteusement prosterné devant une vile prostituée. Quels attentats ! J'en connais un plus horrible encore : la communion indigne. Rappelez-vous enfin ce que l'on raconte de la cruauté infernale de ce juif qui s'était procuré une hostie consacrée : il la perce à coups de canif ; le sang qui ruisselle, ranime sa fureur ; il la perce encore ; le sang coule de nouveau ; il la livre aux flammes qui la respectent et la conservent intacte ; il la perce d'un glaive, et il la jette enfin dans une chaudière bouillante dont les eaux se rougissent du sang divin... Vous frémissez, Théotime. Ah ! j'ose dire qu'il est un attentat plus horrible encore : la communion indigne. Ici, ce n'est plus seulement parmi les simulacres insensibles, c'est parmi les idoles vivantes des plus infâmes passions, que le profanateur place l'Agneau sans tache. Il associe les membres du Dieu trois fois saint à des membres prostitués, aux habitudes les plus honteuses ; des lèvres souillées touchent celui qui est la pureté même, et une langue qui a porté l'esprit de ténèbres, selon l'expression de St. Augustin, porte le Fils de Dieu ! Un tyran de

l'antiquité faisait attacher des hommes pleins de vie et de santé à des cadavres en putréfaction ; et vous, pécheur, vous attachez, vous clouez le corps virginal de Jésus à un cadavre plein de la corruption du vice et marqué du sceau de satan ; et vous, vous unissez, vous incorporez, vous identifiez en quelque sorte Jésus avec l'iniquité : une chair d'infâmie devient sa chair, son sang se mêle à un sang impur, circule dans un corps de péché. O ignominie de mon Dieu ! ô triomphe de l'enfer ! ô crime du sacrilége profanateur !...

5°. *C'est un outrage infini à la charité de Jésus-Christ.* Un Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance, un Dieu s'est dépouillé de sa gloire, s'est incarné pour notre salut dans le sein d'une Vierge et a expiré sur une croix : ce n'est pas assez, un Dieu habitant au milieu de nous, vivant pour nous, devient notre nourriture dans l'Eucharistie : voilà le dernier effort de l'amour : *In finem dilexit* *. L'institution de l'Eucharistie est le terme de la charité de Dieu. Oui, mon cher Théotime ; mais aussi la profanation de l'Eucharistie est le terme de la malice de l'homme. Ecoutez l'apôtre St. Paul : celui qui communie indignement, est coupable du corps et du sang du Seigneur. L'homicide répond de la

* Joan. c. 13, v. 1.

vie de son semblable, le scandaleux répond de son âme; mais celui qui porte un péché mortel à la table sainte, répond du corps et du sang de Jésus-Christ. Dans tout péché mortel, je le sais, Dieu est offensé infiniment; mais il n'est offensé, pour ainsi dire, que par contre-coup : c'est un trait impuissant qui expire au pied du trône de cette inaccessible Majesté. Dans la communion indigne, Dieu est directement, personnellement attaqué : le profanateur le poursuit réellement dans son corps, dans son âme, dans sa divinité; il se fait à la lettre, l'homicide de Jésus-Christ, dit St. Chrysostôme, *Christicida*. Ainsi, mon cher Théotime, vous dirai-je qu'une communion indigne est un acte de l'ingratitude la plus noire. Quoi ! vous, enfant de l'Eglise, héritier du ciel, frère, membre de Jésus-Christ, l'outrager dans le sacrement de son amour, à l'instant même où il se donne à vous ! le poursuivre jusque sous ces voiles mystiques, sous lesquels il ne se cachait que pour s'unir plus intimement à vous ! aussi vous dirai-je que c'est un acte de malice inouïe. Ici, point de ces passions furieuses qui troublent et aveuglent; de sang-froid, avec calme et réflexion, le sacrilége conçoit, combine et exécute son crime. Le démon règne dans son âme, il le sait. C'est un Dieu qu'il va recevoir, il s'agit peut-être d'un anathème éternel ; il le sait encore, et

il consomme le crime. Mon cher Théotime, tout est renfermé dans ce seul mot : la communion indigne est un déicide.

4°. Enfin, *c'est un crime que le Seigneur punit par le plus terrible châtiment.* Celui qui reçoit indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, boit et mange sa propre condamnation, c'est-à-dire que le profanateur de l'Eucharistie est un pécheur à part, puisque le Seigneur établit une épouvantable différence entre lui et les autres pécheurs. Dès cette vie, dès le moment même qu'il a commis le forfait, le procès est instruit, la sentence prononcée, l'arrêt presque exécuté. — Le procès est instruit. Les autres pécheurs seront cités à la mort, devant le tribunal du souverain Juge ; le livre fatal où sont écrites les œuvres de l'homme, sera produit ; les Anges seront pris à témoin ; satan lui-même accusera le coupable : mais ici, toute procédure est inutile; l'indigne communiant porte en lui-même l'accusateur, le témoin, le juge et la conviction de son crime : *Judicium sibi manducat et bibit**. — La sentence est prononcée. Dans l'antiquité, on contraignait les criminels d'avaler leur arrêt de mort, pour leur apprendre qu'il était irrévocable. Or, il se passe quelque chose de semblable

* Cor. c. 11, v. 29.

dans la condamnation du sacrilége. Elle est en quelque sorte écrite dans son corps avec le sang de Jésus-Christ. O pensée terrible ! le coupable ne fait plus qu'un avec la sentence ; elle lui est incorporée ; elle coule dans ses veines : elle est, pour ainsi dire, unie avec toutes les parties de son être : *Judicium sibi manducat et bibit.*—Enfin, l'arrêt ne semble-t-il pas exécuté? Quelque chose de l'anathème qui a frappé la déicide Jérusalem, pèse sur la tête du sacrilége. Même abandon du Seigneur. Les Anges, s'en éloignant, se sont écriés : Sortons d'ici, sortons d'ici, *Exeamus*. Même aveuglement. Au milieu des plus vives clartés, il porte un bandeau sur les yeux; il ne voit plus rien, ni l'énormité de son attentat, ni l'enfer ouvert sous ses pieds et prêt à l'engloutir. Même endurcissement. Quelle voie de salut lui reste-t-il encore ? Le sacrement de Pénitence ? hélas ! il n'ose avouer son crime. D'ailleurs, les profanations lui sont devenues familières, et un abîme invoque un autre abîme. Les remords? jusque-là la conscience réclamait, elle lui criait avant le crime : Malheureux, que vas-tu faire ? et après le crime : Malheureux, qu'as-tu fait? Mais une communion indigne en amène d'autres plus indignes ; peu-à-peu les remords sont étouffés ; et le sang de Jésus-Christ profané, s'est changé en un calice d'assoupisse-

ment qui endort le pécheur dans son impiété. C'en est donc fait : sa réprobation est consommée. Je me trompe, elle ne l'est pas encore. Oui, Théotime, il y a un moyen de réparer la communion sacrilége : c'est une communion bien faite. O vous, qui avez eu le malheur de placer votre Dieu dans le temple du démon, ne désespérez point, je vous en conjure. Allez à Marie, avec un cœur plein de repentir et de confiance, elle vous obtiendra un don de force pour confesser votre péché, un don de larmes pour le pleurer ; et le même sang qui vous avait réprouvé, va vous absoudre et vous justifier.

EXEMPLE.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, se dégoûta de Thietberge, son épouse. Une jeune personne, nommée Waldrade, avait pris la place de la reine dans le cœur de ce prince infortuné. L'affaire ayant été déférée au pape Nicolas, Lothaire fut excommunié et condamné à quitter Waldrade. Sur ces entrefaites le souverain Pontife mourut et eut pour successeur Adrien. Le roi espérant trouver le nouveau pape plus facile que son prédécesseur, lui fit mille protestations trompeuses, et demanda la permission d'aller à Rome, pour recevoir l'absolution des censures,

qu'il avait encourues ; il souhaitait de plus que le souverain Pontife le réconciliât solennellement, en célébrant les saints mystères en sa présence, et en lui donnant la communion de sa main. Adrien, après avoir pris les mesures qu'exigeait la prudence, se rendit à ses désirs ; mais au moment de la communion, prenant la sainte Eucharistie, et se tournant vers le roi : « Prince, lui dit-il, d'une voix haute et distincte, si vous avez fait une ferme résolution » de n'avoir plus de commerce avec Waldrade, » approchez avec confiance et recevez le sacrement de la vie éternelle ; mais si votre pénitence n'est pas sincère, n'ayez pas la témérité » de recevoir le corps et le sang de votre Seigneur, et de vous incorporer, en le profanant, » votre propre condamnation ». Lothaire frémit sans doute à ces mots ; mais l'excès du crime était résolu ; il le consomma. Il ajouta le parjure au sacrilége, et plutôt que de reculer, il se précipita dans l'abîme qu'on lui montrait ouvert à ses pieds. Le pape s'adressant ensuite aux grands qui allaient communier avec le roi, dit à chacun d'eux : « Si vous n'avez ni contribué, ni consenti au crime de votre maître, » que le corps du Seigneur vous soit un gage » de salut éternel ». L'horreur du sacrilége en fit retirer quelques-uns, mais la plupart communièrent à l'exemple du roi.

Le châtiment suivit de près le crime. A peine arrivé à Lucques, Lothaire et les seigneurs qui l'accompagnaient, furent attaqués d'une fièvre maligne qui produisit les effets les plus étranges et les plus effrayans. Les cheveux, les ongles, la peau même leur tombaient, tandis qu'un feu intérieur les dévorait. La plupart moururent sous les yeux du roi. Il ne laissa pas de continuer sa route, uniquement occupé de l'objet de son aveugle passion. Arrivé à Plaisance, il perdit la connaissance et la parole, et mourut sans donner aucun signe de repentir. On observa que ceux de sa suite, qui avaient profané avec lui le corps de Notre-Seigneur, périrent de la même manière ; ceux qui s'étaient retirés de la table sainte, furent les seuls que la mort épargna, en sorte qu'on ne put méconnaître la juste vengeance du ciel.

(Histoire de l'Eglise, par Bérault-Bercastel.)

PRATIQUE.

Avant de communier, éprouvez-vous selon le conseil de l'Apôtre ; si vous avez eu le malheur de profaner le corps de Jésus-Christ, ne désespérez pas de vous-même, mais demandez à Marie le courage de sortir de ce funeste état, par une confession sincère.

XIV^e. JOUR.

VISITATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

HEUREUSE la maison de Zacharie et d'Élisabeth, qui posséda pendant trois mois celui qui est la source de toutes les grâces, et celle qui en est le canal et la distributrice! C'est par sa sainte Mère que le Verbe incarné voulut accorder la première de ses faveurs dans l'ordre spirituel, la sanctification de son précurseur, comme trente ans après, le premier miracle de sa vie publique, le changement de l'eau en vin, fut encore accordé à la médiation de Marie. Si les premiers sons de la voix de Marie opérèrent ce prodige sur l'âme de Jean-Baptiste, que durent produire, pendant trois mois, ses pieux entretiens, ses admirables exemples, sur les vertueux époux qui en étaient tous les jours témoins. Comme elle répandait autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ? Zacharie et Elisabeth ne pouvaient se lasser d'admirer les vertus de cette Vierge immaculée, la douceur de ses paroles, la sérénité de son visage, la modestie de ses regards, son humilité profonde, sa charité aussi active que

tendre, enfin son union continuelle avec Dieu. Ah! pouvaient-ils se dire après son départ, comme les disciples d'Emmaüs : N'est-il pas vrai que nos cœurs étaient tout enflammés, quand nous avions le bonheur de la voir ou de l'entendre.

SCANDALE.

MÉDITATION.

Qu'elle est forte, mon cher Théotime, l'impression de l'exemple! le plus grand bien que nous puissions faire au prochain, est de contribuer à son salut, et le moyen le plus efficace d'être utile à son âme, c'est le bon exemple. Malheur donc à celui qui, au lieu d'édifier ses frères, devient pour eux une pierre de scandale; oui, malheur : *Væ homini illi* *; c'est la terrible menace de Notre-Seigneur. Il vaudrait mieux pour un tel homme (pesez bien ces paroles) qu'il ne fût jamais né, ou bien qu'on lui eût attaché une meule de moulin au cou, et qu'on l'eût précipité dans la mer.

Le scandale est un grand péché. Réfléchissez sur ce qu'une âme a coûté à Jésus-Christ. Il est venu du ciel en terre pour la racheter; elle lui a coûté l'ignominie, le supplice de la croix, elle lui a coûté tout son sang. Oui, voilà le prix d'une âme : *Anima, tanti vales!* et cette âme,

* Luc. c. 22, v. 22.

vous l'arrachez, pour ainsi dire, de son sein ; vous vous faites un plaisir cruel de navrer son cœur d'amertume. Ces plaisanteries, ces médisances, ces discours, ces conseils pernicieux, ces mauvais exemples ; que dis-je ? ce geste, ce signe, ce regard peut-être, a donné la mort à des âmes innocentes ; regardez vos mains, elles sont teintes de sang : *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram* *.

Le scandale est un abîme de péchés. Ne croyez pas, mon cher Théotime, que le scandale ne soit qu'un péché actuel et personnel ; c'est une espèce de péché originel : il passe de vous à vos amis, et d'eux à d'autres amis ; il passe des pères aux enfans, et qui sait où le mal s'arrêtera ? Et si le péché dont vous êtes cause, est à votre frère que le scandale a perdu, il est aussi à vous ; et tous les péchés qu'il a commis et commettra par suite de ce premier, s'ils sont à lui, ils sont aussi à vous : vous avez été pour lui un maître d'iniquité, ensuite lui-même, à son tour, l'est devenu pour les autres. Comptez, mon cher Théotime, tous les péchés de ceux-ci, ils sont encore à vous, parce que leur origine remonte jusqu'à votre scandale, comme à son principe. C'est ainsi que votre péché se perpétue, qu'il passe d'une âme dans mille autres, lesquelles

* Ezech. c. 3, v. 18.

les transmettent par une déplorable succession ; et à l'heure de votre mort, vous serez saisi d'effroi, au souvenir de vos scandales, vous croirez voir autour de votre couche funèbre, des mères éplorées qui vous demanderont leurs enfans qu'elles avaient élevés dans l'innocence, une foule d'amis que vous aurez entraînés dans le vice, et qui déchargeront sur vous le poids de leurs iniquités, vous verrez sortir des enfers des âmes que vos mauvais exemples y auront précipitées, et qui crieront contre vous.

Le scandale est le péché des démons. Par lui vous faites la guerre à Dieu même, vous devenez le coopérateur de Lucifer, pour ravir au Seigneur sa gloire, autant qu'il vous est possible ; pour profaner ses sanctuaires, je veux dire les âmes ; pour diminuer en quelque sorte la splendeur et l'éclat du royaume des cieux, en éloignant de cette sainte demeure toutes les bénédictions, tous les cantiques de tant de chrétiens qui, sans vous, eussent persévéré ; enfin, pour peupler l'empire de la perdition, et multiplier dans l'enfer ceux qui le blasphèment et le maudissent. Chrétien, entends-tu la voix de ton Dieu au fond de ton cœur ? écoute ses plaintes : Mon fils, épargne cette âme, elle est faite à mon image ; je l'ai nourrie de mon propre corps ; elle est confiée à la garde de mes Anges. N'importe,

répond le chrétien scandaleux, je veux qu'elle serve à mon plaisir, à mes passions. — Mais c'est ton frère ; il est l'enfant de la même mère, la sainte Eglise : il a été nourri du même lait ; il a droit au même héritage ; ne livre donc pas son âme au démon, elle a coûté tout mon sang. — N'importe, je veux qu'elle périsse. Quel langage, Théotime ! N'est-ce pas celui de l'enfer ? y a-t-il dans les trésors de la miséricorde divine un pardon pour un tel crime ? Oui, mon fils, quelque grand qu'il soit, il y a un moyen de réparer ce grand mal, et le voici, c'est de donner bon exemple.

Donner bon exemple, c'est instruire par une prédication muette ; mais qu'elle est éloquente, cette prédication, qu'elle est efficace dans son silence ! Les païens eux-mêmes l'ont reconnu : la vue d'un homme de bien, dit Sénèque, que dis-je ? son souvenir, sa pensée suffisent pour porter à la vertu : *Vir bonus aspectus et cogitatus emendat.* Le bon exemple d'un compagnon, un mot d'édification sorti de sa bouche, toucheront des cœurs qui ont peut-être résisté à des retraites et à des missions. En montrant le chemin, et en y marchant, on l'aplanit par-là même à tant de caractères faibles et timides qui seront par-là enhardis et fortifiés dans le bien. Le bon exemple est un feu vivifiant qui échauffe tous ceux qui en approchent. Le saint roi Venceslas

allait souvent, pendant la nuit, d'église en église, visiter le Saint-Sacrement, et jamais la rigueur de la saison ne l'empêcha de satisfaire sa piété. Une nuit d'hiver, il avait pris avec lui un gentilhomme de sa cour pour l'accompagner ; et, malgré le froid le plus piquant, il marchait pieds nus sur la terre hérissée de glaçons, exposé à une bise violente, avec des vêtemens aussi légers qu'ils étaient simples, humbles et pauvres. Le gentilhomme au contraire avait eu soin de prendre toutes les précautions imaginées dans les contrées du nord contre les rigueurs de l'hiver, et cependant il ne pouvait résister à la douleur. Le pieux monarque s'en aperçut ; touché de compassion, il lui dit de placer le pied sur les traces que ses pas laissaient imprimés dans la neige. Le gentilhomme le fit, et bientôt il sentit avec étonnement une douce chaleur se répandre dans tous ses membres. Imitez saint Venceslas, mon cher Théotime, marchez devant vos frères par vos bons exemples ; et en suivant vos vestiges, ils y trouveront une heureuse impression de chaleur qui les animera dans le chemin du ciel. Vous remplirez par-là une sorte d'apostolat auquel nous sommes tous obligés ; vous laisserez après vous, dans bien des âmes, un héritage précieux de vertus et de mérites qui ira toujours croissant ; comme un autre Xavier, vous

trouverez à la porte du paradis les âmes que vous y aurez envoyées, et qui augmenteront la gloire de votre entrée triomphante dans les cieux, sans compter celles qui les suivront dans la suite des siècles, et vous béniront pendant toute l'éternité, pour avoir procuré leur salut, ou au moins y avoir contribué par l'édification de votre exemple.

EXEMPLE.

M. de Queriolet, si connu par les scandales de sa vie, et par la pénitence à laquelle il se condamna pour les réparer, fut une des plus glorieuses conquêtes de la Mère des miséricordes. Son cœur, livré au mal dès l'enfance, se roidit contre l'éducation chrétienne que ses parens voulurent lui donner. Plein d'aversion pour leurs leçons et pour eux-mêmes, il demanda à être envoyé à Rennes, sous le prétexte d'y faire ses études, mais en effet pour y jouir de sa liberté. Arrivé en cette ville, le jeune de Queriolet s'associe les écoliers les plus corrompus, fréquente avec eux les spectacles et les lieux de débauche, persécute à outrance les étudians vertueux, emploie, pour se faire des complices, tout l'argent qu'il peut dérober. De retour dans sa famille, qui avait poussé l'indulgence jusqu'à payer ses dettes, à mesure qu'il en contractait, il vole dans

le secrétaire de son père la somme de deux mille francs. Il fut pris sur le fait. Aussi furieux que confus de se voir découvert, il entreprit un voyage de 600 lieues pour passer chez les Turcs, dans le dessein d'apostasier et de se faire mahométan. Une providence miséricordieuse traversa par mille obstacles ce sacrilége projet. Après avoir long-temps erré, après avoir versé beaucoup de sang dans les batailles où il se trouva, et dans des combats particuliers, le jeune de Queriolet revint dans son pays ; mais ce ne fut que pour être le fléau de la Bretagne par ses querelles et ses violences. Plus ennemi encore de Dieu que des hommes, les menaces du ciel, loin de lui inspirer une frayeur salutaire, ne faisaient qu'irriter son impiété. « Un jour, c'est » lui-même qui parle, un jour que je revenais » de Rennes chez moi, les éclairs étaient si » continuels, et les coups de tonnerre si horri- » bles, que je ne pouvais presque retenir mon » cheval. A peine suis-je entré dans ma maison, » qu'un arbre frappé de la foudre tombe der- » rière moi : je vomis mille imprécations con- » tre le ciel, je monte dans ma chambre ; je » fais apporter mes armes, je charge mes pis- » tolets ; et, ouvrant la fenêtre, je tire con- » tre le ciel : fier de cet attentat comme d'une » victoire, je vais me coucher. Je dormais pro-

» fondément, lorsque tout-à-coup le tonnerre » éclate sur mes appartemens, et brûle un des » piliers de mon lit ». Ce pécheur demeura insensible à des marques si frappantes de la patience du Tout-Puissant. Un songe fit sur lui plus d'impression. Dieu le fit descendre tout vivant en enfer, par une représentation claire et vive qui dura cinq à six heures, sans qu'il lui fût possible d'en détourner la pensée ; il crut voir la place que ses crimes lui préparaient au fond des abîmes : il fut effrayé, il se frappa la poitrine, il fit pénitence pendant quelques mois, et entra même chez les Chartreux. Ses passions n'étaient qu'assoupies, elles se réveillèrent : bientôt il franchit en secret les murs du cloître, et se précipite dans tous les crimes avec plus de fureur que jamais. Il était possédé d'une rage infernale contre tout ce qui appartenait à la religion, contre les sacremens, les offices de l'Eglise et ses ministres. Il blasphémait quand les pauvres lui demandaient l'aumône pour l'amour de Dieu, et la leur donnait quelquefois à condition qu'ils ne prononceraient pas ce saint nom. Cependant, malgré tant d'excès, par un acte d'attachement à la Sainte Vierge qu'il tenait de ses religieux parens, il ne passait aucun jour sans lui adresser une fois la salutation angélique ; et sans doute, ce fut à ce léger hom-

mage rendu à Marie qu'il dut sa conversion. Ses parens l'avaient long-temps sollicité par des prières ferventes ; ils avaient fait célébrer, pour ce fils égaré, les saints mystères dans une chapelle consacrée à la Mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde : leurs vœux furent exaucés.

En 1636 il vint à Loudun ; la curiosité le conduisit dans une église au moment où l'on exorcisait un possédé. Le démon le démêla dans la foule, et s'écria, par la bouche du possédé : Voilà mon brave ! voilà mon brave ! Puis lui adressant la parole, il lui dit d'un ton chagrin : Que faites-vous ici ? que ne vous en allez-vous ? L'esprit de ténèbres craignait ce qui arriva bientôt après. M. de Queriolet étonné se retira. Le lendemain il reparut à l'église. L'exorciste demandait alors au démon pourquoi il s'était emparé de cette personne, pourquoi il ne voulait pas la quitter ? Que sais-tu ? répondit le démon, c'est peut-être pour la conversion de cet homme. En disant ces mots, il montrait M. de Queriolet. Celui-ci osa à son tour interroger le démon sur les particularités les plus secrètes de sa vie : il voulut savoir, entr'autres, qui l'avait garanti de la foudre, lorsqu'elle tomba sur son lit, et quelle était la cause de sa sortie des Chartreux. A la première question le démon répondit :

Sans la Vierge Marie et ton Ange Gardien, je t'aurais emporté. A la deuxième question, il répondit, après s'être fait beaucoup prier, que c'était pour certaines fautes honteuses qu'il spécifia, et que Dieu n'avait pu souffrir un homme si impur, dans une si sainte maison. Ce fut alors, dit M. de Queriolet, que je commençai à avoir peur; je me sentis tout bouleversé, il se passait en moi quelque chose d'inexplicable. D'un côté, j'étais pressé de changer de vie, et de me confesser sur-le-champ; de l'autre, j'étais retenu par une mauvaise honte : Que dira-t-on de moi, si je me confesse, si je me convertis? Enfin la grâce triompha. Le nouveau pénitent laissa échapper des torrens de larmes, et se mit à faire tout haut l'aveu de ses plus énormes péchés. Il en fit ensuite, le même jour, une confession circonstanciée, et se trouva changé en un autre homme. Il avait trente-quatre ans, lorsqu'il revint à Dieu. Sa conversion fut solide; il le prouva en se dévouant à une pénitence aussi éclatante que l'avaient été ses scandales. On vit tout-à-coup cet homme si fier et si brutal, adoucir la violence de son caractère, réprimer la fougue de ses passions, et se livrer à des austérités effrayantes. Humble et repentant, il prit les livrés de la pauvreté et voyagea en divers pays, offrant partout des

exemples bien différens de ceux qu'il avait donnés autrefois. Son château devint un hôpital toujours ouvert à des malheureux qu'il servait de ses propres mains, avec une humilité et une charité incomparables Il se refusait tout à lui-même; pendant plusieurs années il jeûna au pain et à l'eau : souvent il passait deux et trois jours sans prendre aucune nourriture. Son habitation était à une lieue de Sainte-Anne, pélerinage célèbre près d'Auray : il y allait fréquemment; et c'était en se traînant sur ses genoux, qu'il remplissait les pieuses pratiques usitées dans ce pélerinage. En un mot sa pénitence ne fut égalée que par sa reconnaissance envers Marie. Epuisé de souffrances et d'austérités, il voulut rendre les derniers soupirs dans la maison des Carmes de Sainte-Anne. Son corps repose au pied du grand autel consacré à la Mère de la plus pure des vierges, de celle que l'Eglise appelle le refuge des pécheurs, l'espérance des âmes les plus abandonnées.

PRATIQUE.

Quand vous vous approchez du sacrement de pénitence, examinez-vous sur les péchés dont vous avez pu être cause. Mon Dieu, disait le saint roi David, purifiez-moi de mes péchés que je ne connais pas, et pardonnez à votre serviteur les péchés qu'il a fait commettre.

XVE. JOUR.

VISITATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A quoi s'occupait la très-Sainte Vierge durant les trois mois qu'elle passa auprès de sa pieuse parente ? Nous pouvons dire, mon cher Théotime, que tous ses momens étaient partagés entre les œuvres de charité et l'exercice du divin amour : tout le temps que n'absorbaient point ses tendres empressemens auprès de Sainte Elisabeth, était consacré à la prière. Son oraison était à peine interrompue par le sommeil léger auquel elle donnait quelques instans ; et tandis que ses membres reposaient, son cœur ne cessait de veiller. Qui pourrait se représenter la ferveur de Marie ! Combien vifs n'étaient pas ses soupirs pour son bien-aimé ! quelles saintes ardeurs dans ses entretiens avec lui ! Tout l'aidait à s'élever vers l'objet de son amour : elle le voyait en tout et partout ; chacune de ses actions, jusqu'aux plus indifférentes, était une élévation de son âme vers l'auteur de toutes choses, et par conséquent une prière. Son cœur immaculé était comme cet autel d'or

dont parle l'Apocalypse, où l'encens d'une adoration fervente brûlait continuellement en la présence du Sauveur; ou plutôt il était lui-même l'holocauste que ses propres ardeurs consumaient sans le détruire. C'est ainsi que Marie nous offrait en sa personne le plus parfait modèle des âmes toutes dévouées à la recherche de la perfection.

TIÉDEUR.

MÉDITATION.

1°. *Marques de la tiédeur.* Elles méritent toutes, mon cher Théotime, d'être pesées avec attention. Une âme tiède est celle qui ne craint que les péchés mortels, compte pour rien les fautes vénielles; celle qui s'acquitte des exercices de piété par routine, avec dégoût et nonchalance; qui prie sans attention, se confesse sans amélioration, communie sans dévotion et sans fruit; celle dont les actions particulières se font sans ordre, sans être rapportées à Dieu, et nous la montrent toute répandue au-dehors, toujours loin d'elle-même, fuyant la présence de son Créateur, et importunée de sa seule pensée; celle qu'une dévotion médiocre contente, qui laisse aux autres la gloire de monter plus haut, évite la compagnie des personnes ferventes, et se plaît parmi les âmes lâches, ennemies de toute contrainte; celle dont les efforts

tendent à s'étourdir, à calmer les frayeurs d'une conscience justement agitée ; celle qui, tout en fréquentant la sainte table, conserve et nourrit intérieurement des aversions, des antipathies, des jalousies, de secrets désirs de vengeance, des attachemens trop vifs et trop naturels, un esprit de critique et de raillerie ; celle que possède un amour-propre secret, lequel se glisse imperceptiblement dans toutes ses actions, et semblable à un ver rongeur, les pique dans leur racine et leur ôte la vie ; celle enfin qui a en horreur le travail et la peine, et cherche en tout ses petites consolations, son repos, ses aises. A une seule de ces marques, nous pourrions reconnaître si nous sommes atteints de ce mal funeste. Que serait-ce si nous les trouvions toutes réunies en nous?

2°. *Suites funestes de la tiédeur.* Parce que vous êtes tiède, dit le Seigneur, je vais vous vomir de ma bouche : *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* *. L'entends-tu cette effrayante menace, âme infortunée? Dieu se prépare à te rejeter, et peut-être sans retour. Oui, celui qui court au-devant des plus grands pécheurs, et qui reçoit l'enfant prodigue avec tendresse, celui-là même ne peut plus te supporter ; tu surcharges les entrailles de sa miséri-

* Apo. c. 3, v. 16.

corde, tu fais bondir son cœur divin, comme fait en l'homme une eau tiède et insipide dont il cherche à se débarrasser. Bientôt, si tu ne changes, tu ressembleras à ces restes dégoûtans que la bouche rejette, et dont la seule vue, la pensée seule est un objet de dégoût et d'horreur ; et tu ne trembles pas ! Tu lis, tu écoutes même ces vérités si terribles avec ton indolence et ta langueur ordinaires. J'aimerais mieux, mon cher Théotime, un grand pécheur susceptible d'une forte impression, capable d'une résolution généreuse, que ces âmes plongées dans la léthargie de la tiédeur ; et c'est le vœu de l'Esprit-Saint lui-même : *Utinam frigidus esses* * ! Plût à Dieu que tu fusses froid ! Rien de plus difficile à guérir qu'une âme tiède. Pourquoi ? parce qu'elle ne se croit pas malade, l'aveuglement étant une suite de la tiédeur, et cette âme se rassurant sur ce qu'elle s'acquitte toujours des mêmes exercices de piété. Pourquoi encore ? Parce que les remèdes se changent pour elle en poison, ou au moins ne lui sont plus d'aucune utilité : méditations, prières, confessions, messes, communions, voilà ce qui guérit les autres, et c'est ce qui fait empirer son état. Pourquoi enfin ? Parce que si Dieu, dans sa miséricorde, lui envoie quelques grâces ex-

* Apo. c. 3, v. 15.

traordinaires pour l'aider à sortir de son funeste engourdissement, comme elle est accoutumée à les dissiper, à les perdre, il y a tout lieu de craindre qu'elle n'y fasse point attention, et qu'elle ne laisse échapper toutes ces inspirations et ces secours salutaires. N'avez-vous pas vu quelquefois une personne attaquée d'un mal de poitrine, qui la mine sourdement et la conduit insensiblement au tombeau ? elle ne sent pas de maladie proprement dite ; elle dépérit tous les jours et ne s'en aperçoit pas ; elle se lève comme les autres, s'assied à table comme les autres, tient sa place dans une compagnie, se montre encore dans les rues, dans les promenades, souvent, hélas ! dans les parties de plaisir, dans les assemblées mondaines ; elle paraît être du nombre des vivans, et en effet elle en est encore, mais ce ne sera point pour longtemps. Le tombeau se creuse peu-à-peu sous ses pas ; le jour même de sa mort, elle dort, boit, mange, parle à son ordinaire, et tout-à-coup, sans qu'elle s'y attende, la mort la frappe. Telle est l'image du chrétien tiède : on fait encore des prières, on se confesse, on partage les pieux exercices des âmes vivantes ; mais à force d'accumuler sans scrupule les infidélités volontaires, les péchés véniels réfléchis, on se familiarise, on s'apprivoise avec la tentation, avec

l'offense de Dieu, on met le pied sur les limites du péché mortel, et une dernière secousse suffit pour faire tomber dans l'abîme, autour duquel on a marché si long-temps. Et ce péché qu'on vient de commettre, s'en est-on aperçu? Hélas! on le confond avec tant de péchés véniels qui l'ont précédé, on le range dans la même classe; on se tranquillise et on s'endort au fond du gouffre. Cette terrible maladie, me direz-vous, est-elle donc incurable? Non, mon cher Théotime, il n'y a point de maladie incurable pour un médecin tout-puissant.

3°. *Remèdes contre la tiédeur.* Si vous êtes atteint de cette maladie si souvent mortelle, je ne vous dirai pas: considérez-en les suites funestes. Quoique Sainte Thérèse n'eût pas commis de péché mortel, Dieu lui montra dans une vision la place qu'elle aurait occupée en enfer, si elle eût continué sa vie tiède et lâche. Je ne vous dirai pas non plus: pensez au grand maître que nous servons: *Spiritu ferventes, Domino servientes**. Saint Ignace voyant un frère travailler nonchalamment, lui demanda pour qui il travaillait. *Pour Dieu*, répondit celui-ci. Si vous m'eussiez répondu, *pour les hommes*, reprit le Saint, je vous excuserais; mais travailler pour Dieu avec tant de nonchalance, c'est se

* Rom. c. 12, v. 11.

rendre inexcusable! Enfin, je ne vous dirai pas : pensez à la douce consolation qu'éprouve à la mort une âme qui a vécu dans la ferveur ; on est bien payé alors de la violence que l'on s'est faite, et l'on s'écrie, avec un saint religieux : Je ne me serais pas douté qu'il y eût tant de douceur à mourir : *Nesciebam tàm suave esse mori.* Que vous dirai-je donc, mon cher Théotime ? Deux choses seulement : la première, de ne laisser passer aucun jour sans offrir à Dieu un petit sacrifice, un petit effort sur vous-même ; la seconde, d'avoir recours à la prière, avec un soin nouveau, jusqu'à la fin de ce mois de bénédiction ; heureux celui qui ne laissera pas s'écouler inutilement ces jours de salut et de grâce !

EXEMPLE.

Le vénérable Thomas-à-Kempis, ce pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, montra dès son enfance, une dévotion toute particulière pour la Sainte Vierge. Il s'était imposé un tribut de prières qu'il lui payait exactement tous les jours. Néanmoins, il arriva que sa dévotion se refroidit insensiblement : il négligea ses exercices accoutumés ; il les omit un jour, deux jours, une semaine entière, et bientôt il finit par les abandonner entièrement. Ce fut alors qu'un songe mystérieux lui fit sentir la grièveté de sa faute. Il lui

semblait être dans la salle où l'on donnait les leçons, écoutant attentivement avec ses condisciples. Il crut alors voir la Reine des cieux descendre sur des nuages, avec un visage rayonnant et des habits d'une blancheur éblouissante. Elle paraissait faire le tour de l'enceinte, s'arrêter auprès de chacun des religieux chargés de l'instruction de cette jeunesse, leur parler avec bonté et leur donner les plus douces marques de sa tendresse maternelle. A cette vue, Thomas attendait avec la plus vive impatience que la Sainte Vierge s'approchât de lui; il jetait sur elle des regards où se peignait l'ardeur de ses désirs. Il se disait à lui-même : Je l'avoue, je suis indigne de ces témoignages d'affection de la Mère de Dieu ; j'espère cependant, j'espère.... Il l'espérait ; mais qu'il fut bien trompé dans son attente! Marie se présenta à lui, elle sembla le fixer avec un œil sévère ; et, loin de lui donner des marques de tendresse, elle lui reprocha sa coupable négligence, sa lâche docilité aux suggestions du démon. Où sont, lui dit-elle, vos pieux exercices? Que sont devenus ces oraisons si ferventes, ces rosaires et ces offices récités avec une dévotion si tendre? vous avez cependant la présomption d'attendre que je vous témoigne mon amour ! Allez, allez loin de moi ; puisque vous négligez d'offrir des exercices si faciles à

celle que vous aimiez autrefois, vous êtes indigne de ma tendresse. A ces mots, le laissant consterné, elle disparut. Pour lui, il s'éveilla, sonda sa conscience, reconnut humblement sa faute et promit de s'en corriger; il reprit ses pieuses pratiques avec tant de ferveur et de constance, que jusqu'à la fin de sa vie il n'osa jamais les omettre un seul jour. O heureuse réprimande! elle remit dans le bon chemin une âme qui commençait à s'en écarter, et l'arrêta peut-être sur le bord du précipice.

AUTRE EXEMPLE.

DENIS le Chartreux rapporte qu'une mère, voyant que son fils voulait entrer en religion, mit tout en œuvre pour le détourner de son pieux dessein. Le jeune homme, inébranlable dans sa résolution, opposait à tout ce qu'elle pouvait lui dire, ce peu de mots: *Je veux sauver mon âme* Sa mère ne pouvant rien gagner sur lui, le laissa maître de faire ce qu'il lui plaisait, et il prit l'habit religieux. Mais bientôt sa ferveur se ralentit, il commença à vivre avec une telle nonchalance, qu'on ne voyait en lui nulle marque de ce zèle ardent dont il avait paru brûler pour les choses du ciel. Sa mère cependant vint à mourir, et lui-même tomba en même temps dans une dangereuse maladie. Ayant

éprouvé un évanouissement, il fut transporté en esprit devant le tribunal de Dieu, et là il vit sa mère qui, avec plusieurs autres, attendait la sentence de sa condamnation. Tournant ses yeux vers lui : Hé quoi, mon fils, dit-elle, où sont ces paroles que vous me répétiez si souvent : *Je veux sauver mon âme?* N'est-ce donc que pour la perdre que vous êtes entré en religion? Le jeune homme, couvert de confusion ne savait que répondre. Etant revenu de son évanouissement, et Dieu ayant permis qu'il échappât de cette maladie, il regarda cette vision comme un avertissement du ciel, et changea entièrement de conduite; sans cesse il pleurait ses fautes, et ne s'occupait qu'à les expier par les plus rigoureuses pratiques de la pénitence. Plusieurs personnes l'engageaient à se modérer, voulaient qu'il relâchât quelque chose de ses austérités, lui présentaient le tort qu'il faisait à sa santé; mais loin d'écouter leurs conseils, *si je n'ai pu*, leur disait-il, *soutenir les reproches de ma mère*, comment soutiendrai-je ceux de Jésus-Christ au terrible jour du jugement!

PRATIQUE.

Prenez pour votre première et plus chère dévotion, la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Ces deux fournaises d'amour rallumeront et nourriront votre ferveur.

XVI^E. JOUR.

PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

QUEL grand sacrifice s'offrit alors par les mains de Marie ! elle présenta, elle dévoua au Père éternel l'adorable Victime, le divin Agneau qui devait effacer un jour par sa mort les péchés de tous les hommes. Elle-même, en entendant la prophétie du saint vieillard Siméon, découvrit aussitôt dans l'avenir toutes les douleurs qui feraient de son cœur maternel, comme un abîme d'amertume; elle renouvela aux pieds du Seigneur l'acte de soumission et de résignation qu'elle avait fait, lorsqu'elle consentit à être la mère du Sauveur : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. C'est ainsi que par le plus héroïque de tous les sacrifices, elle immola à la fois et son divin Fils et son propre cœur. Enfant de Marie, imitez votre mère ; qu'un feu sacré s'emparant de votre âme, vous ne respiriez que sacrifices pour votre Dieu; n'ayez point de repos que tout ce qui est en vous ne lui appartienne sans réserve, et qu'en

maître absolu il ne règne sur vos sens, sur votre esprit, sur votre cœur. Mais comment, mon cher Théotime, parvenir jamais à cet heureux état, si vous ne délivrez entièrement votre âme du tyran qui l'opprime malgré sa feinte douceur, du monstre qui la déchire tout en paraissant la flatter, en un mot, de votre passion dominante?

PASSION DOMINANTE.

MÉDITATION.

Tâchons, mon cher Théotime, de saisir le caractère de ce qu'on appelle la passion dominante, ensuite nous en chercherons les marques et les suites funestes, et nous en indiquerons les remèdes.

1°. *Caractère de la passion dominante.* Nous avons tous en nous le germe de toutes les passions; mais en chacun de nous, il y en a une qui domine les autres, qui forme comme le fond de notre être. Dans l'un, c'est une vivacité qui s'irrite de la moindre contradiction; pour la plus légère opposition, on s'échauffe, on s'aigrit, on s'échappe en termes de mépris, en dénominations injurieuses. Tel aurait été Saint François de Sales, s'il eût suivi l'impétuosité de son caractère; mais la piété qu'il suça avec le lait, lui servit à corriger ce penchant d'une nature violente et

fougueuse, le rendit, dès ses premières années, un des plus zélés serviteurs de Marie et le modèle admirable d'un parfait congréganiste. A l'école de cette Vierge pleine de bonté, de douceur, de clémence, il apprit tellement à maîtriser sa colère, que dans les circonstances les plus critiques, on ne remarqua jamais en lui le plus léger signe d'impatience, mais toujours une égalité d'âme et une douceur inaltérables.

Dans un autre, c'est l'orgueil qui prend mille formes différentes : tantôt il se montre ouvertement, il veut toujours s'élever, toujours être distingué des autres; il ne rève qu'honneurs, qu'emplois éclatans, que succès et triomphes en tout genre : tantôt plus timide et plus couvert, il se cache lui-même sous une modestie apparente; mais ensuite il paraît tel qu'il est, ou bien, il nourrit dans son cœur, des dépits secrets, des ennuis qui le rongent. Qu'on ait l'air de l'oublier, de lui préférer les autres, l'orgueil s'irrite. Qu'on paraisse le louer, l'estimer, l'admirer, il s'enfle d'une manière aussi ridicule qu'elle est digne de compassion. Saint François-Xavier aurait été la victime de cette funeste passion, si Saint Ignace ne lui eût appris moins à la détruire qu'à la tourner vers le Seigneur; et cet orgueil, et cette ambition, s'étant changé en zèle, donna à l'Eglise l'apôtre des Indes et du Japon.

Dans un troisième, c'est un fond d'indolence et de paresse, un état d'engourdissement et de léthargie. On ne sait rien, on n'est capable de rien : les jours, les semaines, les mois, peut-être les années se passent, sans qu'on soit avancé d'un pas, toujours projetant, et n'exécutant jamais; commençant toujours, sans jamais rien finir.

Combien d'autres passions dominantes, dont le détail nous mènerait trop loin ! Un flux de paroles qui ne sait point s'arrêter ; une malignité qui déchire sans cesse le prochain ; un commencement de sordide avarice ; une vanité puérile et ridicule pour les avantages les plus faibles ; un penchant au mensonge ou à la duplicité. Mais on peut réduire tout cela à deux passions, mères des autres : l'orgueil qui rapporte tout à soi, et la sensualité ou la paresse qui ne veut se gêner en rien. De ces deux passions, soyez-en sûr, mon cher Théotime, il y en a une qui domine en nous, et peut-être que l'autre n'est pas sans y exercer quelqu'empire. Cette passion dominante, nous pouvons la regarder comme notre plus mortel ennemi. Oh ! qu'il nous importe de la combattre ! mais pour cela il faut la connaître. Demandez cette précieuse connaissance, par vos prières, dans une retraite, dans une confession générale, durant ce mois de salut et de bénédiction ; implorez

les lumières de l'Esprit Saint, le secours de Marie. Dites-vous à vous-même, avec Saint Jean-Chrysostôme : Je sais, à n'en pouvoir douter, que mon ennemi le plus rusé, le plus dangereux, le plus cruel est caché dans mon cœur : oh ! si je pouvais le connaître ! Eh bien, voici quelques marques pour vous aider à découvrir votre défaut dominant.

2°. *Marques et suites funestes de la passion dominante.* C'est 1°. celle qui est la source la plus ordinaire de tous les autres péchés. La reconnaissez-vous? Parlons plus clairement encore. 2°. Celle qui trouble davantage le repos de votre âme, et vous cause plus de remords. 3°. Celle qui est la matière la plus ordinaire de vos confessions. Si ces marques ne suffisent pas, j'en ajoute une quatrième, faites-y attention : c'est le défaut le plus cher à votre cœur; qu'on attaque les autres, vous n'y êtes pas trop sensible; mais toucher à celui-ci, à ce favori, à ce bien-aimé, c'est vous toucher à la prunelle de l'œil. Voilà la passion dominante, voilà l'ennemi, et, mon cher Théotime, l'ennemi le plus digne de votre exécration. Après l'avoir connu, il faut le détester, et pour le détester, une seule réflexion suffit. Pensez-y bien, mon cher Théotime, si vous avez l'affreux malheur de vous perdre, cette pensée me fait frémir et

vous sans doute avec moi ; hélas ! oui, si vous avez l'affreux malheur de vous perdre, c'est votre défaut dominant qui vous damnera. Il a damné tous ceux qui sont maintenant en enfer ; il damnera tous ceux qui y descendront. En effet, c'est l'endroit faible de votre âme : il y a là une brèche à la muraille, et si la place est prise un jour, c'est par-là que le démon s'en rendra maître ; comme aussi, si vous fortifiez cet endroit, si vous y faites bonne garde, vous tiendrez bon et vous triompherez, je vous le garantis. Si vous terrassez ce Goliath, tous les autres Philistins seront vaincus et prendront la fuite. Triste état que celui d'une âme qui laisse régner la passion dominante ! Les péchés y entrent de toutes parts, et elle les multiplie tous les jours. De là l'affaiblissement progressif des forces de l'âme, la tyrannie de l'habitude, les ténèbres qui vont tous les jours croissant ; souvent, hélas ! pour dernier résultat, l'impénitence et la réprobation. Heureux et sages ceux qui prennent le parti de combattre cet ennemi funeste !

Courage, mon cher Théotime ! quand je vous supposerais esclave depuis long-temps de la passion dominante la plus impérieuse, la plus tyrannique, songez que les grâces sont plus abondantes que les difficultés, les secours plus puissans que les ennemis.

3°. *Remèdes à la passion dominante.* Je ne

ferai que vous les indiquer. 1°. Une généreuse résolution. Les demi-vertus, les demi-justices, les demi-volontés, peuvent bien arrêter pour quelque temps la fougue des passions, mais jamais elles ne procureront une véritable victoire; et bientôt la passion dominante prenant le dessus, exercera d'une manière tyrannique son cruel empire sur nos âmes. 2°. La sainte habitude de l'examen, et surtout de l'examen particulier. Ce retour quotidien sur soi-même dispose l'homme à se précautionner contre les fautes qu'il a commises le jour précédent. Cette obligation qu'il s'est imposée volontairement de se rendre compte de toutes ses pensées, le rend plus vigilant et plus attentif sur le mal qu'il doit éviter, et sur le bien qu'il doit pratiquer. Ce retour salutaire acquerra, mon cher Théotime, une nouvelle efficacité, si, à l'exemple de ce roi de Syrie, dont parle l'Ecriture sainte, qui près de livrer bataille au roi d'Israël, ordonna à tous ses officiers de ne combattre contre qui que ce fût, soit soldats, soit capitaines, mais de diriger tous leurs traits contre le seul Achab; si, dis-je, à son exemple, vous ordonnez à toutes les puissances de votre âme de réunir toutes leurs forces contre le vice qui est en vous comme le roi de tous les autres. Enfin, mon cher Théotime, à cette ferme détermination, à cet usage de l'examen, ajoutez une confiance filiale en Marie, et vous serez vainqueur.

EXEMPLE.

Le plus frappant de tous est celui du perfide Judas, que sa passion dominante porta à vendre son maître et son Dieu. En voici un autre qui appartient aux premiers siècles de l'Eglise. Il vous montrera jusqu'à quel point une passion dominante, aveugle, captive et endurcit les âmes, et en même temps, que le pouvoir de Marie égale sa bonté.

Le fameux Théophile, si connu par sa chûte et par sa pénitence, était économe de l'église d'Adana, et d'une vertu si reconnue et si révérée, qu'on avait voulu l'élever à l'épiscopat; mais on ne put vaincre le refus constant qu'il fit de cette dignité. Quelque irréprochable que fut sa vie, il ne laissa pas de trouver des gens mal intentionnés qui l'accusèrent d'avoir dilapidé les revenus de l'église dont il avait l'intendance; et les choses allèrent si loin, que son évêque le déposa de sa charge. Cet affront lui fut très-sensible, et au lieu d'étouffer les premiers sentimens de vengeance qui s'élevèrent dans son âme, il ouvrit son cœur à cette terrible passion: ne trouvant point de résistance, elle s'accrut avec rapidité, et bientôt elle fit d'un saint prêtre un malheureux apostat. Théophile, outré de dépit, résolut de se venger

à quelque prix que ce fût, et pour satisfaire la passion qui le dominait, il eut recours à l'enfer. Un juif impie, auquel il s'adressa, lui promit de le satisfaire, à condition qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné. Théophile, aveuglé par son ressentiment, consentit à tout. Le ministre du démon le mène durant la nuit sur une place publique, après l'avoir averti de ne pas s'épouvanter de ce qu'il verrait, et surtout de ne pas faire le signe de la croix. Quelque fermeté qu'eût fait paraître Théophile, il fut saisi de frayeur à la vue du spectacle qui se présenta à ses yeux : c'était une assemblée confuse, au milieu de laquelle paraissait le démon, assis sur un trône. Le juif fait approcher Théophile, et implore pour lui le secours du prince des ténèbres; le démon le promet, mais à condition qu'il renoncera à Jésus et à Marie. Cette proposition fit d'abord frémir Théophile ; mais l'amour de la vengeance l'emporte sur toute autre considération : il donne par écrit cette renonciation signée de sa main. Cependant la Providence disposa tellement les choses, que dès le lendemain, l'évêque, instruit de la fausseté des accusations dont on avait noirci Théophile à ses yeux, le fait venir à l'église, lui fait réparation devant tout le monde, et le rétablit dans sa charge. Si cet acte solennel le consola de l'affront qu'il avait essuyé, d'un autre côté,

son ressentiment s'étant adouci, il commença à voir l'énormité de son apostasie et à éprouver les remords de sa conscience; ses efforts pour les étouffer, ne firent que les rendre plus terribles et plus déchirans. Bourrelé intérieurement jour et nuit, et frappé de la terreur des jugemens de Dieu, il versait des torrens de larmes, il se roulait par terre, affligeait son corps par des veilles, des jeûnes et d'autres pénitences, sans néanmoins se trouver consolé par un seul rayon d'espérance. Ce qui mettait le comble à son désespoir, c'est qu'il avait renoncé à sa sainte Mère, elle qui eût été son unique ressource pour obtenir le pardon de son crime; de sorte qu'il voyait toutes les avenues de la grâce fermées et condamnées pour lui. Cependant la pensée des miséricordes de Marie lui revint et l'enhardit un peu. Ne voyant que sa main secourable qui pût le tirer de ce profond abîme, il va dans une chapelle qui lui était dédiée, il se prosterne devant son image, et tout baigné de larmes, le visage contre terre, il lui adresse ces paroles : « Vierge sainte, l'avocate des hommes » et le refuge des pécheurs, je confesse à la » face du ciel et de la terre, que je suis indigne » de la grâce que je vous demande, à cause du » crime que j'ai commis contre votre Fils et » contre vous; mais, encouragé par vos bontés,

» je viens me jeter à vos pieds, et je vous con-
» jure par cette miséricorde dont les plus
» grands pécheurs ont ressenti les effets, d'avoir
» compassion d'un malheureux qui s'est laissé
» tromper par le démon. Vous seule pouvez
» apaiser votre Fils, justement irrité contre
» moi : à qui aurai-je recours si vous m'aban-
» donnez? Vous n'avez jamais rejeté les vœux
» des pécheurs pénitens ; serai-je le premier qui
» n'aura pu vous fléchir par ses larmes? Présen-
» tez à votre Fils la résolution sincère où je
» suis, de vivre désormais et de mourir fidèle
» à son service ».

Après quarante jours de prières, de larmes, d'austérités, l'auguste Mère de Dieu lui apparaît ; et, après lui avoir représenté la grandeur de sa faute, elle lui fait prononcer une nouvelle profession de foi, notamment sur la divinité de son Fils, et sur sa qualité de juge des vivans et des morts. Théophile l'ayant faite avec de grands sentimens de douleur, elle lui promit d'intercéder pour lui, et disparut. Lui, de son côté, ne relâcha rien de ses prières et de ses pénitences, prosterné devant l'image de celle dont il attendait son salut. Son attente ne fut pas vaine : cette Mère de bonté lui apparut une seconde fois, et lui dit avec un visage doux et riant : Théophile, consolez-vous, j'ai présenté

à Dieu vos larmes et vos prières, et il les a reçues favorablement; souvenez-vous seulement de conserver jusqu'à la mort la fidélité que vous avez jurée à mon Fils et à moi. Cette grâce, si long-temps attendue, inonda Théophile de consolation. Cependant un souvenir le tourmentait encore: c'était l'acte de renonciation resté entre les mains de son ennemi. Il conjura la Sainte Vierge de mettre le comble à ses bontés, en retirant cette funeste cédule; et, trois jours après, à son réveil, il la trouva sur sa poitrine. On ne peut exprimer quelle fut sa joie. Le jour suivant, qui était un dimanche, lorsque l'évêque se fut rendu à l'église, Théophile vint se jeter à ses pieds, lui raconta ce qui lui était arrivé, lui remit l'obligation qu'il avait passée avec le démon, et le pria de la faire lire devant le peuple assemblé. Le bon prélat, tout attendri, le relève et l'embrasse avec tendresse, donnant mille bénédictions au Sauveur et à sa sainte Mère. Il fait ensuite brûler cet écrit devant toute l'assemblée, qui criait, avec des transports de joie et de compassion: Seigneur, ayez pitié de lui.

L'évêque, ayant fait faire silence, achève la messe et donne la communion à cet illustre pénitent. Celui-ci, ayant reçu le corps du Sauveur, se retira dans la chapelle de la Sainte

Vierge, où il avait obtenu sa grâce, et après y être resté quelque temps en prières, il sentit les premières atteintes d'une maladie qui lui annonça que Dieu l'appelait à lui; en effet, peu de jours après, ayant mis ordre à ses affaires domestiques, il dit adieu aux fidèles assemblés, publiant jusqu'au dernier soupir les louanges de Dieu et de l'auguste Marie.

PRATIQUE.

Demandez à votre confesseur qu'il vous aide à connaître et vous indique les moyens de combattre votre passion dominante, et regardez comme un jour malheureux celui où vous n'aurez rien fait contre elle. Si vous êtes fidèle à ce point, je réponds de votre salut.

XVII^E. JOUR.

PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Marie était-elle obligée de s'interdire l'entrée du temple pendant quarante jours? La loi de la purification la regardait-elle comme les autres mères d'Israël? Non, sans doute, mon cher Théotime: toujours vierge, toujours pure, toujours immaculée, avant, pendant et après le divin enfantement, il n'y avait point eu en elle la moindre souillure. Et qu'avait-elle à craindre d'entrer dans le temple, elle qui était le temple de la divinité, et le véritable saint des saints? Mais son Fils avait voulu se soumettre à la loi de la circoncision, quoique par-là il se mît au rang des pécheurs et se confondît avec eux. Marie, fidèle à marcher sur les traces de Jésus, sacrifie à son humilité et à son obéissance la gloire de sa pureté inaltérable; elle immole à une loi qui ne la concernait pas, les droits et les priviléges de sa divine maternité. Et nous, mon cher Théotime, par une espèce d'apostasie, nous sacrifions les devoirs les plus sacrés, les intérêts les plus précieux, à quoi? à des craintes chimériques de

notre amour-propre, à un ridicule respect humain, à un misérable *qu'en dira-t-on !* O respect humain, persécuteur plus terrible que les Néron et les Dioclétien, que tu as précipité d'âmes dans les enfers ! et des âmes portées au bien, des cœurs faits pour la vertu, amis de la piété, qui l'admiraient, qui l'enviaient peut-être dans les autres ! Hélas ! s'ils avaient eu plus de courage, le ciel était à eux, et l'enfer est devenu leur partage !

RESPECT HUMAIN.

MÉDITATION.

1°. *Respect humain, servitude honteuse.* Qu'y a-t-il de plus servile, mon cher Théotime, que de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion sur le caprice d'autrui, de n'être chrétien qu'autant qu'il plaît à autrui. Si quelqu'un voulait vous faire des observations sur un de vos défauts, vous le prieriez peut-être de se mêler de ce qui le regarde. Ici ce sont vos bonnes qualités, vos vertus, votre religion que l'on attaque, et vous auriez la bassesse d'en rougir ! Quoi ! une raillerie, un signe, un geste vous trouble ! Vous craignez, dites-vous, de passer pour un esprit faible, et vous ne pensez pas que cette crainte est une faiblesse, et la plus pitoya-

ble des faiblesses ! Oui, mon cher Théotime, le respect humain annonce un caractère sans force et sans énergie, et l'homme qui en est l'esclave, est l'esclave de tous les autres hommes. En effet, voyez-le passer devant une église ; la conscience lui crie : Assiste au saint sacrifice : entre dans cette église, c'est la maison de ton Dieu, c'est le séjour du Seigneur.—Oh ! je n'oserais.— Et que crains-tu ?—Ne voyez-vous pas ces hommes qui passent et qui m'observent?—Mais quel mal te feront-ils?—Aucun, je l'avoue, mais je crains,.. Quelle lacheté ! Suivez-le dans un voyage ; prenez place à la même table. Entendez-vous cette voix qui retentit au fond de son cœur : Observe les lois de l'Eglise, garde l'abstinence.—Ah ! je ne saurais.—Mais ton Dieu, ta Religion, ta conscience t'en font un précepte.—C'est vrai ; mais ces convives se moqueraient de moi !—Eh quoi ! tu prétends avoir du courage ! si on te traitait de lâche, tu te croirais grièvement offensé, et un mot te fait trembler ! Observez ici, mon cher enfant, comme tout est bouleversé dans les idées du monde. Sans cesse on répète que la pratique de la religion rétrécit les esprits, fait des hypocrites. Je vous le demande, lesquels sont des esprits faibles, des hypocrites, ou de ces grandes âmes, de ces héros du christianisme qui montaient courageusement les degrés de l'échafaud

en disant aux juges : Je ne puis consentir, ma conscience, mon Dieu me le défendent ; ou de ces chrétiens n'appartenant à la Religion que par le nom, qui, tremblans, effrayés devant un jeune impie qui leur dit : Il n'y a point d'enfer, répètent comme un écho : Il n'y a point d'enfer ; qui, interdits en présence d'un ami corrompu leur tenant un langage obscène, commencent par sourire, et bientôt applaudissent à des discours que la Religion condamne, et que le véritable honneur repousse ? Hélas ! combien de chrétiens ainsi vaincus et enchaînés par le respect humain, pour qui Dieu est comme un Dieu inconnu ! Oh ! qu'elle est frappante, qu'elle est vraie cette parole de Tertullien : *Salvus sum si non confundar de Domino meo*. Mon salut est en assurance, si je ne rougis pas de mon Dieu. Otez, mon enfant, le respect humain, et vous faites disparaître la plus grande partie des péchés qui affligent la terre.

2°. *Respect humain, honteuse apostasie.* Vous savez ce que fit Constance Chlore, père de Constantin. Quoique infidèle, quoique païen, ce prince avait des officiers chrétiens à sa cour. Il voulut mettre leur foi à l'épreuve ; il les assembla tous devant lui, et leur parla en des termes propres à les tenter ; enfin il les obligea à se faire connaître et à s'expliquer. Quelques-uns,

dominés par le respect humain, tremblant pour leur fortune, sacrifièrent honteusement leur religion ; mais la plupart d'entre eux, fermes dans leur foi, se déclarèrent hautement chrétiens. Constance disgracia les premiers, et retint les autres auprès de sa personne : Ce sont, dit-il, des hommes de caractère ; fidèles à leur Dieu, ils le seront à leur empereur. Il jugeait bien : en effet, quelle estime peuvent mériter des hommes qui, pour un intérêt passager, foulent aux pieds les devoirs les plus sacrés, pour une crainte imaginaire tombent dans une apostasie, je ne dis pas intérieure et secrète, mais éclatante et publique ? Or, tels sont tous les malheureux esclaves du respect humain ; et on pourrait leur adresser le reproche que Tertullien adressait aux païens : *Majori formidine Cæsarem observatis, quàm ipsum de cœlo Jovem.* Vous craignez plus un homme que votre Dieu; vous mettez en parallèle votre Dieu avec un ami, et celui-ci l'emporte ; et quel est-il cet ami ? souvent un jeune homme dont la légèreté, je pourrais peut-être dire la corruption vous est connue aussi bien que l'impiété, dont vous ne voudriez pas suivre les conseils, bien moins encore recevoir de lui la loi dans une affaire temporelle. Voilà pourtant celui à qui vous sacrifiez et votre Dieu et ses commandemens. Or, agir de la sorte, mon cher

Théotime, n'est-ce pas en quelque sorte apostasier? car, enfin, les commandemens que vous impose la Religion, sont-ils, ou non, marqués du sceau de la divinité? — Ils le sont, me dites-vous; et pourquoi les transgresser? — Vous avez raison; mais si je quitte telle ou telle compagnie, si je n'applaudis plus à tels ou tels discours, si l'on me voit à l'église, si je fréquente les sacremens, on dira de moi que je suis *un dévot, un hypocrite.* — Est-ce tout? — Mais oui, à peu près. — Lors même que cela serait aussi vrai, aussi inévitable que vous le croyez, vous hésitez, vous craignez de vous décider! Et vous dites que vous croyez à la divinité de la Religion, à un enfer! Si vous y croyez, mettez-vous donc dans la balance avec l'enfer, avec un mal si effroyable, une légère plaisanterie? Laissez, mon cher Théotime, laissez parler les insensés; s'ils parlent, ils ne parleront pas long-temps. Encore quelques années, et ils seront cités, traînés au tribunal de Dieu. Alors, dit le Saint-Esprit, les justes seront affermis dans une grande sécurité, en présence de ceux qui auront persécuté leur vertu; et les méchans, à cette vue, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront frappés de stupeur à l'aspect du bonheur inattendu des justes. Pénétrés de regrets cuisans, et dans le serrement de leurs cœurs jetant de pro-

fonds soupirs, ils s'écrieront : Voilà donc ceux qui autrefois étaient l'objet de nos railleries, et que nous avons tournés en ridicules ! Insensés que nous étions! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort sans honneur et sans éclat ; et ne voilà-t-il pas qu'ils sont comptés au nombre des enfans de Dieu ! Nous nous sommes donc trompés ! *Ergò erravimus* *. Nous nous sommes donc fatigués pour nous perdre. *Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis* **. Oh ! que le chemin de l'enfer a été pénible pour nous! *Ambulavimus per vias difficiles.* Ah ! mon cher Théotime, lorsque les craintes imaginaires du respect humain vous épouvanteront, appelez la foi à votre secours ; dites-vous à vous-même : Quel sera le sort de celui qui aura rougi de la vertu, rougi de la Religion, rougi de Jésus-Christ ? Notre-Seigneur rougira de lui au grand jour du jugement, et tout honteux d'un tel disciple, il détournera ses regards. Alors où seront ceux à qui cet esclave du respect humain aura sacrifié son âme? *Surgant et opitulentur vobis* ***. Au contraire, quelle sera douce la confiance, quelle sera consolante la sécurité d'un serviteur de Dieu qui aura méprisé cette vaine tyrannie du respect humain et qui par-là aura

* Sap. c. 5, v. 6. — ** Sap. c. 5, v. 7.
*** Deut. c. 32, v. 38.

été vraiment confesseur de la foi ! Heureux vous et moi, mon cher Théotime, si nous pouvons en être les martyrs.

EXEMPLE.

Dans une ville considérable de France, un enfant se disposait à s'approcher pour la première fois de la sainte table ; mais il avait le malheur d'appartenir à des parens étrangers aux devoirs qu'impose la Religion. Leur usage était de faire gras toute l'année, sans aucune distinction de jours. L'enfant s'accusa en confession d'avoir, à leur exemple, violé la loi de l'Église. Son directeur lui donna là-dessus les règles qu'il aurait à suivre pour l'avenir ; le jeune pénitent promit de les mettre en pratique. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le vendredi suivant, la table comme de coutume fut servie en gras. On lui en offre, il refuse modestement, et, sur la demande qu'on lui fait du motif de son refus, il rappelle la défense de l'Église, et manifeste en même temps le désir de s'en tenir, pour son repas, à un simple morceau de pain. Son père irrité de sa résistance, lui ordonna de rester jusqu'au lendemain dans une chambre, et ne lui permit pas de prendre même le morceau de pain dont il se serait contenté. L'obéissance fut prompte; l'enfant ne fit entendre aucun murmure, ne donna

aucun signe d'humeur. Néanmoins la mère, émue de compassion, voulut en secret porter à son fils quelque nourriture, tout en lui reprochant son opposition aux intentions de son père et aux siennes. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il lui répondit avec calme : Si mon papa m'avait commandé quelque chose que je pusse faire, je l'aurais fait aussitôt ; ce n'est point par obstination que j'ai refusé de me rendre à ce qu'il voulait de moi, il m'a ordonné de venir ici, et d'y rester jusqu'à demain ; sans prendre aucune nourriture ; je puis en cela lui obéir, sans blesser ma conscience ; trouvez bon que je n'accepte point ce que vous voulez bien m'apporter. Cette sage et courageuse réponse ouvrit les yeux de la mère ; interdite et hors d'elle-même, elle sort pour donner un libre cours à ses larmes, et va reporter à son mari ce qui vient de se passer. Le père, touché lui-même et saisi d'admiration, avoue que son fils vaut mieux que lui ; il va le trouver, l'embrasse tendrement, condamne sa propre dureté, et lui demande qui avait pu lui donner de si sages conseils. Apprenant que c'était son confesseur, il s'empresse d'aller lui témoigner toute sa reconnaissance des soins qu'il avait prodigués à son fils, le prie de le recevoir au nombre de ses pénitens, et se convertit ainsi que son épouse. Heureux

enfant, d'avoir su, par une fermeté toute chrétienne, ramener de leurs égaremens ceux qui auraient dû lui donner l'exemple de la vertu !

(Nouv. Explication du Catéchisme, imprimée au Mans.)

PRATIQUE.

Demandez au St.-Esprit, par l'intercession de la très-Ste. Vierge, le don de force contre le respect humain. Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos.

XVIIIe. JOUR.

PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Marie, mon cher Théotime, nous donne dans ce mystère une importante leçon, en nous apprenant le prix de l'obéissance. Elle n'a qu'un fils, et, pour obéir à la loi, elle le sacrifie généreusement. Cette tendre mère n'ignore pas les ordres rigoureux que le Ciel a portés ; néanmoins, par un effort de la plus héroïque obéissance, elle consent que Jésus soit la victime pour la rédemption des hommes, et que son fils ne soit plus à elle qu'avec l'indispensable engagement de passer sa vie dans les souf-

frances. Marie, si jalouse de sa virginité dans le mystère de l'incarnation, sacrifie aujourd'hui à l'obéissance la gloire qui devait lui en revenir aux yeux des hommes. Vierge pure et sans tache, elle n'hésite pas à se confondre dans la foule, et à paraître dépouillée d'un titre qui lui appartient à elle seule entre toutes les femmes. De toutes les humiliations, c'est sans contredit la plus pénible à son cœur.

En ce jour, Marie commence aussi à remplir l'office de miséricorde qui fait la consolation et l'espérance de ses serviteurs au moment de la mort: elle remet son divin enfant entre les bras de Siméon. A peine le saint vieillard l'a-t-il reçu, que, dans les transports de sa joie, il s'écrie qu'il n'a plus rien à désirer sur la terre, que tous ses liens sont rompus, qu'il va mourir dans la paix, puisque ses yeux ont vu le Sauveur. Bienheureuse fin, mon cher Théotime, récompense de ceux qui auront servi fidèlement Jésus et Marie, ou qui, par une sincère pénitence, auront prévenu les rigueurs de la justice divine.

DÉLAI DE LA CONVERSION.

MÉDITATION.

Tout dans la nature, mon cher Théotime, nous invite à célébrer les bienfaits de notre

Dieu ; à lui témoigner notre reconnaissance et notre amour ; la terre qui nous porte, le soleil qui nous éclaire, les alimens qui entretiennent notre vie, les vêtemens qui nous couvrent, sont l'ouvrage de ses mains. Sur tout ce qui se présente à nos regards, il me semble lire ces mots : *Aime ton Dieu.* Dans l'ordre surnaturel, tout aussi nous porte à la reconnaissance, tout nous fait entendre cette invitation pressante : *Mon fils, donne-moi ton cœur.* Cependant que de chrétiens lui refusent leur cœur ! Pour vous, mon fils, suivez l'avis de l'Esprit-Saint, et ne différez pas de jour en jour une conversion aussi nécessaire qu'elle est consolante, *ne differas de die in diem**. Pour hâter cet heureux retour vers un bon père, méditons ensemble l'injustice et les suites funestes du délai de la conversion.

1°. *Injustice du délai de la conversion.* Dieu vous a créé, c'est donc à lui qu'appartient votre vie et chacun des instans de votre vie. Il vous a soustrait à l'enfer ; il vous a racheté au prix de son sang : vous lui devez donc tout ce que vous êtes, tout en vous est la propriété, l'héritage du Seigneur. Que diriez-vous, si pour toute redevance, l'homme qui cultive vos terres, ne vous apportait que les restes d'un grain maigre et desséché ? et vous, vous donnez à la chair, au monde,

* Eccl. c. 5, v. 7.

au démon le bon grain, et vous n'offrez à votre Dieu que l'ivraie. Eh quoi, Théotime, un Dieu expirant sur une croix pour ses créatures, un père dont les délices sont d'habiter avec ses enfans, un bon pasteur qui s'est condamné à tant de travaux pour ses ouailles, un Sauveur qui tous les jours s'immole de nouveau pour notre bonheur, ne mérite-t-il pas amour pour amour? Rappelez-vous, mon enfant, ce que firent deux saints missionnaires, occupés depuis quelque temps à ramener un peuple endurci. Leurs travaux étaient stériles, leurs prédications sans fruit. L'un d'eux, résolu de faire un dernier effort, parle avec tout le feu que lui inspire son zèle; tout-à-coup une veine se rompt dans sa poitrine, il tombe, il expire. Son collégue monte le même jour dans cette chaire encore teinte du sang du martyr de la charité, il montre cette robe encore couverte de sang: «Voici, dit-il au » peuple qui l'écoutait, voici le sang qui a été » versé pour vous, et vous donnerez au démon » des âmes qui nous ont coûté si cher!» A cette vue, à ces mots, tout l'auditoire tombe contre terre, arrose de larmes le pavé du temple, se frappe la poitrine de douleur. Tous renoncent à leurs désordres, et un peuple de pécheurs devient un peuple de pénitens. Théotime, que ne puis-je en ce moment, vous montrer la tunique

ensanglantée de votre Dieu ! je me jetterais à vos pieds, et je vous dirais : voici le sang qui a été versé pour vous, voulez-vous sacrifier à l'enfer une âme qui a coûté si cher à Jésus-Christ ? Si cette vue ne vous touchait pas, Théotime, que pourrais-je encore vous dire ?

Votre âme est blessée à mort par le péché : dites-moi, mon cher Théotime, si votre corps avait reçu une blessure dangereuse, attendriez-vous quelques jours pour la soigner et y mettre l'appareil ? Eh quoi ! votre âme est blessée à mort par le péché, et vous différez ! et vous remettez sa guérison au lendemain ! Si on vous avait enlevé votre fortune, n'emploieriez-vous aucun moyen pour la recouvrer ? L'abîme de l'enfer est sous vos pieds, tout prêt à vous engloutir ; votre vie tient à un fil, et vous dites sans cesse *demain*. Savez-vous comment périt un tyran de Thèbes ? Une conjuration s'était formée contre lui ; un de ses amis la découvre, il lui écrit en hâte, le fait presser par le messager, de lire les dépêches, qu'il s'agit d'affaires sérieuses. A demain les affaires sérieuses, s'écrie le tyran déjà échauffé par les fumées du vin. Une demi-heure s'écoule, et il n'était plus. Ce fut un insensé sans doute ; mais ne l'êtes-vous pas autant et plus que lui ? car enfin, il ne s'agit pas pour

vous, de la perte du corps, mais de celle de l'âme, non pas du temps, mais de l'éternité.

2°. *Funestes effets du délai de la pénitence; faux espoir de pénitence.* Sur quoi se rassure un pécheur qui a contracté l'habitude du vice; vous le savez, il se repose sur un avenir qui n'est point à lui. Je ferai pénitence, dites-vous, je me convertirai. Vous ferez pénitence! Insensé! avez-vous jamais dit à un de vos amis, pour le porter à une entreprise: vous vous en repentirez, vous en aurez beaucoup de regrets, des regrets très-vifs; faites-donc, faites hardiment. Et vous, pour vous encourager au péché, vous dites: je m'en repentirai; mais quand? Avez-vous l'assurance de ne pas être emporté par une mort subite? Vous vous convertirez! Mon enfant, si maintenant vos passions sont si fortes, que les remords ne peuvent les enchaîner, n'est-il pas à craindre plus tard que, fortifiées par l'habitude, elles ne fassent taire peu à peu les cris de la conscience? Vous vous convertirez au moment de votre mort! mais pensez-vous qu'il soit si facile alors de faire, avec un corps mourant, une âme languissante, un esprit abattu, des forces épuisées, ce que vous n'aurez su faire, ayant l'esprit et le corps sains et vigoureux. Au moment de votre mort! Eh quoi! alors vous oserez dire à votre Dieu: j'ai

satisfait toutes mes inclinations vicieuses, je suis fatigué de mes excès, le démon a eu mes plus belles années : vous, Seigneur, vous aurez les restes d'un corps usé par le vice, d'une âme flétrie par le crime. Mais, laissez-moi en repos, demain, *cràs*. Et pourquoi toujours ce demain? pourquoi ne pas faire aujourd'hui le bien? pourquoi ne pas respecter votre dignité, vous, enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple de l'Esprit-Saint? Vous êtes jeune, dites-vous, et combien meurent dans la jeunesse! Vous êtes jeune, écoutez l'oracle du Saint-Esprit : Les vices du jeune homme croîtront avec lui; ils s'insinueront dans la moëlle de ses os, et ils dormiront avec ses ossemens dans le sépulcre ; et c'est là le second et le plus terible effet du délai de la pénitence, *l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur.*

Dieu s'éloigne de l'âme qui l'abandonne, les bonnes pensées se présentent plus rarement, les émotions douces et fortes de la grâce ne se font plus sentir, les remords mêmes se taisent ; alors quels remèdes pour sauver cette âme? Sera-ce la prière? mais la foi s'est affaiblie, elle est presque éteinte. Sera-ce l'exemple des jeunes gens vertueux? on fuit leur compagnie, on tourne en ridicule leur dévotion. Quelques remontrances vives sur ce déplorable état feront-elles impres-

sion ? non, elles ne font souvent qu'aigrir le mal. La crainte de la mort viendra-t-elle réveiller ce pécheur au fond de l'abîme ! la mort ! on ne la voit que dans le lointain ; d'ailleurs on espère que Dieu oublira ce qu'il doit à sa justice, et ne se souviendra que de sa miséricorde. Trouvera-t-on alors la guérison dans le sacrement de pénitence ? mais, comment ce sacrement guérira-t-il au moment de la mort, celui qui ne s'en approchait plus depuis long-temps, ou qui le faisait sans contrition, sans résolution, par routine, et peut-être par hypocrisie ? Ah ! c'est alors qu'un nuage épais obscurcit toutes les vérités ; on ne croit plus ou l'on ne sent plus rien ; c'est une léthargie, c'est le sommeil de la mort ; on devient insensible et comme impénétrable à tous les traits de la grâce. Opiniâtrément attaché au mal, le cœur y tient si fort, que les vérités les plus effrayantes de la Religion ne semblent pas capables de l'en arracher. Si la grâce de Dieu a touché votre cœur en lisant ces lignes, hâtez-vous, mon enfant, de profiter de ce moment précieux ; faites un effort sur vous-même, jetez vous aux pieds de Marie, vous ne serez pas le premier qu'elle ait arraché aux portes de l'enfer.

EXEMPLE.

Saint Grégoire-le-Grand, Pape et docteur de l'Eglise, au livre quatrième de ses dialogues, raconte un fait étrange, arrivé de son temps, et qui doit glacer d'effroi une âme en état de péché mortel.

Un homme riche, nommé Chrysaorius, vivait depuis long-temps dans un libertinage scandaleux. C'était, dit le Saint, une âme toute terrestre, dont toutes les affections étaient partagées entre l'avarice et la débauche. Ses excès fatiguèrent la justice divine; il fut frappé d'une maladie qui le réduisit insensiblement à l'extrémité. Mais, avant que son âme s'arrachât de son corps, par un juste châtiment de Dieu qui voulait punir ce pécheur dès ce monde, ses yeux s'ouvrirent tout-à-coup, et il aperçut autour de son lit, une foule de démons d'un aspect hideux et effrayant, qui menaçaient de l'entraîner vivant dans les enfers. A cette vue, le malade fut saisi d'épouvante, tous ses membres tremblèrent, une sueur froide couvrit son front: il ranima avec peine un reste de voix mourante, et il se mit à appeler son fils Maxime à son secours. Maxime, mon fils, s'écriait-il dans son effroi, Maxime, accours promptement,

mon cher Maxime, souviens-toi que je ne t'ai fait que du bien, prends-moi sous ta protection. Maxime, entendant ces cris, vole au lit de son père; bientôt toute sa famille l'entoure. Vainement on regarde de tous côtés; les démons ne se montrent visibles qu'aux yeux du malade. Les assistans ne s'aperçurent de leur présence que par la terreur du coupable. Hors de lui, il s'élançait sur son lit, cherchait à se dérober à cette foule furieuse. Il se tournait, tantôt du côté des assistans, tantôt du côté de la muraille. Mais partout il rencontrait ces ennemis acharnés à le poursuivre; enfin il se mit à crier de toutes ses forces: *Trève, trève jusqu'à demain matin.* Ce fut au milieu de ces clameurs, que ce malheureux rendit les derniers soupirs.

PRATIQUE.

Souvenez-vous, Théotime, que celui qui a promis le pardon au pécheur répentant, n'a point promis le lendemain au pécheur qui remet sa conversion à un autre jour; et prenez la résolution d'avoir recours sans délai au sacrement de réconciliation, si vous aviez le malheur de tomber dans le péché mortel.

XIXe. JOUR.

DOULEURS DE MARIE DANS LA FUITE EN ÉGYPTE.

La prophétie du saint vieillard Siméon ne tarda pas à s'accomplir : votre âme, ô Marie, sera transpercée du glaive de la douleur; ou plutôt, mon cher Théotime, le glaive, dès ce moment, s'enfonça dans son cœur maternel; et cette mère désolée le porta toujours et partout avec elle. Toujours et partout, les souffrances qui devaient marquer toute la vie de son Jésus, étaient présentes à sa pensée; la seule vue de ce cher et divin enfant remplissait son âme d'amertume. Vous le baisiez tendrement, Vierge sainte, et aussitôt le baiser de Judas, comme un trait pénétrant, vous perçait le cœur; vous contempliez avec ravissement la beauté de son visage, et aussitôt il vous semblait le voir meurtri de coups, déchiré de plaies, couvert de crachats, dans ses innocentes caresses, vous sentiez ses petites mains presser vos mains maternelles, et aussitôt il vous semblait les voir attachées et clouées à la

croix. En attendant que ces douloureuses pensées se réalisent, Marie boira sans cesse dans le calice de la tribulation. A peine a-t-elle fait au Seigneur l'offrande de son fils, qu'elle est obligée de fuir la persécution d'un cruel tyran, pour le soustraire à sa fureur. Suivons, mon cher Théotime, ces augustes exilés dans leurs pénibles voyages. Combien le cœur de Marie dut souffrir, en voyant son divin enfant exposé à toutes les privations, à toutes les rigueurs de la saison dans ces déserts arides et durant ces nuits froides! quelle peine ils eurent à trouver enfin un asile dans une terre étrangère! Cruel Hérode, ton Dieu fuyait devant toi; mais qu'as-tu pensé quand, la mort t'ouvrant les yeux, tu as paru devant ce même Dieu, assis sur son tribunal! Quel a dû être le saisissement et l'effroi du persécuteur!

MORT.

MÉDITATION.

Le terrible réveil, mon cher Théotime, que celui de la mort! Alors toutes les illusions font place à la vérité; alors on connaît la vanité et le néant des choses d'ici-bas. Qu'il est sage, mon enfant, celui qui a profondément réfléchi sur la mort! Que de conversions a opérées le souvenir de ce dernier moment, de ce dernier acte de la

vie ! Que d'âmes tièdes, que de pécheurs ranimés par cette pensée salutaire, ont été peupler les cloîtres et sont devenus les heureux habitans du ciel ! Un riche, plein de l'esprit du monde, étant tombé un jour sur le cinquième chapitre de la Genèse, où il est parlé des premiers hommes qui vécurent sur la terre, remarqua que leur longue vie se terminait par ces mots : et il mourut : *Et mortuus est* *. Adam vécut neuf cent trente ans, *et mortuus est ;* Seth vécut neuf cent douze ans, *et mortuus est ;* enfin, Mathusalem alla jusqu'à neuf cent soixante-neuf ans, *et mortuus est.* A ces paroles il ferma le livre, et tout pensif : Quoi, se dit-il à lui-même, quand la vie serait de dix siècles, elle finit ; et que reste-t-il alors des plaisirs et des richesses ? Cette réflexion l'éclaira tellement, qu'il vit toute la vanité des biens de la terre, quitta le monde, et devint un Saint dans l'ordre de Saint Dominique.

Puisque cette pensée est si utile, mon cher Théotime, occupons-nous en aujourd'hui. Venez avec moi, entrons dans un cimetière : nous ne ferons pas beaucoup de chemin sans en trouver un, il n'y a pas de petit village qui n'ait le sien. Ouvrons un peu la terre, ce ne sont que des ossemens, de la pourriture et des cendres. Disons

* Gen. c. 5, v. 5.

maintenant : Ceux que je vois ont été vivans comme moi, et moi un jour, plutôt que je ne pense, je serai ce qu'ils sont : *Mihi hodiè, cràs tibi.* Arrêtons-nous sur cette pierre sépulcrale, et méditons quelques instans.

1°. *Ce qui précède la mort.* Elle est certaine, c'est un arrêt pour tous les hommes. *Statutum est hominibus semel mori* *. Dans les autres choses, il y a certitude et alternative : peut-être gagnerai-je ce procès, peut-être reviendrai-je de cette maladie, peut-être;... mais ici, pas de peut-être : gardez les régimes les plus exacts, ayez les médecins les plus habiles, usez des alimens les plus sains et les plus nourrissans, il faut mourir : *Statutum est.* Les vieux meurent, les jeunes aussi ; les pauvres meurent, les riches aussi ; les ignorans meurent, les savans aussi ; Marie est morte, Jésus-Christ est mort ; et nous aussi nous mourrons. Il viendra pour nous un temps où l'on dira de moi qui écris ceci, de vous qui le lisez : Vous ne savez pas une nouvelle, c'est qu'un tel est mort. Ne vous rassurez point sur votre jeunesse, il y a bien peu d'hommes qui atteignent la vieillesse ; jetez les yeux sur une grande foule de peuple, y verrez-vous beaucoup de têtes blanchies par les an-

* Ad Hæbr. c. 9, v. 27.

nées? Quand la mort frappa le premier coup, il y avait quatre personnes en tout sur la terre: Abel était le plus jeune, c'est lui qui fut la première victime de la mort.

La mort est incertaine: incertaine par rapport à la manière. Sera-ce d'une fièvre lente ou d'une blessure, d'un naufrage ou d'une chûte, d'un coup de foudre ou d'une apoplexie, ou d'un autre de ces accidens qui arrivent si fréquemment de nos jours! sera-ce d'une maladie qui m'ôtera la raison ou qui m'en laissera l'usage? je n'en sais rien. Incertaine pour le temps. Quand mourrai-je? je l'ignore. Sera-ce dans vingt ans, dans un an? pourquoi pas ce mois? pourquoi pas cette nuit? hélas! je l'ignore; quand? je n'en sais rien: ce que je sais, c'est qu'il y a grand nombre de morts subites, c'est que beaucoup ont remis leur conversion à ce dernier moment, et ont été surpris par la mort. Or, mourir en péché mortel, c'est mourir en réprouvé. Enfin, ce que je sais, c'est que Notre-Seigneur a dit: je viendrai comme un voleur; et quand cette menace ne concernerait qu'un seul homme, tous devraient se dire en tremblant: n'est-ce pas moi? *numquid ego sum* *? C'est un arrêt porté contre tous sans exception, et l'on n'y pense point!

* Matth. c. 26, v. 22.

2°. *Ce qui accompagne la mort.* Voyez cet homme riche et puissant, voyez ce jeune voluptueux étendu sur son lit de mort ; trois flèches aiguës lui percent l'âme : le passé, le présent et l'avenir.

Le passé. Sa vie a passé comme un songe : les plaisirs, les honneurs, les applaudissemens, les fêtes, tout s'est évanoui ; il ne voit plus que ses péchés qui sont comme une armée innombrable rangée en bataille autour de son lit.

Le présent. Tout lui échappe, il jette un triste regard autour de sa chambre ; tous ses meubles précieux, ses beaux appartemens, ses jardins délicieux semblent lui dire : Désormais tu ne nous verras plus. Femmes, enfans, amis, il va tout quitter, pour s'embarquer seul sur la mer de l'éternité. Et ce corps qu'il a tant soigné, caressé, engraissé, il va le quitter aussi, pour qu'il aille pourrir dans la terre. Un notaire est appelé auprès de ce riche. — Monsieur, qui laissez-vous pour votre héritier? Ici le moribond commence à proférer d'une voix tremblante ces tristes paroles : Je laisse... je laisse... je laisse mes terres... je laisse mon château... je laisse mon mobilier... je laisse mes revenus... je laisse mon argent... je laisse tout...; et que laissez-vous à votre âme, demande Saint Augustin? *Quid animæ tuæ relinquis?*

On appelle un prêtre, souvent lorsqu'il n'est plus temps ; mais le démon est là aussi pour remplir ses fonctions, et il redouble ses assauts, sachant qu'il n'a plus qu'un peu de temps. Comme il connaît bien l'endroit faible du cœur de ce mourant, et les tentations par lesquelles il l'a fait plus souvent et plus facilement tomber, c'est par là qu'il l'attaque. Il est vrai que le ministre du Seigneur suggère au moribond des actes de piété ; mais comment voulez-vous qu'un homme à demi-mort fasse des actes surnaturels, auxquels il est si peu accoutumé ? Le pieux cardinal Bellarmin exhortait à la mort un homme d'une naissance illustre, et il l'exhortait à faire un acte de contrition. Qu'est-ce que cela veut dire, un acte de contrition ? lui dit le mourant. Alors le cardinal voulut le lui expliquer ; mais le malade ne pouvant supporter ce qu'il lui disait, reprit : Je ne vous entends pas, laissez-moi tranquille ; ce n'est pas le moment, ajouta-t-il, de nous occuper de ces choses. Peu après il expira, laissant après lui, des marques évidentes de réprobation.

L'avenir. Le prophète-roi nous l'a exprimé en quelques paroles ; les voici, mon cher Théotime : *Introïbunt in inferiora terræ, tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt* *.

* Ps. 62, v. 10.

Ils descendront dans les entrailles de la terre ; après la mort, le corps descend dans les entrailles de la terre, il y descend nu, dépouillé, tout au plus couvert de quelques vils lambeaux, pour être en proie à la pourriture et aux vers : voilà le partage du corps. L'âme est traînée au tribunal de Dieu ; elle est sous le glaive de la justice divine : voilà pour l'âme. Tous les biens deviennent la proie d'héritiers avides qui attendent à peine que son cadavre soit déposé dans la terre, pour partager entre eux sa fortune. Arrêtons-nous un instant à contempler cette partie de nous-mêmes, qui nous est si chère, à laquelle nous sacrifions souvent notre éternité, je veux dire le corps. Que devient-il après que l'âme s'en est séparée ? il est froid, inanimé, insensible. Avez-vous jamais vu un cadavre ? qu'avez-vous remarqué, mon cher Théotime ? Une bouche hideusement entr'ouverte, les yeux fixes et éteints sous une paupière qui n'a plus de mouvement ; un front livide sur lequel on aperçoit encore les traces de cette sueur aussi froide que la glace, laquelle précède le dernier soupir : un visage d'une pâleur horrible, des joues qui se cavent, des lèvres décolorées. Que sont devenus ces traits si bien marqués, ces couleurs si vives ? hélas ! il n'en reste pas même l'ombre ; de là vient qu'on a souvent bien de

la peine à reconnaître une personne morte... Mon Dieu! quel affreux changement la mort opère, je ne dis pas une année, je ne dis pas même un mois, une semaine après le trépas, mais quelques instans après que l'âme est séparée du corps! Que serait-ce, si j'exhumais à vos yeux un cadavre enseveli depuis quelques semaines! pourriez-vous seulement en soutenir la vue? Au reste, mon cher Théotime, ce ne sont pas ces ravages effroyables que la mort exercera sur nos corps, qui sont le plus à redouter. Il est impossible de les éviter, et ce qui console en un sens, c'est qu'on les éprouve sans les sentir; mais les suites de la mort par rapport à l'âme sont d'une autre nature; il en est d'affreuses; au moins il dépend de nous de les éviter, et un des moyens les plus efficaces, c'est le recours à Marie.

EXEMPLE.

Guillaume-le-Conquérant était entré en France avec une armée formidable, pour tirer vengeance d'une plaisanterie échappée au roi Philippe. Partout sur ses pas il porta la désolation et la terreur; les moissons et les vignobles furent livrés aux flammes, il s'empara de Mantes, et réduisit en cendres l'église de Notre-Dame. Guillaume, s'approchant trop près de

l'embrasement qu'il regardait avec complaisance, ce sentit incommodé de la chaleur. Il se fit reporter à Rouen, où dès qu'il y fut arrivé, Gillebert, évêque de Lisieux, et Goutard, abbé de Jumiéges, lui annoncèrent qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Guillaume. Il remplit toute la maison de cris lamentables. Ce n'est pas qu'il craignît la mort qu'il avait affrontée dans tant de combats; mais il ne pouvait se consoler de mourir, avant que d'avoir fait pénitence, et les remords de sa conscience le faisaient plus souffrir que les douleurs aiguës de sa maladie.

Les évêques et les abbés qui s'étaient rendus auprès de lui, tâchaient de lui inspirer des sentimens de confiance en la miséricorde de Dieu. Il fit sa confession, et reçut le saint Viatique avec de vifs sentimens de repentir. Il légua ses trésors aux églises qu'il avait fait brûler dans la dernière guerre; il accorda la liberté à tous les prisonniers.

Ce prince, ne pouvant se calmer par toutes ces bonnes œuvres, fit une espèce de confession publique de toute sa vie passée. « Hélas! dit-il, » je tremble, à la vue du nombre et de l'énor- » mité de mes péchés. Voilà que je vais compa- » raître devant le terrible tribunal de Dieu, et

» je ne sais que faire pour y trouver grâce ; car, » depuis mon enfance, j'ai été nourri dans la » guerre, et j'ai versé beaucoup de sang. Il m'est » impossible de faire le dénombrement de tous » les péchés que j'ai commis depuis ma nais- » sance, et dont je me vois obligé d'aller ren- » dre compte ». Il fit ensuite un précis de sa vie, et un détail des principales fautes qu'il se reprochait, surtout depuis la conquête de l'Angleterre : après quoi, adressant la parole aux évêques et aux prélats qui l'environnaient, il ajouta : « Je vous conjure instamment de prier » Dieu qu'il m'accorde le pardon de tant de pé- » chés. J'ordonne qu'on distribue mes trésors » aux pauvres et aux églises, afin que ce qui a » été amassé par l'injustice, soit employé à l'usa- » ge des Saints. Mais surtout, je vous prie, vous » autres évêques et abbés, de ne pas oublier » avec quelle tendresse je vous ai aimés, et avec » quel zèle j'ai pris votre défense. Je n'ai jamais » violé les droits de l'Eglise de Dieu, qui est » notre mère. Au contraire, je l'ai constamment » honorée selon mon pouvoir. J'ai augmenté et » enrichi neuf abbayes de moines et une de reli- » gieuses, qui ont été fondées en Normandie » par mes ancêtres. De plus, durant le temps de » mon gouvernement, on a bâti dans mon du- » ché, dix-sept monastères d'hommes et six de

» filles, où le Seigneur est servi avec édifica-
» tion. Ce sont les forteresses de la Normandie,
» et c'est là où les Normands apprennent à
» combattre le démon et les vices de la chair.
» J'ai fait, approuvé ou procuré toutes ces
» fondations ».

Le jeudi, neuvième de septembre, Guillaume s'étant éveillé à la pointe du jour, entendit sonner la grosse cloche de la cathédrale ; il demanda ce qu'on sonnait ; on lui répondit qu'on sonnait prime à l'église de Notre-Dame. Il leva aussitôt les yeux et les mains au ciel, en disant : « Je me recommande à Notre-Dame, la
» Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, et je la
» conjure de me réconcilier, par ses saintes
» prières, avec son très-cher fils ». En prononçant ces paroles, il expira dans la soixantième année de son âge, la vingt-unième de son règne en Angleterre, et la cinquante-deuxième de sa domination en Normandie.

Aussitôt que ce Prince eut les yeux fermés, tous les seigneurs qui étaient à la cour, disparurent, et les officiers du palais ne songèrent qu'à en piller les meubles et les vases précieux. Le cadavre du roi demeura presque nu, sans que personne s'empressât de lui rendre les derniers devoirs ; mais enfin Guillaume, archevêque de Rouen et Herloin de Conteville prirent soin de

sa sépulture. On fit porter le corps à Caen, pour être inhumé dans l'église du monastère de St.-Etienne, qu'il avait fait bâtir. Mais comme le convoi entrait dans la ville, le feu prit à quelques maisons, et tout le monde ayant couru pour l'éteindre, les religieux de St.-Etienne conduisirent seuls le corps de leur fondateur à leur église. L'incendie fut bientôt arrêté; et tout le monde se rendit au monastère pour assister aux obsèques, où la plupart des abbés et tous les évêques de Normandie se trouvèrent. Tout était disposé pour l'enterrement, on allait descendre le cercueil dans la fosse, lorsqu'un bourgeois de Caen y mit opposition, en disant : « La place » où vous vous disposez à enterrer ce corps, » m'appartient. Le roi, étant encore duc, l'a » enlevée à mon père par violence, pour y bâ- » tir ce monastère. C'est pourquoi je réclame, » et je m'oppose à ce que l'usurpateur y soit in- » humé ». Les évêques et les seigneurs ayant vérifié le fait avant que de passer outre, firent donner soixante sols d'or à cet homme pour le lieu de la sépulture, et lui promirent une égale portion de terre pour le dédommager de celle qu'on avait usurpée sur son père.

On voulut ensuite mettre le corps en terre; mais, par un nouvel incident, la fosse se trouva trop petite. En y enfonçant par force le cer-

cueil, il se rompit, et le cadavre, qui était fort gros, creva ; ce qui remplit toute l'église d'une infection insupportable, que l'odeur des parfums qu'on fit brûler dans les encensoirs, ne put corriger. Triste exemple de la misère humaine ! Un prince, maître de tant d'États, ne trouve personne pour l'ensevelir ; il est inhumé dans une terre qui ne lui appartient pas, et qu'on paie pour lui après sa mort : la terre manque à sa sépulture, et la puanteur de son cadavre trouble ses obsèques. Comptez après cela sur la grandeur et la puissance : le tombeau est l'écueil où elles vont se briser ; encore n'attendent-elles pas toujours ce terme pour s'évanouir.

(Hist. de l'Eglise Gall., tom. Xe., P. Berthier.)

PRATIQUE.

En vous couchant, étendez-vous dans votre lit les bras croisés sur la poitrine, comme dans votre cercueil, et dites cette prière à Marie :

Maria, mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et horâ mortis suscipe.

XX^E. JOUR.

DOULEUR DE MARIE LORSQU'ELLE PERDIT N. S. A L'AGE DE DOUZE ANS.

A QUELLES épreuves, cher Théotime, le Seigneur ne met-il pas quelquefois les âmes les plus chères à son cœur! Quelle tristesse profonde pour Marie! quelles inquiétudes, quelles alarmes, ou plutôt quelles angoisses pour le cœur d'une mère, lorsque pendant trois jours et trois nuits elle chercha partout son divin Fils, sans pouvoir le trouver! Elle le demandait à tous ceux qu'elle rencontrait, sans qu'on pût lui apprendre où il était; elle l'appelait sans cesse, et elle n'entendait pas sa voix! Qui pourrait comprendre ce que son âme souffrit alors! Que de pensées affligeantes, comme autant de traits aigus, perçaient son cœur! O mon fils, qu'êtes-vous devenu? Pourrai-je encore vous donner le doux nom de fils? Ah! sans doute, mon amour pour vous n'était pas assez vif; sans doute je n'ai point assez fidèlement correspondu aux grâces dont vous avez comblé votre servante. Hélas! combien ce court espace de trois jours dut lui paraître long!

JUGEMENT.

MÉDITATION.

Le jugement! cet instant si consolant pour le juste, et si terrible pour le pécheur; où se commencera et se consommera l'union éternelle de l'âme juste avec Jésus; où se commencera également et se consommera la séparation éternelle du pécheur avec son Dieu, seul principe et centre du véritable bonheur. Quel effroi pour l'âme sortie de ce monde dans la disgrâce de Dieu, quand elle reconnaîtra celui qu'elle a perdu par sa faute et qu'elle ne peut plus retrouver! Méditons, mon cher Théotime, ce premier acte de l'autre vie, vers laquelle nous avançons sans cesse, sans pouvoir nous arrêter un instant. Considérons quatre choses : le juge, le criminel, le procès, la sentence.

1°. *Le juge.* C'est Dieu infiniment puissant, infiniment sage, infiniment juste. Là où j'ai rendu le dernier soupir, dans ma chambre, le tribunal est tout dressé; Jésus paraît revêtu de gloire et de majesté. Hélas! il était mon père, et je ne l'ai pas aimé! il était mon roi, et je l'ai abandonné; je me suis rangé parmi ses ennemis! il était mon Dieu, et je l'ai méprisé, outragé! En un clin-d'œil, il fera peser sur moi tout le poids de mes ingratitudes, de mes in-

solences, de mes rebellions; quelle situation ! Un ver de terre, un grain de poussière en présence du Très-Haut ! Un esprit fort; un jeune incrédule, seul devant la majesté de Dieu ! un homme de plaisirs et de voluptés, objet des recherches et des applaudissemens du monde, seul devant la toute-puissance de Dieu! une âme toute couverte de péchés, effrayée, tremblante devant la pureté, la sainteté de Dieu ! Où me réfugier? me jetterai-je dans les bras de Marie? mais, oserai-je le faire? je l'ai si peu, si mal servie, j'ai crucifié son fils par mes crimes. Me tournerai-je du côté de mon saint ange gardien? mais avec quel espoir? je l'ai presque toujours contristé, repoussé. Le démon, pendant ma vie a été mon maître, mon roi. Dans ce jour redoutable, hélas! le perfide, il deviendra tout-à-coup mon accusateur.

2°. *Le criminel.* C'est l'homme, et l'homme seul en présence de Dieu seul. Quel sera alors l'effroi du pécheur. Vous savez, mon cher Théotime, ce que rapporte l'Ecriture Sainte de l'impie Balthazar. Assis à un festin splendide, environné des grands de son royaume et des officiers de son palais, Balthazar oublie qu'il est mortel. Ivre d'un fol orgueil, il fait apporter les vases sacrés du temple de Jérusalem; les grands de l'empire, le roi, les courtisans profanent les

vases consacrés par la religion ; on boit avec excès, on vante les dieux des nations, les dieux d'argent et de pierre ; une joie insensée transporte tous les convives. Tout-à-coup une main paraît, elle écrit sur la muraille ; Balthazar l'aperçoit ; épouvanté, il pousse un cri, son visage change, il pâlit ; ses genoux tremblent et se choquent rudement l'un contre l'autre. Grand roi ! quoi, vous tremblez, et vous êtes environné des splendeurs de la royauté ? — Eh ! ne voyez-vous pas ?... Prince, que voyez-vous donc ? — Cette main qui écrit. Ah ! mon cher Théotime, si l'apparition subite d'une main écrivant les arrêts de la justice divine, fit trembler un monarque puissant, quelle sera la consternation de l'homme pécheur, à la première vue de son Dieu, à la première rencontre de son juge ? Pas un ami, pas un parent pour le défendre : à sa droite, le saint ange gardien, témoin ; à sa gauche, le démon accusateur. Où êtes-vous, s'écria le pécheur, vous pour lesquels je n'ai pas craint d'offenser Dieu, où êtes-vous ? Hélas ! personne ne s'offre pour parler en sa faveur ; le voilà entre deux éternités ! S'il lève les yeux, il voit son juge irrité dont les regards le foudroient ; s'il les abaisse, l'enfer ouvre ses abîmes pour le dévorer. Derrière lui le monde, à une si grande distance qu'on ne peut ni l'aper-

cevoir ni s'en faire entendre ; autour de lui l'armée innombrable de ses péchés ; devant lui la grande mer de l'éternité, mer sans fond, mer sans rivages !...

3°. *Le procès.* Le grand livre de la justice de Dieu est ouvert : *liber scriptus proferetur ;* il est placé sous mes yeux ; j'y distingue tous mes péchés : péchés de mon enfance, péchés de ma jeunesse, péchés d'un âge plus avancé ! tout le bien que j'ai dû faire et que je n'ai pas fait ! tant de pertes de temps ! tant d'inspirations rejetées ! tant de bons exemples repoussés ! tant de folles dépenses sacrifiées au jeu, à la sensualité, à la vanité ! Hélas ! pour être jeté au feu, il suffit de n'avoir pas produit de bons fruits. J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Si l'homme est condamné à ce titre, quel est le sort qui l'attend pour tant de péchés qui ont souillé sa langue, ses yeux, ses mains, tous ses sens ? Quelle excuse fera-t-il valoir ? dira-t-il que la grâce lui manquait ? Il en a été inondé ; et s'il l'eût voulu !... mais non, c'est sa faute, sa pure faute, sa très-grande faute. Infortuné pécheur, qu'alléguerez-vous dans ce terrible moment, pour votre justification ? direz-vous que vous avez vécu comme les autres, comme la plupart, comme la foule ? N'avez-vous pas lu dans l'Evangile, que le

petit nombre se sauve, que la voie de la perdition est large, et que c'est la foule qui la suit? —Mon naturel était si vif, mes passions si fortes! —Fallait-il donc les entretenir, les enflammer? pourquoi ne pas fuir l'occasion? pourquoi ces lectures dangereuses, ces compagnies où mille piéges étaient tendus à l'innocence?—Le démon me tentait. — N'aviez-vous pas votre ange gardien? lequel des deux avez-vous choisi, préféré? — Mais je craignais les railleries du monde. — Vous avez craint les hommes, et vous n'avez pas craint votre Dieu! Fallait-il attendre que vous eussiez été cité à son tribunal, pour ne plus l'outrager, lui votre bienfaiteur et votre père? —Mais enfin le mal est fait, est-il donc sans remède? n'est-il pas un moyen de salut pour moi dans les trésors de la divine miséricorde? — La divine miséricorde! son règne est passé; c'est maintenant celui de la justice.

4°. *La sentence.* Pour les justes; venez les bénis de mon Père: *venite, benedicti.* Pour les réprouvés: allez, maudits: *ite, maledicti. Venite,* venez: *ite,* allez. Qui pourrait comprendre la différence de ces deux mots! Venez. Où donc, mon Dieu? avec Jésus dans le paradis. Allez. Et où iront-ils, Seigneur? avec les démons en enfer. Mais cette sentence ne sera-t-elle pas révoquée? non, jamais. Ne sera-t-elle pas

commuée? non, jamais, elle ne changera pas d'un *iota*. O ciel! quelle sera ma sentence? malheur à moi qui dois être jugé, et qui y pense si peu!

EXEMPLE.

Un solitaire avait eu le malheur de vivre assez long-temps dans une grande négligence de son salut et de sa perfection : il tomba dangereusement malade, et bientôt il fut réduit à l'extrémité. Alors il fut ravi en esprit, et pendant une heure entière, il parut hors de lui-même. Dans ce ravissement, il vit la rigueur et la juste sévérité des jugemens de Dieu. Etant revenu à lui, il fut tellement frappé de ce qu'il avait vu, qu'il se résolut à la pénitence la plus extraordinaire. Il conjura tous ceux qui étaient présens, du nombre desquels était Saint Jean Climaque qui rapporte ce fait, de se retirer. Puis ayant fait murer la porte de sa cellule, il y demeura renfermé pendant douze ans, sans parler à personne, et ne vivant que de pain et d'eau qu'on lui apportait. Il se tenait assis, méditant continuellement ce qu'il avait vu, demeurant toujours dans la même posture, les yeux fixés et versant un torrent de larmes. Lorsqu'il fut près de mourir, les solitaires enfoncèrent le mur qui fermait sa cellule et s'approchèrent de lui. Tous alors le prièrent avec ins-

tance, de leur adresser quelques paroles d'édification; il s'en excusa long-temps, enfin il leur dit: *Pardonnez-moi, mes frères, si je ne vous dis qu'une seule chose : en vérité, en vérité, si les hommes savaient combien le jugement de Dieu est redoutable, ils ne pourraient jamais l'offenser.* Et après avoir dit ces mots, il expira, laissant tous les religieux pénétrés d'une juste frayeur.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Jean Climaque rapporte encore l'exemple suivant, qui n'est pas moins terrible que le premier. Un religieux, dit-il, nommé Etienne, vivait avec nous dans le désert. Il demanda la permission de se retirer dans un lieu plus solitaire. Après s'être exercé dans les austérités de la vie monastique, après avoir donné des preuves d'une haute sainteté, il fit bâtir une petite cellule au pied de la montage où habita autrefois le prophète Elie. Mais désirant mener une vie encore plus pénitente, il se retira dans un lieu nommé Sidex. Là, éloigné de toute consolation et de toute conversation avec les hommes, il se livra aux rigueurs de la plus austère pénitence. Après quelques années de séjour dans cette solitude, se voyant fort avancé en âge, il retourna dans sa première cellule, au pied du mont sacré, où il avait laissé deux religieux de la Pa-

lestine, qui avaient eu soin de lui conserver son petit logement. A peine y fut-il arrivé, qu'il tomba dangereusement malade. La veille de sa mort, il parut tout-à-coup saisi de frayeur, il portait ses regards à droite et à gauche de son lit, comme s'il eut vu des personnes qui lui fissent rendre compte de ses actions. Il répondait si haut, que tous ceux qui se trouvaient présens, le pouvaient entendre : *C'est vrai : vous avez raison, je ne puis le nier ; mais pour cette faute, j'ai jeûné tant d'années ;* puis il disait : *Non, je ne l'ai pas fait ;* et bientôt après : *Vous dites vrai, je le confesse ; mais pour cela j'ai versé bien des larmes, j'ai servi mon prochain plusieurs années.* Puis il disait : *Pour cela, c'est vrai, je n'ai point d'excuse à alléguer ; mais j'espère en la miséricorde de Dieu.* C'était, ajoute Saint Jean Climaque, un spectacle déchirant ; ceux qui entendaient cet invincible jugement, étaient tremblans et saisis d'effroi. Malheureux et misérable que je suis, que deviendrai-je, puisque ce vertueux vieillard, si ami de la retraite et de la solitude, dont la vie a été si austère, n'avait rien à répondre, pour quelques fautes commises autrefois, bien qu'il eut passé quarante ans dans le désert, et dans les rigueurs de la pénitence ?

(Guide des Pécheurs, par le P. Louis de Grenade.)

PRATIQUE.

Prenez la sainte habitude de ne vous coucher jamais sans être prêt à paraître devant Dieu ; c'est le moyen de n'être pas surpris ; on ne l'est qu'une fois, et c'est pour l'éternité.

XXI^E. JOUR.

DOULEUR DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

ELLE s'accomplit, mon cher Théotime, la parole du saint vieillard Siméon ; et voici que le cœur de votre mère est transpercé de ce glaive de douleur qui lui avait été prédit tant d'années auparavant. « O vous qui passez, voyez s'il est » une affliction semblable à celle de Marie ». On dit que la mère des Machabées mourut autant de fois qu'elle eut d'enfans immolés sous ses yeux ; mais vous, ô Vierge sainte ! combien de fois avez-vous enduré les horreurs du trépas au pied de cette Croix où vous vîtes expirer votre Fils ! Ah ! sans doute, vous avez souffert autant de morts que Jésus versa de gouttes de sang, autant qu'il poussa de soupirs sur ce lit de dou-

leurs. *O mon Fils !* lui disiez-vous alors dans l'amertume de votre âme, *qu'aviez-vous donc fait pour être si cruellement traité ? Quoi ! je ne vous verrai plus revenir le soir auprès de votre mère, heureux d'avoir sauvé les âmes, brûlant du désir d'en sauver d'autres encore ! Il ne me sera plus donné d'essuyer la sueur de votre front au retour de vos courses pénibles ! Je n'entendrai plus de votre bouche ces paroles célestes qui ravissaient mon âme !... O Jésus, que deviendrai-je, quand je vous aurai perdu ?... O Jésus ! que ne puis-je être attachée à la croix et mourir avec vous * !* Mon cher Théotime, il a fallu toute la puissance de Dieu pour ôter la vie à un Homme-Dieu ; j'ose dire qu'il ne fallut peut-être pas un moindre prodige pour empêcher que Marie n'expirât de douleur sur le Calvaire. Ce qui rendit son martyre incomparable, c'est qu'il fut causé, non par la fureur et la malice de l'enfer, mais par l'amour dont elle brûlait pour son Dieu, pour son Fils et pour les hommes ; et une des douleurs les plus vives de Marie, ce fut de voir l'enfer ouvrir ses abîmes au pied de la Croix, ce fut de voir les hommes, pour lesquels elle sacrifiait son Fils, s'y précipiter en foule, et rendre inutile le sang divin qui coulait pour leur salut. O Théotime, que

* S. Bonaventure.

celui-là entreprenne de décrire l'excès de ses souffrances, qui pourra comprendre l'excès de sa charité.

L'ENFER.

MÉDITATION.

Que vous dirai-je de l'enfer, mon cher Théotime? On raconte que l'empereur Zénon fut enlevé de son palais, pendant qu'il était plongé dans l'ivresse et le sommeil, et qu'il fut enterré tout vivant. L'ivresse à la fin se dissipe; Zénon se réveille, il se trouve dans d'épaisses ténèbres, ne respirant que l'odeur souterraine des tombeaux. Il appelle à grands cris; point de réponse, plus de sujets, plus de courtisans, plus d'amis. Alors, dans l'excès de sa fureur, il se déchira la chair avec les dents, et se frappant la tête contre la pierre, il se brisa le crâne et mourut. Mais dans l'enfer on ne meurt pas. Oh! que ne pouvons-nous entendre un des malheureux habitans de ce séjour de douleurs, nous raconter ce qui s'y passe, ce qu'il y a trouvé en y entrant! C'était un riche voluptueux, servi par de nombreux domestiques; il ne se refusait rien sur la terre: plaisirs des yeux, des oreilles, de l'odorat, de la bouche; table somptueuse, vins délicats, ameublemens précieux, appartemens magnifiques, compagnies brillantes, parties de plaisir continuelles: tout cela a

duré quelques temps ; mais enfin il meurt cet heureux du siècle, et au moment où il meurt, il est jugé, condamné, précipité dans l'abîme. Grand Dieu, quel changement, quel cri d'effroi ! où suis-je ? quel affreux séjour ! Beau ciel où je devais être, où je ne serai jamais ! il appelle ses amis ; il s'agite sur sa couche de feu. Ah ! je n'en puis plus... moi, élevé si délicatement, non, je ne puis rester plus long-temps dans ces flammes. *Crucior in hâc flammâ* *.

Qu'est-ce donc, mon cher Théotime, que l'enfer, ce séjour des réprouvés ? c'est 1°. un Dieu perdu ; ce sont 2°. tous les maux réunis.

1°. *Un Dieu perdu.* Le pécheur au sortir de ce monde, cité au tribunal du souverain Juge, a vu toute la beauté de Dieu, il a compris toute sa bonté ; le ciel où il devait régner, s'est ouvert, il en a contemplé un instant la magnificence. Hélas ! il faut s'en séparer ; et cette séparation sera éternelle. Quelle perte affreuse ! que de regrets, et qu'ils sont amers ! Dieu m'avait destiné à jouir de son bonheur, et je n'ai pas voulu ; il me demandait mon cœur, et je le lui ai refusé ; il me conjurait de l'aimer, et j'ai mieux aimé le haïr et l'outrager ! malheureux, j'ai tout perdu, mon âme, mon éternité, mon Dieu ! il s'élance, il voudrait s'arracher du fond

* Luc, c. 16, v. 24.

de l'abîme, s'élever jusqu'au ciel, une force invincible le tient cloué au lieu de son supplice. Alors il pousse des hurlemens affreux, et ce qui met le comble à son désespoir, c'est qu'il est obligé de reconnaître que tout en Dieu est équité et justice. Grand Dieu, vous êtes bon, et j'ai été méchant et je le serai toujours! Vous êtes juste, et vos jugemens sont équitables : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum**. Pour moi, plus de paradis, plus de bonheur, plus de repos; je suis perdu! Il croit voir aux voûtes de l'abîme la croix de son Sauveur toute couverte de sang. Malheureux! le sang d'un Dieu a coulé sur la croix pour mon bonheur, et j'ai tout perdu par ma faute : *Ergo gratis Christus mortuus est.* Mon Dieu a été couvert de plaies, il a répandu tout son sang jusqu'à la dernière goutte, il est mort pour me sauver, et ses plaies et son sang, je les ai rendus inutiles.... Beau ciel, Jésus, je ne vous verrai donc jamais. *Ergo gratis mortuus est***. Et ce souvenir des grâces qu'on a reçues, mon cher Théotime, et des facilités qu'on avait pour le salut, est un des plus affreux supplices d'un réprouvé. L'enfer des enfers, dit un pieux auteur, c'est de penser qu'on aurait pu si facilement l'éviter. Qu'aurait-il fallu pour cela? si peu de chose! re-

* P. 118, v. 137. — ** Ap. Galat. c. 2, v. 21.

venir à Dieu par une prompte et sincère conversion, me faire un plan de conduite chrétienne et m'y accoutumer. Hélas! je n'avais qu'un mot à dire, qu'un pas à faire; je pouvais dire à Dieu : j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je pouvais me jeter aux pieds de Marie, et je n'ai pas voulu ! On m'en parlait, on me pressait, mon cœur m'y engageait, ma conscience m'y poussait, et je n'ai pas voulu! Ah, si je pouvais obtenir quelques jours! ah! si j'avais à recommencer cette confession, cette retraite, ce mois de Marie ! mais non, c'est impossible, dans l'enfer il n'y a plus de rédemption.

2°. *L'enfer, c'est la réunion de tous les maux.* Saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, s'écriait, dans les transports de l'admiration : non, l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, l'esprit de l'homme ne pourra jamais concevoir rien qui soit comparable à ce que Dieu dans sa magnificence prépare à ses élus. Il faut, mon cher Théotime, en dire autant de l'enfer : l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, son esprit ne pourra jamais concevoir rien qui soit comparable à ce que la sainte et rigoureuse justice de Dieu prépare à ceux qui auront le malheur de mourir dans la réprobation. Réunissez sur un seul homme tous les maux qui affligent l'humanité, est-ce là le supplice d'un réprouvé ? non, mon

cher Théotime. Vous vous rappelez les tourmens affreux qu'endurèrent les martyrs du Japon. On dépouillait un chrétien de ses vêtemens, on versait lentement sur son corps de l'eau bouillante; bientôt les chairs s'entrouvraient, se corrompaient, le martyr devenait tout vivant la pâture des vers; et cet horrible supplice durait quelquefois un mois entier. On arrachait à un autre les oncles des pieds et des mains, on lui enlevait la chair de tous les membres avec de longues machines de fer; et ce tourment ne finissait qu'avec la vie. Vous frémissez, et cependant, si je vous disais que ce supplice est l'enfer, je vous tromperais. Le Père Lallemant fut pris par les Iroquois. Ces sauvages entourèrent son corps d'écorces sèches, et y mirent le feu. Il était jeune et robuste, il résista à l'action du feu. Les Iroquois furieux lui arrachent les deux yeux, et y entretiennent pendant dix-sept jours, des charbons ardens. Quel supplice! Est-ce là le tourment de l'enfer? non, mon cher Théotime. Dans l'enfer le réprouvé est plongé dans un étang de feu, feu au-dessus de lui, feu au-dessous, feu autour, feu au-dedans. *Pones eos ut clibanum ignis.* Le sang lui bouillonne dans les veines, la moëlle dans les os. O enfer, faut-il attendre qu'on soit dans les flammes, pour y croire et pour les craindre? Et ce supplice

durera toujours! *Periisse semel, æternum est.* Périr une fois, c'est pour toujours, oui, pour toujours. Ah, que ce toujours dure long-temps! Des larmes d'un damné, supposé que Dieu en conserve une tous les mille ans, combien en faudra-t-il pour remplir l'intervalle qui sépare la terre du ciel? et quand cet espace immense sera rempli de ces larmes, où en sera l'éternité? hélas! elle ne fera que commencer. Deux chiffres, mon cher Théotime, suffisent pour exprimer la plus longue vie des hommes, trois la durée de bien des empires, quatre la durée du monde depuis la création : vingt suffiraient pour rendre le nombre des grains de sable qui couvrent les bords de la mer, des gouttes d'eau qui sont dans l'océan. Supposons une suite de chiffres qui surpasse elle-même le nombre de ces grains de sable, de ces gouttes d'eau, une suite de chiffres qui aille d'ici au soleil... sera-ce assez pour exprimer l'éternité? hélas! mon enfant, ce ne sera pas même de quoi exprimer un jour de ces années qui n'auront pas de fin. Voilà pourquoi le roi-prophète compare l'éternité malheureuse à une roue dont le mouvement recommence sans cesse là où il semble finir : *Vox tonitrui in rotâ.* C'est dans cette roue de malheurs, que roulent depuis tant de siècles, un Judas, un Caïn, le mauvais riche, Lucifer; et

après qu'ils y auront roulé autant de millions d'années et de siècles qu'il y a d'étoiles au firmament, de grains de sable sur le bord de la mer, ils commenceront de nouveau à y rouler dans un mouvement aussi interminable que l'éternité de Dieu même. Justice de mon Dieu, qui ne craindra de tomber dans vos mains terribles! O éternité, durée immense, abîme sans fond, mer sans rivages, souterrain sans issue, qui ne tremblera en te considérant! serai-je assez insensé pour te préférer un instant de plaisir!

EXEMPLE.

POUR nous convaincre de la vérité de cet oracle : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*, nous n'avons pas besoin, mon cher Théotime, que Dieu ouvre à nos yeux le puits de l'abîme, qu'il nous découvre les tourmens que l'on y endure. Nous pouvons nous faire une idée, quoique bien imparfaite, de ce qu'on y souffre, par les transports de fureur qui ont accompagné les derniers momens de quelques-uns des ennemis de Dieu. Les accès de rage et de désespoir au milieu desquels ils sont morts, ne sont qu'une faible goutte échappée du calice de sa colère ; si cependant elle a été trouvée si amère, que sera-ce, quand il faudra boire le ca-

lice tout entier, le boire jusqu'à la lie sans pouvoir jamais l'épuiser?

Un pécheur qui avait passé sa vie dans l'habitude des plus grands désordres, étant tombé dangereusement malade, un vertueux prêtre, qui lui était attaché, vint le visiter, et l'engagea à penser au salut de son âme. Le malade ne répondit rien. Le ministre du Seigneur lui représente le danger où il est, l'exhorte à se confesser. — Oui, oui, je me confesserai, mais plus tard. — Le prêtre, animé d'un saint zèle, le presse plus vivement encore. — Eh bien, venez demain, et je me confesserai. — Le lendemain, il revint. Etant seul avec le malade, il fait le signe de la croix, et l'engage à commencer sa confession. Celui-ci reste quelque temps sans rien dire, tout-à-coup, d'un ton de voix terrible, il prononce ces paroles effrayantes de l'Ecriture: *Peccator videbit et irascetur* : le pécheur ouvrira les yeux et sera irrité. A l'instant il enfonce la tête dans son lit, se couvre le visage, et garde un profond silence. Le confesseur le découvre.— Il ne s'agit plus de différer, mais de vous confesser sans délai. — Oui, oui, mon père, je me confesserai, et il continue ce texte effrayant : *dentibus suis fremet et tabescet* : le pécheur grincera les dents, et frémira de rage; à l'instant, comme la première fois, il se cache et

s'enfonce dans son lit. Le confesseur le découvre de nouveau, et le prie avec larmes de penser à sa confession.—Oui, oui, mon père, confessons-nous, confessons-nous, et pour la troisième fois, il se couvre le visage, et avec des yeux égarés, il s'enfonce encore plus avant, en disant ces dernières paroles: *Desiderium peccatorum peribit:* les désirs des pécheurs périront avec lui. Le confesseur alarmé le découvre, il n'était plus.

(Le Comte de Valmont.)

AUTRE EXEMPLE.

COLLOT D'HERBOIS, révolutionnaire exalté, était intimement lié avec Robespierre, qu'il seconda dans ses affreux projets. Il fut le principal auteur des massacres de Lyon; envoyé dans cette malheureuse ville, en 1793, il y fit périr, par la main du bourreau, par la fusillade ou le canon, seize cents victimes, dont le seul crime était d'avoir voulu secouer le joug de la tyrannie. Mais le bras du Seigneur ne tarda pas à s'appesantir sur lui. La Convention, craignant de résister à l'opinion publique qui s'était fortement déclarée contre ce monstre, ordonna son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à Cayenne. Il était abhorré non-seulement des blancs, mais encore des noirs, qui l'appelaient le bourreau de la religion et des hommes. Dans son exil, il s'écriait quelquefois: Je suis puni,

l'abandon où je suis est un enfer. Sur ces entrefaites, une fièvre inflammatoire le saisit et le dévore : il appelle Dieu et la Sainte Vierge à son secours. Un soldat, à qui il avait prêché l'athéisme, lui demande pourquoi il s'en moquait quelques mois auparavant : Ah ! mon ami, lui répondit-il, ma bouche en imposait à mon cœur; puis il reprenait : Mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore espérer le pardon de mes crimes? envoyez-moi un consolateur, envoyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du brasier qui me consume : mon Dieu, donnez-moi la paix. Le spectacle de ses derniers momens était si affreux, qu'on fut obligé de le transporter dans un appartement écarté, et tandis qu'on cherchait un prêtre, il expira le 7 juin 1797, les yeux entr'ouverts, les membres horriblement contournés, vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres ne l'inhumèrent qu'à moitié : son cadavre devint la pâture des bêtes féroces.

(Nouv. Explication du Catéchisme imp. au Mans.)

PRATIQUE.

Quand vous irez à l'église, faites cette réflexion : Si j'étais condamné à rester à genoux pendant une année, un mois, une semaine, un jour entier, quel supplice! et en enfer, que sera-ce, ô mon Dieu?

XXII^E. JOUR.

JÉSUS MORT, DANS LES BRAS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est un spectacle bien triste pour une tendre mère, mon cher Théotime, de voir expirer sous ses yeux un fils unique; que de larmes elle répand sur ces restes inanimés! hélas! qu'il dut être bien plus douloureux encore pour Marie, ce moment où l'on déposa dans ses bras le corps de son divin Fils! Pécheur, approche, mets ta main sur ce corps, il est froid! vois ces membres roidis par la mort. Reconnais-tu ton Dieu? c'est ton péché qui l'a fait mourir. — Vois ces larmes dont Marie couvre le visage de son bien-aimé; entends les plaintes de cette tendre Mère.. Cruel péché, tu m'as ravi l'objet de mon amour; mon fils est mort, et son sang n'arrêtera pas tes ravages! O enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? *Filii hominum, usquequò gravi corde**? Eh quoi! le sang de

* Ps. 4, v. 3.

votre Dieu sera moins puissant auprès de vous, qu'une honteuse passion ! ah, ne voyez-vous pas que vous courez à votre malheur ? Hélas ! mon cher Théotime, il n'est que trop vrai qu'en courant après l'iniquité, nous nous précipitons dans un abîme de maux, et dans un abîme sans fond. Par le péché nous perdons Jésus, et nous le perdons pour toujours. Marie, sans doute, fut plongée dans une mer d'amertume, lorsqu'elle vit son Jésus victime de la mort. Vous ne le perdiez, Vierge sainte, que pour quelques instans ; il devait bientôt sortir du tombeau, vainqueur de la mort et de l'enfer. Mais l'homme qui meurt dans le péché, perd Jésus, il perd tout en le perdant ; et ce n'est pas pour un temps, c'est pour toujours. L'enfer seul lui reste, l'enfer ! terrible vérité qui demande toutes mes réflexions, puisqu'il faut nécessairement que je sois un saint ou un réprouvé. Ah ! mon cher Théotime, méditez-la profondément cette vérité, méditez-la aux pieds de votre Crucifix, et que la vue d'un Dieu mourant pour sauver votre âme, vous fasse reculer devant l'abîme !

DÉVOTION AU CRUCIFIX.

MÉDITATION.

La Croix, mon cher Théotime, est pour l'âme chrétienne qui la considère avec les yeux d'une

foi vive, le plus grand, le plus instructif et le plus consolant de tous les spectacles : *Grande spectaculum, si spectet pietas :* c'est la chaire du haut de laquelle un Dieu instruit l'univers, l'école où se sont formés tous les Saints, où ils ont puisé la sagesse qui fait les élus. L'apôtre des Gentils se glorifiait de ne posséder qu'une science, la science du Crucifix. Saint Bernard ne voulait, ne désirait que Jésus crucifié. C'est au pied de la Croix, que Saint Bonaventure trouvait cette onction si douce, ces lumières si pures, ces connaissances si profondes qui étonnaient le docteur angélique lui-même. Oui, celui qui a bien étudié le Crucifix, n'a plus rien à apprendre, il sait tout. Que de sublimes leçons en effet tracées avec le sang du Sauveur, dans ce livre admirable, l'abrégé de l'Evangile ! il nous fait connaître la justice de Dieu, il nous apprend à aimer Jésus, il est pour nous la source des plus salutaires instructions et des plus délicieuses consolations.

1°. *Il nous fait connaître la justice de Dieu.* Pour comprendre cette justice terrible, mon cher Théotime, il n'est plus nécessaire de vous transporter en esprit aux portes des enfers, de descendre tout vivant dans ces abîmes où brûle un feu qui ne s'éteindra jamais. Restez aux pieds de votre Crucifix, écoutez ce prédicateur

céleste : il vous parlera bien plus éloquemment que les flammes vengeresses qui consument les damnés. Que vois-je dans le séjour de la réprobation ? des pécheurs endurcis, des ingrats insensibles à toutes les grâces du Ciel, des rebelles qui se sont déclarés ouvertement contre leur souverain Maître, et qui ont persévéré dans leur révolte jusqu'à la mort. Et, que puis-je trouver d'extraordinaire dans le supplice des réprouvés, lorsque je considère les châtimens infligés aux scélérats par la justice humaine. Plus d'une fois vous avez frémi en lisant dans l'histoire, la description des tourmens affreux qu'eut à endurer le meurtrier de Guillaume, prince d'Orange : on lui déchira cruellement tout le corps avec des verges de fer, ensuite on lui enfonça dans la chair, des pointes aiguës; enfin il fut exposé à l'action d'un feu lent, et au moment où il allait expirer, après qu'on lui eût brûlé la main avec un fer rouge, il fut écartelé. Ce malheureux s'était rendu coupable d'un crime énorme, je l'avoue ; mais après tout, il n'avait attaqué qu'un mortel. Le pécheur s'en prend au Roi du ciel, il s'élève contre la Divinité même, et la créature devenue déicide, anéantit le Créateur autant qu'il est en elle. C'est assez, dès-lors l'enfer n'a rien qui m'étonne. Mais quand je jette les yeux sur un Crucifix, que la justice de Dieu

me paraît terrible, épouvantable! Est-ce un criminel chargé de forfaits, que je vois sur ce gibet d'ignominie? non, Théotime, c'est la vertu, l'innocence même, c'est le Juste, le Saint par excellence. Est-ce un homme, un esclave? c'est votre Dieu et le mien, c'est le Fils unique du Père éternel, l'objet nécessaire de ses complaisances et de son amour. Cependant, parce qu'il a l'apparence du péché, son père est devenu pour lui un juge impitoyable; il le frappe sans ménagement. Approchez, ne vous lassez pas de contempler l'Homme de douleurs : considérez cette tête couronnée d'épines, ce visage meurtri et défiguré, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ces yeux éteints et noyés de sang, ces membres déchirés, ces pieds, ces mains percés de clous, tout ce corps enfin livide et couvert de plaies. Voilà, mon enfant, l'étonnante expiation que demandait la divine Justice, et qu'exigeaient nos iniquités. Oui, la pensée de l'enfer doit moins effrayer le pécheur, que la vue d'un Crucifix. Car enfin, si le bois verd est traité avec tant de rigueur, le bois sec sera-t-il épargné? si l'innocent, si l'Homme-Dieu ne trouve aucune indulgence dans un père qui l'aime d'un amour infini, quel sujet de trembler pour l'esclave, pour le criminel! Oserez-vous encore, Théotime, outrager cette redoutable

majesté, et vous exposer aux coups de cette justice terrible ?

2°. *La Croix nous apprend à aimer Jésus.* Sans doute, il est bon et utile de craindre le Seigneur ; mais ce n'est que le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini.* La perfection du christianisme, c'est l'amour. Dieu est charité, il veut être aimé ; et quoi de plus propre que la vue d'un Crucifix, à toucher, à gagner mon cœur ? Un saint Père s'écrie, en considérant le Sauveur enveloppé de langes et étendu sur un peu de paille : quelle voix puissante, dans la crèche etdans les membres si faibles de Jésus enfant ! quelle touchante prédication, dans ses pleurs et ses gémissemens ! *Clamat præsepe, membra illa infantilia loquuntur, lacrymæ et vagitus evangelizant.* Ah ! mon cher Théotime, que l'image de Jésus crucifié parle plus éloquemment encore à l'âme chrétienne ! ses larmes, ses soupirs, ses plaies, chaque goutte de son sang, tout fait entendre un cri d'amour. Ce n'est plus un Dieu qui, au milieu des éclairs et des tonnerres, donne ses ordres en maître, et me commande de l'aimer ; c'est un Dieu devenu, par un excès d'amour, et au prix de tout son sang, mon père et mon Sauveur ; il a les bras étendus pour m'attirer à lui, la tête penchée, pour m'offrir le baiser de

paix ; son cœur est ouvert pour me recevoir ; de chacune de ses blessures sort une voix pleine de douceur : « Mon fils, aime-moi, et je t'aime-» rai ; donne-moi ton cœur, et je te donnerai » le mien : *Fili, præbe cor tuum mihi* ». Ah ! elles avaient médité Jésus sur la Croix, ces âmes ferventes qui demandaient de ne jamais mourir, pour ne jamais cesser de souffrir par amour ; une Thérèse, qui répétait sans cesse : Ou souffrir ou mourir : *Aut pati, aut mori ;* un François d'Assise, que souvent on trouvait arrosant son Crucifix de ses larmes, et s'écriant dans ses transports : L'amour n'est pas aimé ! Pour nous, mon cher Théotime, aimons cet amour méprisé et outragé ; prenons pour devise : Jamais assez d'amour pour un Dieu infiniment aimant et infiniment aimable.

3°. *Le Crucifix nous instruit et nous console.* Quelle est puissante et persuasive la voix de Jésus crucifié ! *Defunctus adhuc loquitur**, dit le divin Maître du haut de son lit de douleur ? Ecoutez les paroles de vérité et de vie, qui descendent de ses lèvres. Quel est le prédicateur qui persuade avec autant d'efficacité, qui fasse goûter avec tant de délices, ces béatitudes de l'Evangile : « Heureux les pauvres, heureux ceux qui n'ont point leur consolation sur la terre,

* Ps. 110, v. 10. ad hæb. 1, c. 11, v. 4.

heureux ceux qui pleurent ! Vous souffrez : et moi aussi j'ai souffert : mais, prenez courage, je vous reverrai, et vous me reverrez ; alors vous vous réjouirez, et personne ne poura vous ravir votre joie. Quel est le prédicateur qui lance d'une manière aussi foudroyante, ces terribles anathèmes : Malheur à vous, riches du monde, malheur à vous qui goûtez tous les plaisirs de la terre ! Vous êtes dans les délices, et votre Dieu est couronné d'épines ; mais bientôt ces biens vous échapperont, vous vous réveillerez de votre sommeil de mort, et vos mains, vides de bonnes œuvres, n'auront que des iniquités à présenter au Souverain Juge. Oui, que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures gardent le silence ; que Jésus-Christ seul, mon cher Théotime, parle à votre esprit et à votre cœur. Le souvenir de vos péchés vous remplit-il de trouble et de crainte ? interrogez votre Crucifix, une voix secrète vous dira : « Rassure-toi, mon fils, jette dans mon sang tous tes crimes, et je les effacerai ». Êtes-vous, au contraire, insensible à la vue de vos fautes ? interrogez votre Crucifix, et vous entendrez dans votre intérieur, ce reproche qui vous humiliera et vous touchera. « Tes péchés m'ont coûté tout mon sang, et ils ne t'ont pas encore coûté une larme ! mon sang a brisé les portes de l'enfer, et il n'a pu encore

briser la dureté de ton cœur » ! Dans le temps de la tentation, votre Crucifix vous criera : « Entre par la plaie de mon côté, et cache-toi dans mon cœur, tu y seras en sûreté ». Là, au pied de la Croix, vous vous animerez dans vos lâchetés, et vous vous direz à vous-même : « Une légère infirmité m'arrête, une petite contradiction m'abat, un peu d'ennui m'accable et me fait regarder en arrière ; mais ai-je, comme mon Dieu, résisté jusqu'à verser mon sang » ? Là, vous irez vous consoler dans vos peines, vous verrez comme votre Seigneur a été traité ; et cette courte parole : « Le disciple est-il au-dessus du maître » ? vous relèvera, vous soutiendra ; elle a suffi autrefois pour rendre le courage à une mère affligée. Mélanie pleurait la perte d'un époux qu'elle avait tendrement aimé ; pour comble d'infortune, elle perd son fils unique. Ebranlée d'abord de ces coups redoublés, mais bientôt revenue à elle-même : « Seigneur, s'écrie-» t-elle en baisant son Crucifix, vous venez de » rompre toutes mes chaînes, je n'ai plus rien » qui m'attache à la terre, je n'aimerai plus que » vous seul : soyez à jamais béni » ! Oui, Théotime, dans les travaux, dans les disgrâces, dans les humiliations, dans les douleurs, partout et toujours votre Crucifix vous consolera. A sa vue, vous direz avec résignation et même avec

joie : « O mon Dieu ! que votre volonté soit » faite ». Lorsque la mort se présentera avec toutes ses horreurs, dans ce moment terrible où tout vous délaissera, où vos parens eux-mêmes seront forcés de vous abandonner, Jésus crucifié sera votre dernier ami, seul il ne vous quittera pas. Heureux alors, mille fois heureux celui qui aura honoré la Croix! Pour vous, Théotime, aimez-la, cette Croix, faites-vous gloire d'avoir dans vos appartemens l'image du Sauveur, joignez-y celle de sa sainte Mère : gardez-vous d'imiter les lâches qui en rougissent, ou les impies qui les regardent avec indifférence, mais plutôt dites avec le grand apôtre : A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais en autre chose, qu'en la Croix de mon Sauveur Jésus-Christ ! *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !*

EXEMPLE.

UNE jeune personne, d'une naissance distinguée, voulait entrer dans un ordre très-austère. Pour éprouver sa vocation, la supérieure lui fit une peinture affreuse des austérités du cloître, et la conduisant en esprit dans tous les lieux de la communauté, elle ne lui montrait partout que mille objets effrayans pour la nature. La jeune postulante parut ébranlée. Elle gardait un profond silence. Ma fille, lui dit la supérieure, vous

ne me répondez rien. Ma mère, répartit vivement la postulante, je n'ai qu'une question à vous faire : y a-t-il chez vous des Crucifix? Trouverai-je une Croix dans cette cellule où l'on est si étroitement logé, où l'on couche sur la dure; dans ce réfectoire où la nourriture est si grossière; dans ce chapitre où l'on reçoit de si sévères corrections? —Oui, ma fille, il y en a partout. — Ah! ma mère, j'espère ne trouver rien de difficile là où je trouverai un Crucifix.

AUTRE EXEMPLE.

Le jeune Charles Clarentin, né à Roye, était le modèle de ses condisciples au collége d'Amiens, et un des membres les plus fervens de la congrégation. Il paraissait jouir d'une santé florissante, lorsque tout-à-coup il fut saisi d'un point de côté et de douleurs universelles, indices ordinaires d'une maladie sérieuse. Il ne s'abusa point sur son état; il demanda aussitôt et reçut les derniers sacremens avec une tendre piété. Dans un moment où il paraissait souffrir davantage, son confesseur s'approche de lui pour soutenir sa patience, et lui demanda comment il se trouvait. Mon père, répond Charles, en plaçant les deux mains sur sa poitrine, pour le corps, je vous avoue qu'il souffre beaucoup; mais mon âme est remplie de consolation. Le ministre du Seigneur lui présente le Crucifix; il le

ROBERT'S COLLEGE LIBRARY

saisit, et le baisant avec transport, il répéta plusieurs fois : *Amor meus crucifixus est, et ego vivo!* mon amour est crucifié, et moi je vis encore! Bientôt, aux sentimens du plus ardent amour se joignent ceux de la plus vive confiance : Qui osera, dit-il en élevant le Crucifix, et, en le pressant sur son cœur, qui osera m'attaquer, qui osera se mesurer avec moi? Puis, plaçant la Croix sous ses yeux : Voilà, disait-il, mon épée ; voilà mon escorte et ma sauve-garde ; voilà ma cuirasse et mon bouclier. Lorsqu'il sentit qu'il n'avait plus que quelques instans à vivre, il étendit les bras en forme de croix, afin de mourir en quelque sorte comme son Sauveur. Après avoir gardé quelque temps le silence, il rassembla toutes ses forces pour prendre son Crucifix, leva les yeux au ciel, et s'écria : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. En achevant ces mots, il expira. Cette bienheureuse mort arriva en 1652.

PRATIQUE.

Tous les soirs mettez-vous à genoux devant votre Crucifix, et faites-vous à vous-même les deux questions suivantes : mon âme a coûté le sang d'un Dieu, qu'ai-je fait aujourd'hui pour la sauver? — Jésus m'a aimé jusqu'à donner sa vie pour moi ; mon cœur me dit-il que je l'aime?

XXIIIe. JOUR.

JOIE DE MARIE DANS LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

VOICI le jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus* *. C'est ainsi, mon cher Théotime, que l'Eglise annonce à tous ses enfans la résurrection de son céleste époux. Elle n'ignore pas qu'étant le Roi immortel des siècles, il a fait chacun des jours dont se compose la durée des êtres ; mais elle veut dire que le jour où son divin Libérateur est sorti vainqueur du tombeau, est son jour par excellence, jour qu'il a fait pour sa gloire ; puisqu'en reprenant cette vie nouvelle, il y triomphe à la fois de la mort et de l'enfer. Ne pouvons-nous pas dire, ô bienheureuse Marie, que c'est aussi le jour qu'il a fait pour la consolation de votre cœur ? Il était juste que ce cœur abreuvé d'amertume ressentît une joie proportionnée à la multitude de ses douleurs. Et quand votre âme a-t-elle éprouvé ces transports d'allégresse ? ce

* Office de Pâques.

fut au moment où votre divin Fils se manifestant à vous dans tout l'éclat de sa résurrection, vous adressa ces paroles du Cantique des cantiques : Levez-vous, ma bien-aimée, venez : *Surge, amica mea et veni.* * L'hiver de mes souffrances a disparu : *Hiems transiit.* Hâtez-vous, le temps des frimas est passé, il est déjà bien loin : *Imber abiit et recessit.* Vous avez partagé mes douleurs, partagez aussi ma joie et mon triomphe. Et nous aussi, Reine des martyrs, nous vous disons : réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que celui que vous avez mérité de porter dans votre chaste sein, est ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit. Mon cher Théotime, une autre résurrection est aussi pour la très-Sainte Vierge un sujet de joie, c'est notre résurrection spirituelle. Oui, ce qui réjouit le cœur de cette tendre Mère, c'est de voir un pécheur sortir du tombeau de ses péchés. Or, rien n'est plus capable de nous faire désirer cette résurrection de nos âmes, de la rendre durable et permanente, que la considération des bontés du Seigneur.

* Cant. Cant. c. 2, v. 11.

MISÉRICORDE DE DIEU ENVERS LE PÉCHEUR.

MÉDITATION.

Jusqu'ici, Théotime, je ne vous ai presque entretenu que de vérités terribles; je vous ai mis sous les yeux ce que la Religion a de plus propre à inspirer une sainte frayeur : le péché, la mort, le jugement et l'enfer. Ces vérités ont sans doute de quoi jeter le trouble et l'épouvante dans nos âmes, pour peu qu'elles conservent de foi; et malheur à celle que ces grands objets n'épouvantent point! elle n'est pas seulement endormie, elle est morte. Cependant cette crainte salutaire, nécessaire même, n'est que le commencement de la sagesse, elle ne suffit pas : il faut y joindre l'amour. C'est pour le faire naître et l'exciter dans votre cœur, que je vais vous parler de la miséricorde du Seigneur, celui de tous ses attributs dont il se glorifie le plus, celui qui fait le fond de son être. Car, remarque St. Léon, la nature de Dieu est d'être bon, c'est nous qui le forçons d'être juste : *De suo bonus, de nostro justus.* Cette divine miséricorde paraît tous les jours, à l'égard du pécheur. Les tendresses de ce bon père sont pour le prodigue revenu de ses égaremens,

pour Madeleine repentante, pour Pierre pleu-pleurant son apostasie, pour le larron qui le blasphémait naguères, mais qui maintenant réclame sa bonté; et la multitude, l'énormité de nos péchés, loin d'y être un obstacle, ne sert qu'à la relever davantage. Arrêtons-nous, mon cher Théotime, sur cette aimable et consolante perfection de notre Dieu, et méditons-en les principaux traits.

1°. *Le pécheur s'éloigne de Dieu, et Dieu le rappelle à lui.* Quand vous avez péché, mon cher Théotime, Dieu pouvait vous ôter la vie, comme il l'a fait à tant d'autres; et même toutes les créatures, indignées de servir l'ennemi de leur Créateur, lui demandaient en quelque sorte la permission de venger sa gloire. Mais Dieu, qu'a-t-il fait? Il les enchaînait par sa bonté, il leur enjoignait, comme autrefois David, à ses troupes à l'égard d'Absalon, de ne point toucher à la vie d'un fils ingrat et rebelle: *Servate mihi puerum**. Il continuait à vous combler de biens, il vous appelait tendrement, comme un père qui a perdu son enfant: *Adam, ubi es***? Mon enfant, qu'es-tu devenu, entends-tu ma voix? que t'ai-je fait pour m'abandonner, pour me chasser? as-tu trouvé un meilleur maître, un père plus tendre? Il met tout en œuvre pour vous rappeler

* Lib. 2, Reg. c. 18, v. 9. — ** Gen. c. 3, v. 9.

à lui. D'abord c'est un trouble involontaire qui s'élève dans votre cœur, c'est le remords qu'il emploie pour vous piquer et vous réveiller au fond de l'abîme. Ensuite il vous éclaire tout-à-coup d'une vive lumière qui vous représente l'énormité de votre faute, le danger terrible de l'état où vous êtes, la vanité d'un plaisir qui a passé si vite, l'amertume d'un regret qui sera peut-être éternel ; il vous rappelle le bonheur que vous goûtiez avant votre péché, les promesses que vous lui aviez faites. Pour toucher votre cœur, il ne craint pas de faire les premières avances, il vient au-devant de vous, il ne vous refuse pas même le doux nom de fils : Mon fils, donne-moi ton cœur. Que penser d'un juge qui inviterait un criminel à recevoir sa grâce? que penser d'un coupable qui refuse de la recevoir ?

2°. *Le pécheur, sourd à la voix de Dieu, fuit pour l'éviter, et Dieu le poursuit pour le sauver.* Il renouvelle tous les jours, pour les âmes en état de péché, ce qu'il a fait, quelques années avant la révolution, pour un protestant de la ville de Lyon. Ce protestant rencontra un prêtre qui portait le saint viatique à un malade. Fâché de cette rencontre, il fuit de rue en rue. Chose singulière! le prêtre le suit pas à pas, n'ayant pas d'autre chemin à prendre pour aller où il était appelé. Le protestant ne se possède

plus, il entre par la première porte qui se présente, et monte jusqu'à l'étage le plus élevé. C'était précisément la chambre du malade. Tout-à-coup il se voit environné par les personnes qui accompagnaient le Saint-Sacrement. Le voilà confondu, il ne peut plus fuir. A cet instant la grâce le touche, le presse intérieurement. Hé quoi, se dit-il à lui-même, je fuis Dieu qui me poursuit! non, Seigneur, je ne veux plus résister; je vous fais hommage de ma foi. Je crois, j'abjure dès à présent, toutes mes erreurs, et je vous serai fidèle jusqu'à la mort*. N'est-ce pas ainsi, infortuné pécheur, que Dieu vous poursuit pour vous sauver, se trouvant sur votre passage, et par mille détours et par mille circuits, vous suivant dans tous vos égaremens. Vous arrive-t-il quelque disgrâce, Dieu aussitôt se trouve auprès de vous. Va, mon enfant, la source de toutes tes peines est au-dedans de toi, et tu seras malheureux, tant que tu me fuiras. Êtes-vous tombé dans quelque maladie; voilà aussitôt votre Dieu au chevet de votre lit: Hélas! mon enfant, ton âme est dans un état encore bien plus triste. Allez-vous prendre votre repos, votre Dieu est encore là, qui vous suit, qui vous parle: Mon fils, ton âme est-elle en paix? ton cœur est-il content? si tu mou-

* Convers. de plusieurs Protestans.

rais cette nuit, du lit dans le tombeau, du tombeau dans l'enfer ! Ah ! reviens, il est encore temps. Il ne cesse, ce Dieu de bonté, de vous solliciter, là même où vous vous croyez le plus à l'abri de ses poursuites, jusqu'au milieu de ces plaisirs où vous cherchez à vous étourdir. Vous vous trouverez tout inquiet ; on vous en demandera la raison, et vous ne pourrez la donner : vous aurez le cœur comme en proie au dégoût, sans savoir pourquoi ; les yeux égarés, sans savoir sur quoi ; l'esprit comme absorbé et profondément occupé, sans savoir de quoi ; vous ne verrez en cela qu'un de ces momens de mélancolie si ordinaires aux mondains ; et moi j'y verrai la miséricorde de votre Dieu qui vous dégoûte de tout, pour vous ramener au vrai bien. Qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez vous occuper ainsi de lui ? quelle patience dans Dieu ! mais quelle insolence dans l'homme ! quel combat, quelle lutte inconcevable entre la bonté de l'un et l'ingratitude obstinée de l'autre !

3°. *Le pécheur persécute Dieu, et Dieu s'efforce de faire son bonheur en l'arrachant à l'enfer.* Méditez, mon cher Théotime, le trait suivant ; vous y verrez jusqu'où peut aller la bonté paternelle, et en même temps vous y trouverez une idée de la miséricorde de Dieu pour le-

pécheur. — Un père vertueux n'avait rien oublié pour donner une éducation chrétienne à son fils ; mais le mauvais naturel, et les passions fougueuses de ce malheureux jeune homme, rendirent tous les soins du père inutiles. De désordre en désordre, il en vint jusqu'à étouffer tous les sentimens qu'inspire la nature. L'esprit de cupidité, de libertinage et d'indépendance, lui fit former l'horrible projet de donner la mort à celui dont il devait faire le bonheur. Le moment où il doit exécuter cet affreux parricide, est déterminé. L'infortuné père en est instruit. Il dissimule, il paraît même plus gai que d'ordinaire, et voulant faire un dernier effort, il propose à son fils une promenade dans la campagne. La proposition est acceptée. Le barbare est ravi de joie d'avoir un moyen si facile de commettre le forfait qu'il médite. Le père le conduit insensiblement dans un endroit écarté, et assez avant dans une forêt. Alors l'arrêtant tout-à-coup : mon fils, lui dit-il, je vous aime, je connais votre dessein, je veux vous donner une dernière marque de ma tendresse : nous sommes seuls, sans témoins, votre crime sera inconnu, voilà ma poitrine, mon fils, voilà un poignard, frappez : du moins en mourant ici, je vous sauverai des mains de la justice, j'aurai, en succombant, conservé la vie à mon fils.

A ces mots le jeune homme étonné, attendri, se jette aux pieds de ce bon père, il les arrose de ses larmes, et lui proteste que désormais il ne vivra que pour le bonheur du meilleur des pères*. Mon cher Théotime, quelle bonté dans ce père! elle est admirable sans doute; cependant ce n'est pas encore la bonté, la miséricorde de notre Dieu pour un pécheur. Au moment même où un chrétien, entraîné par une passion criminelle, crie avec les juifs : *Non hunc, sed Barabbam*, je ne veux plus de Jésus, mais que le démon soit mon roi et mon maître! Jésus fait entendre sa voix pleine de douceur : Hé bien, puisque tu le veux, je me retire; mais je resterai à la porte de ton cœur, et j'attendrai : *Sto ad ostium et pulso.* Eh bien, ingrat; ton cœur ne se rend-il pas à tant de bontés? frappe, mon fils, crucifie de nouveau ton père, son sang ne criera pas vengeance. Ah! mon fils, puisse ce sang faire ton bonheur, purifier ton âme, et fermer l'enfer! *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat***.

* Recueil d'histoires choisies, par le P. Reyre, tom. I, pag. 108.

** Ezech. c. 33, v. 11.

EXEMPLE.

Un des plus célèbres prédicateurs du siècle dernier, fut appelé la nuit pour confesser un jeune gentilhomme tombé en apoplexie. Il y court, et le trouve sans connaissance. Au point du jour, il dit à son intention une messe votive de la Sainte Vierge. Comme il finissait, on vint l'avertir que la connaissance était revenue au malade. Il se rend en hâte auprès de lui, et le trouve pénétré des plus vifs sentimens de pénitence et de componction, offrant généreusement sa vie pour l'expiation de ses péchés. Il se confesse, et reçoit les derniers sacremens avec la plus grande piété. Le confesseur également surpris et pénétré, ne savait à quoi attribuer un si grand prodige de miséricorde en faveur d'un homme dont les excès n'avaient été que trop connus. Il interroge le malade ; celui-ci lui répond d'une voix entrecoupée de sanglots : Hélas! mon père, je ne puis attribuer cette grâce, qu'à la miséricorde de Dieu ; il a eu sans doute égard à vos prières et à celles de ma mère. Près de mourir, elle me fit approcher de son lit ; et après m'avoir témoigné ses alarmes sur les dangers que je rencontrerais dans le monde, elle m'adressa ces paroles : Je vous laisse sous la protec-

tion de la Sainte Vierge ; promettez-moi, mon cher fils, l'unique chose que je vais vous demander comme un gage de votre tendresse pour moi, elle vous coûtera peu : c'est de réciter tous les jours le chapelet. Je le promis, je l'ai récité régulièrement, et j'avoue que c'est depuis environ dix ans, le seul acte de religion que j'aie fait. Le confesseur ne douta point que son pénitent ne dût à la puissante protection de Marie les vifs sentimens de contrition qui l'animaient. Il ne le quitta point jusqu'à ses derniers soupirs, et il eut la consolation de le voir mourir dans les plus touchantes dispositions.

(Mois de Marie, par le P. Salomia.)

PRATIQUE.

Aujourd'hui, avant de prendre votre repos, dites le Regina cœli, *pour remercier Marie de ce que vous n'êtes pas en enfer, quoique vous l'ayez mérité tant de fois par vos péchés.*

XXIVe. JOUR.

JOIE DE MARIE DANS L'ASCENSION DE SON DIVIN FILS.

Le Sauveur a terminé sa mission sur la terre : à la vue des apôtres et des disciples, quarante jours après sa résurrection, il s'élève triomphant dans les airs ; une nuée éclatante le reçoit dans son sein ; les justes, délivrés par la vertu de sa mort, l'environnent ; les Anges font retentir les cieux de leurs chants de victoire. Ouvrez-vous, portes éternelles, portes de la cité sainte, donnez passage au Roi de gloire. Voici le Dieu fort, le Dieu puissant, qui vient s'asseoir sur son trône et se reposer de ses combats. Mon cher Théotime, représentez-vous la joie de Marie, lorsqu'elle vit Jésus monter au ciel, pour y commencer ce règne bienheureux qui n'aura point de fin. Depuis ce jour, son âme, pour ainsi dire, n'habita plus sur la terre. Son corps était encore au milieu des enfans des hommes ; mais son cœur était tout entier dans le ciel. Le roi prophète ne cessait de gémir, parce que les jours de son pélerinage

étaient prolongés; Saint Paul se trouvait pressé, travaillé du désir d'être réuni à son Sauveur. Mon cher Théotime, quels durent être les désirs, les saintes ardeurs de Marie, jusqu'au moment où la violence de l'amour divin ayant brisé les liens de son corps, elle prit enfin son essor vers le séjour de la gloire! Apprenons, par l'exemple de notre Mère, à nous détacher du monde qui passe, et à soupirer tous les jours, après notre véritable patrie.

LE CIEL.

MÉDITATION.

1°. *Dans le ciel, j'habiterai avec mon Dieu!* Comment vous peindre, mon cher Théotime, le séjour délicieux où Dieu reçoit ses élus? Non, dit l'apôtre Saint Paul, l'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille de l'homme n'a point entendu, le cœur de l'homme ne saurait concevoir ce que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment. Promenons nos regards sur la vaste étendue de cet univers: que de merveilles le Très-Haut y a déployées de toutes parts! Contemplez cette voûte du firmament, ces astres qui roulent majestueusement sur nos têtes, ce soleil qui publie la gloire de son auteur, cet océan qui en retrace comme l'immensité, spectacle admirable de la nature qui nous enchante. Est-ce là une image du ciel et de sa

gloire? Non, mon cher Théotime, le Seigneur ne laisse tomber sur la terre que quelques traits grossiers et imparfaits de sa grandeur, mais le ciel, voilà le véritable, le seul théâtre de sa magnificence : *Ibi solummodò magnificus.* La terre n'est qu'une tente dressée le matin et qui sera enlevée le soir; le ciel est un palais qui doit durer au-delà des siècles des siècles : *In perpetuas æternitates.* Enfin, la terre est la demeure d'une vile créature, un empire abandonné aux blasphémateurs et aux impies, un lieu d'exil et la prison de l'homme prévaricateur; le ciel est la véritable patrie, le lieu du repos promis à l'espérance du juste; le ciel est le royaume des Anges et des Élus, le trône même d'un Dieu. Ah! Seigneur, vous qui avez tant fait pour la prison de l'homme, que ferez-vous donc pour son palais? *Ibi solummodò magnificus.* Sainte Sion, glorieuse cité des Saints, on raconte de vous des choses merveilleuses. L'apôtre bien-aimé l'a vue cette Jérusalem céleste, et il nous dit que ses fondemens sont de saphirs et d'émeraudes; ses murs et ses parvis, de jaspe et de topaze; ses portes, de diamant; ses colonnes, de cristal enchassé dans l'or le plus pur. Là, mon cher Théotime, un soleil mille fois plus éclatant que l'astre matériel qui nous éclaire, répand un jour éter-

nel : c'est l'Agneau, c'est Jésus qui est la lumière, le soleil du paradis. Là s'élève l'arbre de vie, qui porte des fruits toujours renaissans et toujours mûrs ; là coule le fleuve de paix, où les élus s'enivrent à longs traits de joie et d'immortalité ; là est le trône du Dieu vivant, devant lequel toutes les intelligences se prosternent et font retentir sans fin ce cantique mystérieux : Honneur, gloire, bénédiction à celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, pendant les siècles des siècles. Mais que fais-je, Théotime ? je ressemble à un enfant, élevé dans une pauvre chaumière, qui voudrait décrire le palais des rois : je suis comme un aveugle qui s'efforcerait de peindre les rayons du soleil et la beauté du firmament.

2°. *Dans le ciel je verrai mon Dieu.* Oui, Théotime, nous verrons cet Être souverain que l'œil ne peut apercevoir, parce qu'il est invisible ; que la langue ne peut exprimer, parce qu'il est ineffable ; que les sens ne peuvent atteindre, parce qu'il est tout esprit ; que le temps ne peut mesurer, parce qu'il est éternel ; que l'espace ne peut renfermer, parce qu'il est immense. Je verrai mon Dieu ! Alors plus d'ombres, plus de figures ; toutes les vérités seront connues, tous les mystères dévoilés. Je verrai mon Dieu, c'est-à-dire, l'union ineffable qui fait un seul Dieu des

trois personnes de l'adorable Trinité. Je verrai mon Dieu, le Père éternel qui m'a créé, le Fils qui m'a racheté, le Saint-Esprit qui m'a sanctifié. Je verrai mon Dieu, c'est-à-dire, cette providence auguste, arbitre suprême de tous les événemens, cette providence miséricordieuse qui m'aura prédestiné, qui, par des voies également douces et fortes, m'aura conduit à la bienheureuse fin de la vie éternelle. Je verrai mon Dieu, c'est-à-dire, ce Jésus, l'objet de la contemplation et du ravissement du ciel entier! O mon Sauveur, les patriarches et les justes de l'ancienne loi soupiraient après votre jour; Siméon vous vit dans votre chair mortelle, et il s'écria qu'il avait assez vécu : que sera-ce de vous voir dans la splendeur de votre gloire? Je verrai Jésus, et à côté de Jésus, Marie, ma tendre mère; Marie, chef-d'œuvre de la création, ornement du ciel, complément de la sainte Trinité, disent les saints Pères. O Vierge sainte! je vous invoque ici-bas, mais il ne m'est pas donné de vous voir : alors je vous contemplerai, et après Jésus, vous serez le plus doux objet de mon amour et de ma reconnaissance, puisqu'après votre Fils, c'est à vous que je devrai mon bonheur. Enfin, je verrai Marie, et avec Marie, les saints Anges mes protecteurs pendant la vie, mes saints Patrons, que j'ai tant de fois invoqués; tous les élus,

heureux de ma béatitude, comme je le serai de la leur. Là, mon cher Théotime, nous trouverons un ami, un parent quelque temps séparé de nous par la mort. Déjà parvenus au port de l'éternité, ils jettent encore les yeux sur cet océan du monde où nous sommes battus par la tempête ; ils nous tendent les bras, ils nous appellent. Quelle joie de se revoir dans la céleste patrie ! O mère des Machabées ! ô Symphorose ! quels doivent être vos transports à la vue de ces chers enfans que vous avez si généreusement immolés à votre Dieu !

3°. *Dans le ciel j'aimerai mon Dieu.* Sainte Monique, peu de jours avant sa mort, s'entretenait avec son fils, du bonheur d'aimer Dieu dans le ciel. Alors le Seigneur leur donna un avant-goût des délices réservées aux élus. Dans ce moment, nous dit St. Augustin, le monde sembla disparaître ; ravis et comme hors de nous-mêmes, long-temps nos yeux se fixèrent et nos bouches restèrent muettes : nous nous crûmes transportés dans le paradis. Enfin, ma mère rompit le silence, et elle s'écria : Que fais-je donc ici, et qui peut m'enchaîner encore à la terre ? *Quid hic facio ? aut cur ubi sum ? Nescio.* Voilà, Théotime, une faible image du ciel. Voyez un Saint François d'Assise, souffrant, méprisé, persécuté des hommes ; quel cri échappe de son cœur ? Mon

Dieu, mon tout : *Deus meus et omnia.* Théotime, une goutte des délices célestes est tombée dans son âme. Ecoutez un Xavier : C'est trop de joie, Seigneur, trop de félicité dans cette vie. Voilà les cris d'un homme accablé sous les travaux de l'apostolat. Ecoutez une Thérèse, elle appelle les souffrances et les croix : Ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori.* Théotime, une goutte des délices célestes est tombée dans l'âme de Xavier et de Thérèse. Et le grand apôtre, au milieu de ses innombrables tribulations, sans doute qu'il dira : C'est assez d'épreuves, Seigneur! Non, mais : C'est trop de joie, c'est trop de bonheur! *Superabundo gaudio*!* Une goutte des délices célestes est tombée dans l'âme de Paul. Mais dans le ciel, ce n'est plus une goutte, c'est le torrent des voluptés divines qui inonde l'âme du juste. Aussi, je ne dis pas que la joie du Seigneur entrera dans l'âme du serviteur fidèle : elle est trop grande pour être reçue dans un vase aussi étroit ; c'est le serviteur qui entrera dans la joie de son maître. Il y nage, il y est submergé comme dans un océan de délices.

4°. *Enfin, dans le ciel je posséderai mon Dieu ;* c'est lui qui nous l'assure : je serai moi-même votre récompense! et quelle récompense! *Ego ero merces tua magna nimis**!* Deux pen-

* II. Cor. c. 7, v. 4. — ** Gen. c. 15, v. 1.

sées, Théotime, ajoutent encore à la félicité de l'âme qui possède le Seigneur : 1°. *C'est une récompense accordée au mérite ;* chacun des élus peut se dire : ce trône est le prix de mes efforts ; cette couronne est le fruit des victoires que j'ai remportées avec le secours de la grâce. Les élus se rappellent avec joie leurs combats et leurs sacrifices. Du haut des cieux, Antoine voit encore ces solitudes témoins de ses austérités ; Xavier, les déserts qu'il arrosa de ses sueurs ; Laurent, ces brasiers enflammés où il triompha de la cruauté des hommes et des fureurs de l'enfer ; Louis de Gonzague, les grandeurs qu'il a foulées aux pieds : bienheureuses croix ! épreuves d'un moment, que le Seigneur a payées d'un poids immense de gloire ! Je vous le demande, ô vous, habitans du ciel, croyez-vous en avoir trop fait pour votre Dieu ? Ah ! si le regret pouvait pénétrer dans le séjour du bonheur, sans doute vous vous plaindriez de n'en avoir pas fait davantage. 2°. *C'est l'assurance d'un bonheur sans terme ;* être heureux, et cela pour une éternité ! Voilà la pensée qui soutenait les anachorètes au milieu de la pénitence ; voilà la pensée qui animait les martyrs dans les amphithéâtres et sur les échafauds. Être heureux, et cela pour une éternité ! quelle pensée, cher Théotime ! Toujours voir mon Dieu, toujours l'aimer, toujours le posséder : toujours,

c'est-à-dire qu'après autant de millions d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans les abîmes de l'océan, de grains de sable sur ses rivages, d'étoiles dans le firmament, mon bonheur ne fera que commencer. Toujours, c'est-à-dire que ma béatitude durera autant de temps que Dieu sera Dieu ! O ciel ! ô bienheureuse éternité ! que ma main droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de soupirer après vous !

EXEMPLE.

M. Boursoul exerça à Rennes, pendant plus de quarante ans, les fonctions du saint ministère ; il soutint sans relâche, jusqu'à la fin de sa carrière, les fatigues de la chaire et les fonctions pénibles du tribunal de la pénitence. Je voudrais, disait-il, mourir les armes à la main. Plusieurs fois il répéta, lorsqu'il était en parfaite santé : Ah ! si j'étais digne d'obtenir une faveur de mon Dieu ! je lui demande chaque jour, de terminer ma vie, soit en annonçant l'Evangile dans la chaire de vérité, soit en exerçant dans le tribunal sacré, les droits de sa justice et de sa miséricorde.

Une prière dictée par les motifs héroïques d'une ardente charité, méritait d'être exaucée. Le lundi de Pâques, 4 avril 1774, M. Boursoul dit la messe à cinq heures, et alla ensuite au tri-

bunal de la pénitence. Vers les deux heures de l'après-midi, il se rendit à Toussaint, paroisse de Rennes, où malgré son grand âge et ses infirmités, il prêchait le carême cette année-là ; et à trois heures il monta en chaire, pour y parler sur la gloire et le bonheur des Saints. Il mit dans son débit la vigueur et l'impétuosité de la jeunesse : sa voix avait un éclat extraordinaire ; ses mouvemens étaient si rapides, son geste si véhément, qu'il désignait ce qu'il allait dire, avant de l'avoir prononcé. Vers la fin du premier point, après la description la plus vive et la plus touchante des beautés du paradis et de la joie des bienheureux dans le ciel, il fit un nouvel effort et s'écria : « Non, jamais il ne sera donné aux » faibles yeux de l'homme, de soutenir ici-bas » l'éclat de la majesté divine ; (ensuite baissant » la voix) : ce sera dans le ciel, que nous le » verrons face à face et sans voile ». Ces mots furent prononcés d'une voix sonore et d'un ton pénétrant, il les répéta en latin : *Videbimus eum sicuti est**. Et en finissant ces dernières paroles, courbé sur le bord de la chaire, il expira. Ses yeux étaient fixés vers le ciel, et ils demeurèrent constamment dans cette position. L'Eglise était remplie d'une affluence de peuple extraordinaire, et la consternation fut prompte et gé-

* 1. Joan. c. 3, v. 2.

nérale : les uns poussaient des cris, les autres répandaient des larmes ; ceux-ci tombaient en défaillance, ceux-là disaient tout haut : c'est un Saint ; il est mort en parlant du bonheur du ciel. On entendit la voix d'un enfant qui proféra ces paroles : Il parlait du paradis, et il y va.

(Vie de M. Boursoul, par l'abbé Carron.)

PRATIQUE.

Lorsque vous êtes tenté, levez les cieux au ciel, et dites-vous à vous-même : Là m'attend une éternité de gloire ; voudrais-je la perdre pour un plaisir d'un moment ?

XXVe. JOUR.

JOIE DE MARIE DANS LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

Quelle sainte assemblée, mon cher Théotime, que celle où présidait la Mère de Dieu ! quelle union entre tous les bienheureux enfans de l'Eglise naissante ! que de prières ardentes s'y élevaient du cénacle vers le ciel, pour en faire descendre l'Esprit Saint ! Depuis l'ascension de leur divin Maître, les disciples, selon l'expression de Saint Luc, ne formaient tous ensemble

qu'un seul cœur ; ils persévéraient dans la prière avec Marie, mère de Jésus. Enfin le ciel s'ouvre, un vent impétueux annonce l'arrivée de ce Dieu qui venait renouveler la face de la terre. Il descend en langues de feu sur chacun des disciples assemblés ; il les embrase des flammes de l'amour divin, et les change en d'autres hommes. Ils sont comme enivrés du vin de ce saint amour : leurs cœurs sont autant de fournaises, et leurs paroles sont des paroles de feu. Quelle fut l'abondance des grâces que reçut Marie en ce jour ! mais en même temps, quelle fut sa joie en voyant les admirables dons de l'Esprit Saint dans tous ces cœurs si bien préparés ! O mon cher Théotime, la gloire de Marie et sa joie la plus douce, c'est de voir l'amour divin régner dans les âmes, parce que l'amour divin a été sa grande passion, et qu'il est en même temps, notre unique fin. Oui, mon cher Théotime, nous sommes crées pour faire dans cette vie l'heureux essai, le doux apprentissage de ce divin amour, qui fera durant l'éternité, l'occupation et la félicité de nos cœurs.

AMOUR DE DIEU.

MÉDITATION.

Nous sommes faits pour aimer Dieu, et lui-même nous en a laissé un commandement ex-

près. N'était-ce pas déjà trop pour nous, ô mon Dieu, de nous permettre de vous aimer? et l'homme n'est-il pas assez honoré de cette permission, sans qu'il soit besoin d'un ordre de votre part? Le vénérable père Louis du Pont rougissait de prononcer un acte d'amour de Dieu: je vous aime plus que toutes choses; c'est-à-dire, plus que toutes les créatures, plus que toutes les richesses, que tous les honneurs, que tous les plaisirs de la terre; il lui semblait que c'était dire à Dieu: je vous aime plus que de la boue, plus que de la poussière, plus que de la fumée, Que faut-il pour gagner votre cœur? de la bonté, de la vertu, de la beauté, des talens? Eh! où est la source de tout cela, si ce n'est en Dieu même? quel abîme de toutes les perfections! quel assemblage de toutes les amabilités! Dieu est-il beau? Dieu est-il aimable? Ah! répond Saint Augustin, voyez tout ce que l'univers présente de plus agréable, ce n'est qu'une goutte échappée de cet océan de beauté. Me direz-vous que cette beauté est encore invisible pour nous? Ah! mon cher Théotime, elle est peinte au moins en petit dans ses ouvrages. La nature entière prêche l'amour de Dieu: ses bienfaits nous environnent sans cesse et partout. De quelque côté que je me tourne, ô mon Dieu, vous me portez dans vos bras, comme un petit enfant. Chaque objet, cha-

que fleur, chaque plante, chacun des êtres que vous avez créés, me crient dans leur langage : Aime celui qui m'a créé pour toi. Joseph disait à l'épouse infidèle qui tentait sa vertu : Putiphar, mon maître, m'a confié tous ses biens, et je pourrais l'outrager !

Passons des biens généraux aux biens particuliers, des biens de la nature à ceux de la grâce. Ce grand Dieu nous aime, mon cher Théotime ; oui, nous, particulièrement, nommément. Il nous aime de toute éternité. Les premières personnes qui nous ont aimés sur la terre à notre naissance, ce sont nos parens ; mais Dieu nous a aimés avant eux, avant que nous fussions nés, avant qu'ils le fussent eux-mêmes, avant tous les siècles : *In charitate perpetuâ dilexi te* *. Enfin, comme il a vu dans sa sagesse, que nos cœurs terrestres n'aimeraient que les objets sensibles, que la chair, il s'est fait chair pour notre amour. Oui, un Dieu s'est fait homme comme nous et pour nous. Votre cœur ne peut s'empêcher d'aimer ; eh bien ! aimez ; mais aimez de préférence ce qu'il y a de plus aimable. Dans vos amis, qu'est-ce qui vous attache ? Est-ce une physionomie douce et touchante ? Jésus est le plus beau des enfans des hommes, *speciosus formâ præ filiis hominum* **. La grâce, la mo-

* Jerem. c. 31 v. 3. — ** Ps. 44, v. 3.

destie, la douceur, toutes les amabilités sont répandues sur ses lèvres : *Diffusa est gratia in labiis tuis* *. Sont-ce les talens que vous aimez, et les talens embellis, relevés par la modestie? Jésus est la sagesse incréée du Père Eternel. Tous les trésors de la science de Dieu habitent en lui ; et cependant voyez-le, il se met à la portée des ignorans ; il parle le langage du pauvre ; il se mêle avec les simples ; il aime à être entouré de petits enfans. Enfin, est-ce un cœur généreux et aimant qui ravit votre amitié? eh! fut-il jamais de cœur plus aimant que celui de Jésus? Tous ses soupirs, tous ses pas, toutes ses sueurs, ses larmes, ses longues oraisons, ses voyages, ses miracles, tout lui a été inspiré par son amour pour nous, par l'amour le plus généreux. Cherchons en lui quelque chose qu'il n'ait sacrifié, immolé pour nous. Voyons si nous pouvons le surprendre dans un moment où il ne se soit point occupé de nous. Pour nous, petit enfant dans une crèche ; pour nous, simple artisan dans un pauvre atelier ; pour nous, prédicateur, missionnaire, au milieu de mille fatigues, de mille besoins, de mille persécutions ; pour nous, rassasié d'opprobres, couvert de plaies, élevé sur une croix ; pour nous, assis à la droite de son Père dans les cieux, et plaidant sans

* Ps. 44, v. 3.

cesse notre cause ; pour nous enfin (et c'est le chef-d'œuvre des inventions de son amour), devenu dans son adorable sacrement, notre consolation. Ici, mon Jésus, je puis vous défier de porter plus loin les marques de votre amour : quand je vous possède, mon Dieu, que pourriez-vous me donner de plus?

En est-ce assez pour que nous l'aimions? S'il nous faut quelque nouveau motif, rappelons-nous d'où son amour nous a tirés. Hélas! malgré mille grâces pour chacun de nous, grâces d'une famille chrétienne, d'une religieuse éducation, grâces d'un cœur porté au bien, sensible aux bons exemples, inquiet et souffrant dans le péché, comment avons-nous passé certain temps de la vie! Quels abîmes d'iniquités où nous avons eu peine à nous reconnaître! quelle multitude de péchés, et quels péchés! Cependant Jésus ne s'est pas lassé, il nous a poursuivis amoureusement ; il nous a appelés de toutes les manières, et nous ne verrons bien qu'au grand jour de la manifestation, toutes les industries de sa providence, toutes les ressources qu'elle a employées, tous les ménagemens dont elle a usé, pour remuer un cœur rebelle, ingrat et hautain. Que sera-ce si nous mesurons la distance qui sépare l'homme de Dieu? Dieu et un pécheur! quel espace immense! Jésus l'a

franchi cependant ; il est venu nous retirer de la fange du péché, il nous a lavés dans son sang, et nous ayant rendu la robe de l'innocence, il nous a fait asseoir à sa table, et s'est donné à nous pour nourriture. O homme, peux-tu ne pas aimer Jésus ! O Marie, prêtez-moi votre cœur ! O Esprit Saint, venez, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu du saint amour !

Mon cher Théotime, de tous les préceptes, le plus juste et le plus aimable, c'est celui d'aimer Dieu : vous l'avez senti, et vous désirez savoir à quelles marques vous pourrez avoir la consolante assurance d'aimer votre bienfaiteur et votre père. En voici quelques-unes ; si vous les reconnaissez en vous, soyez tranquille, votre cœur est à Jésus :

1°. Celui qui aime, cherche à plaire à l'objet aimé ; c'est l'effet le plus naturel et le plus nécessaire de l'amour ; aussi notre divin Maître disait-il à ses disciples : si vous m'aimez, gardez mes commandemens. C'est là la première marque du divin amour.

2°. Aimer Dieu, c'est fuir tout ce qui peut introduire en nous l'amour des créatures au préjudice du Créateur. Dieu est jaloux de notre cœur ; ce cœur est son ouvrage : aussi regarde-t-il comme une insulte le moindre partage. Celui

qui aime, ne fait entrer aucune créature en comparaison avec le Créateur. Qu'aucune créature ne trouve place en votre affection, mon cher Théotime, que sous son bon plaisir, aimez Dieu seul pour lui-même ; le reste, que ce soit en lui seul que vous l'aimiez. Gardez-vous, mon enfant, de ce terrible mal, le partage du cœur, qu'on peut appeler un véritable martyre ; il est la source de bien des chagrins, le principe de bien des fautes ; et selon la pensée d'un saint père, les derniers indices d'une chasteté expirante ; passion ridicule et bizarre, mais opiniâtre, qui mine une âme, qui la dessèche, qui la fait misérablement et inutilement languir ; passion cruelle, et d'autant plus cruelle, que, tandis qu'on en est la triste victime, les autres, peu touchés de nos souffrances, en font l'objet ou de leurs railleries ou de leur pitié ; passion malheureuse qui se change en une jalousie inquiète et dévorante ; alors quel enfer que l'état de cette âme !

3°. Aimer Dieu, c'est vouloir tout ce qu'il veut ; c'est recevoir avec le sentiment de la reconnaissance ou de la résignation les maux et les biens de la vie ; c'est baiser la main qui nous frappe comme celle qui nous caresse : voilà, mon cher Théotime, la marque assurée du véritable et parfait amour. Dieu m'avait tout donné, disait Job, Dieu m'a tout ôté ; il ne m'est arrivé

que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni. Seigneur, disait St. Martin près d'expirer, je ne crains pas la mort, je ne refuse pas la vie ; si je suis nécessaire à votre peuple, je suis prêt à travailler et à souffrir ; que votre sainte volonté soit faite. Vous vous rappelez, mon cher Théotime, la prière qu'adraissait au Ciel, du fond de sa prison, la vertueuse Elisabeth de France : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu, ordonné de toute éternité ; cela me suffit, j'adore vos desseins impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous, je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout. » Faites comme cette admirable princesse, aimez votre Dieu, mon cher Théotime, et vous aurez rempli le grand précepte de la loi ; aimez-le de toute votre âme, de toutes vos forces, et vous serez ce que doit être tout véritable chrétien.

EXEMPLE.

St. François de Sales, d'après St. Bernardin de Sienne, raconte le fait suivant :

Dans le temps où les chrétiens les plus distingués par leur naissance et leur fortune se faisaient un devoir de témoigner leur amour pour Notre-

Seigneur, en traversant les mers, et en visitant les lieux où se sont opérés les mystères de notre Rédemption, un jeune gentilhomme entreprit cet heureux pélerinage. A peine arrivé sur la terre sanctifiée par les souffrances de J.-C., il se rend avec empressement à Nazareth. A la vue de cette petite bourgade, où la Sainte Vierge avait demeuré si long-temps, et où s'était opéré le mystère de l'Incarnation, le souvenir de la tendre charité de la Mère et du Fils excite dans un cœur si bien préparé, les sentimens les plus vifs de reconnaissance et d'amour. A Bethléem, on lui montre la grotte où son Dieu, son Sauveur est né : dans l'ardeur de sa foi, il lui semble voir couché dans la crèche le divin enfant ; des larmes d'attendrissement coulent en abondance de ses yeux ; il ne peut se lasser de coller ses lèvres sur cette enceinte sacrée, qui avait reçu les premières larmes de Jésus. Puis, pour contenter son amour, il visite chacun des lieux qui avaient été marqués par quelques circonstances de la vie de son bon Maître ; il n'oublie ni le Jourdain où Jésus fut baptisé par St. Jean, ni le désert, où, après avoir passé quarante jours dans le jeûne et la prière, il fut tenté par le démon. Mais s'arrêtant surtout aux endroits qui lui rappellent les derniers mystères de la vie et de la passion de l'Homme-Dieu, il sent au jardin de Gethsémani

sa ferveur se renouveler ; toutes les douleurs du Fils de Dieu se représentent à son esprit, il croit entendre ses gémissemens et ses tendres plaintes ; il croit voir cette sueur de sang qui le met en agonie ; ne pouvant verser son sang pour son Dieu, il arrose la terre de ses larmes. Ensuite il parcourt toutes les stations, il suit en esprit son Maître dans les rues de Jérusalem, il l'accompagne chez Caïphe, chez Pilate et chez Hérode, il le voit dépouillé, battu de verges, couronné d'épines. Il gravit la montagne du Calvaire, s'imaginant suivre pas à pas Notre-Seigneur portant sa croix ; enfin il arrive au sommet de la montagne : là il est près de succomber à la douleur. C'est ici, se dit-il, que mon Dieu a été crucifié, ici qu'on lui a percé les pieds et les mains d'énormes clous, ici qu'a été consommé l'œuvre de mon salut et du salut de tout le genre humain.

Après avoir employé plusieurs heures dans ces pieuses contemplations, il va au sépulcre, et du sépulcre il s'achemine vers ce lieu à jamais vénérable par les vestiges sacrés que notre divin Maître y a laissés en montant au ciel. A cette vue, il tombe à genoux, il colle ses lèvres, comme il l'avait fait tant de fois ailleurs, sur la terre qui portait l'empreinte des pieds du Sauveur ; puis élevant les mains et les yeux vers le ciel : « O Jésus, ô l'amour de mon cœur, où

» voulez-vous que j'aille maintenant? J'ai visité » tous les lieux que vous avez daigné habiter » durant votre vie mortelle, ceux où vous avez » souffert; je vous ai suivi sur le Calvaire, je » vous ai accompagné au sépulcre, me voici, » Seigneur, au lieu d'où vous êtes parti pour » monter au ciel. Où puis-je aller, Seigneur, si » je ne vais après vous? Faites donc, ô ma vie, » ô mon tout, que je vous suive au Paradis! » A ces mots, il s'incline, son cœur s'ouvre, il expire, et son âme s'envole dans les cieux.

O mon cher Théotime! qu'il est doux de mourir victime de son amour! C'est bien ici que nous pouvons répéter ce vœu: *Moriatur anima mea morte justorum* *. Puissé-je mourir comme est mort ce pieux gentilhomme! Mais pour faire une mort aussi précieuse devant Dieu, il faut, comme lui, avoir un cœur détaché de tous les biens de la terre, de tous les vains plaisirs du monde; il faut aimer comme il a aimé.

(Traité de l'Amour de Dieu, par S. Franç. de Sales.)

PRATIQUE.

Accoutumez-vous à invoquer avec foi le Saint Esprit au commencement de vos actions, en récompense il vous inspirera l'amour de Jésus et de Marie.

* Num. c. 23, v. 10.

XXVIe. JOUR.

VIE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE APRÈS LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

Jésus ayant aimé ses disciples, les aima jusqu'à la fin. Oui, mon cher Théotime, il nous a aimés jusqu'à la fin. Il nous a tout sacrifié, sa gloire, son honneur, sa vie même ; et avant qu'il souffrît pour nous les angoisses de la mort, il nous avait légué son corps adorable. Un seul bien lui restait, dans cet entier dénument où l'avait réduit son amour : Marie, sa sainte mère, était aux pieds de la croix ; et tandis que ses disciples et ses apôtres eux-mêmes l'abandonnaient, Marie lui renouvelait à chaque instant la promesse d'un attachement inviolable. Jésus regarde avec bonté sa mère, et épargnant à sa tendresse un nom qui eut augmenté sa douleur : Femme, lui dit-il, voilà votre fils. Portant ensuite les regards vers le disciple bien-aimé : voilà votre mère, *ecce mater tua**. Mon fils, dit-il, à chacun de nous, ma mère sera désormais ta

* Joan. c. 19, v. 27.

mère, tu seras son fils; tu seras pour elle le remplaçant de ton Dieu, et elle sera pour toi ce qu'elle a été pour moi-même, la mère la plus tendre. Dès ce moment, le disciple bien-aimé prit Marie dans sa maison, dès ce moment aussi, Marie remplit la grande mission qui venait de lui être confiée. Elle étendit son amour maternel sur toute l'Eglise naissante; elle suivait ses enfans adoptifs dans leurs courses apostoliques, elle encourageait leurs travaux, elle fortifiait par ses prières le courage des martyrs, elle sollicitait auprès de son Fils la persévérance pour les Néophytes qui embrassaient les saintes rigueurs de l'Evangile.

Mais la charité de Marie n'a pas été renfermée dans le cercle étroit des années qu'elle avait encore à passer dans cette terre d'exil; elle a embrassé tous les siècles, et tous les siècles ont ressenti les heureux effets de sa tendresse maternelle. Imitons, mon cher Théotime, la charité de celle que Jésus nous a donnée pour mère et pour modèle. Par cette vertu, qui est le complément du grand précepte de l'Evangile, payons à notre Dieu une partie de la dette sacrée de la reconnaissance, et remplissons ce que Dieu exige essentiellement de tous les hommes : *Mandavit unicuique de proximo suo* *.

* Eccl. c. 17, v. 12.

AMOUR DU PROCHAIN.

MÉDITATION.

Il y a quelques jours, mon cher Théotime, à la vue des miséricordes de Dieu sur votre âme, ne partagiez-vous pas l'espèce d'embarras et de perplexité du saint roi David, lorsqu'il disait : Que rendrai je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi** ? Que rendrai-je jamais à Dieu pour toutes ses miséricordes ? que peut-il recevoir de moi ? Mon cher enfant, il y a pourvu ; et pour le paiement de la dette de votre reconnaissance, il a cédé tous ses droits à quelqu'un qu'il a mis en sa place, et auquel il vous renvoie. Vous entendez, je veux parler du prochain. *Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous l'aurez fait***. C'est la parole expressive de Notre-Seigneur ; et au grand jour du jugement : *J'ai eu faim,* dira le Souverain Juge aux élus, *et vous m'avez donné à manger* ***. *La marque,* disait-il à ses disciples, durant sa vie mortelle, *la marque à laquelle on reconnaîtra si vous êtes mes disciples, ce sera si vous vous aimez les uns les autres* ****. Et en effet, ce qui touchait

* Ps. 115, v. 3. — ** Matth. c. 25, v. 40.
*** Matth. c. 25, v. 35. — **** Joan. c. 15, v. 25.

les païens dans la primitive Eglise, c'était cette union fraternelle qui faisait de tous les chrétiens un seul cœur et une seule âme. Voyez comme ils s'aiment, disaient-ils. Le célèbre St. Pacôme dut sa conversion au spectacle touchant que lui offrit la charité des chrétiens : il était païen, et servait dans les armées du tyran Maxime ; lui et ses compagnons réccmment enrolés dans les troupes romaines, séjournèrent quelques jours à Thèbes. Les officiers de l'armée les traitaient fort durement, et les tenaient étroitement renfermés. Les chrétiens eurent pitié des nouveaux soldats ; ils en agirent avec eux comme avec leurs propres enfans, et leur procurèrent toutes sorts de secours. Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme ; il se sentit touché d'amour pour la loi des chrétiens, et embrasé d'un désir ardent de servir le Dieu qui inspirait de tels sentimens à ses adorateurs.

Aimons notre prochain, mon cher Théotime, puisque selon St. Jean, c'est le commandement du Seigneur, et que celui qui ne l'observe pas, demeure dans la mort. Aimons-le, non-seulement de bouche, mais encore de cœur et d'action : aimons-le en chrétien, parce qu'il est notre frère et enfant de Dieu, parce qu'il est aimé de Jésus-Christ, racheté de son sang, destiné au ciel

comme nous ; aimons-le sans exception, moins toutefois que, parmi les hommes, no puissions en trouver un seul qui ne soit p l'ouvrage d'un Dieu, le prix du sang d'un Die

Voici en peu de mots, trois devoirs à rempl à l'égard du prochain. 1°. Il a des droits surto à sa réputation et nous devons la respecte comme nous voulons qu'on respecte la nôtre. N donnons jamais atteinte, mon cher Théotim ni par des soupçons et des jugemens mal fondé tel nous paraît méprisable ou vicieux, qui e déjà, ou qui sera un jour bien meilleur q nous : ni par la médisance ; elle tue presque to jours deux âmes, souvent trois, celle qui la fai à cause de la malignité qui la lui inspire, cel qui l'écoute, à cause du plaisir méchant qu'el y trouve, enfin celle qui en est l'objet, à caus des haines dont elle est le principe. Un solitai avait mené en apparence une vie peu fervente néanmoins à la mort il jouissait d'un grand calm son supérieur en fut alarmé comme d'un piége d démon, et lui en demanda la cause. Le religieu lui répondit : Mon père, Notre-Seigneur a dit ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé. J'ai tâch toute ma vie de ne parler et de ne juger mal de pe sonne, et de penser bien de tous. Ah ! mon frère lui dit le supérieur, mourez en paix ! 2°. Le pro chain a des défauts, il faut les supporter ; de

torts, il faut les pardonner. Nous avons aussi nos défauts, et les autres nous les passent si souvent, et Dieu surtout nous supporte depuis si long-temps ! Direz-vous que votre prochain vous a offensé ? mais n'est-ce pas votre imagination qui se le figure ainsi ? Mais nous, n'avons-nous jamais offensé Dieu et mérité ses vengeances ? mais Notre-Seigneur n'a-t-il souffert que peu de chose ? Je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur, disait Saint François de Sales, mais s'il me commandait de haïr un ennemi, je n'en viendrai pas à bout; et quand un ennemi, disait-il encore, m'aurait arraché un œil, je le regarderais toujours avec l'autre de bon œil. Mon cher Théotime, arrêtez les premières saillies de votre vivacité, vous empêcherez par-là de violens incendies Que le soleil ne se couche jamais sur votre colère : l'homme haineux et vindicatif amasse sur sa propre tête, des charbons ardens, pardonnez, supportez, et vous direz avec assurance votre *Pater*. — Jean Gualbert, jeune gentilhomme italien, brûlait de venger la mort de son frère indignement assassiné. Son père l'animait encore par ses exhortations. Dans cette disposition, il rencontre l'assassin, jeune gentilhomme du pays. Le lieu solitaire, le passage étroit, tout favorisait son dessein. Il lève le bras pour frapper son ennemi. Cet infortuné, qui

était sans armes, se jette à genoux, les bras en croix, sans dire un seul mot; c'était le vendredi-saint. Jean Gualbert, à cette vue et au souvenir de la mort du Sauveur, jette loin de lui son épée, relève son ennemi, et lui dit avec douceur : Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ; je vous accorde non-seulement la vie, mais encore mon amitié. Priez Dieu qu'il me pardonne mon péché; puis il l'embrasse tendrement. Après cette victoire remportée sur son cœur, il entre dans une église, se prosterne aux pieds du crucifix, et Dieu lui fit connaître, par un prodige, combien ce trait de charité lui était agréable*. 3°. Notre prochain a des besoins, et nous devons le soulager. Une âme charitable est marquée pour le ciel. L'aumône, dit le sage, résiste au péché, comme l'eau éteint le feu. Les pauvres, sont les portiers du ciel, et les amis qu'il faut se faire pour y entrer. Les rois sont sur la terre les images vivantes de Dieu, et les pauvres, les images vivantes de Jésus-Christ. Dans le monarque je vois mon Dieu, et dans la personne du pauvre, je vois mon Sauveur. Un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ ne sera pas sans récompense; aussi

* Vie des Saints, par Godescard, vie de Saint Jean Gualbert, 12 Juillet.

le Maréchal de Luxembourg, si célèbre par ses exploits militaires, disait en mourant : Je préférerais aujourd'hui à l'éclat de tant de victoires inutiles au tribunal de Dieu qui juge les guerriers, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de lui.

EXEMPLE.

PENDANT les jours de la terreur, M. Aurain, curé de Figeac, donna un exemple bien touchant de de la plus héroïque charité. Il était à l'autel, il venait de prononcer les paroles de la consécration, la foule recueillie adorait en silence, lorsque le signal d'alarme retentit tout-à-coup ; les femmes s'effraient, les hommes se lèvent, un enfant se précipite dans l'église en criant : les républicains sont arrivés, ils me suivent de près. Le prêtre venait de déposer les ornemens sacrés. Deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église, le curé les voit, et descendant rapidement les dégrés de de l'autel, il s'échappe par la sacristie : dans le cimetière, il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir ; il les évite, il franchit un mur et gagne la campagne. Arrivé sur le bord d'une petite rivière, il n'éhésite pas, il s'y jette et la traverse à la nage. Parvenu au bord opposé, il se retourne, et voit les deux soldats toujours

acharnés à le poursuivre ; un d'eux se jette dans la rivière pour la traverser. A cette vue, M. Aurain reprend sa course et gravit un côteau, il gagne de vitesse, il est hors de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort. Il était sauvé, il entend des cris de détresse, il revient sur ses pas. Du haut du côteau il voit un des soldats se débattre dans les eaux et sur le point d'être englouti. Le prêtre qui avait enseigné la charité, prêché le pardon et recommandé de rendre le bien pour le mal, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui l'appelait à son secours : avec la même vitesse qu'il avait mise à se sauver, il descend la colline ; parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau ; il plonge il replonge encore pour ressaisir le malheureux qui se noye. Enfin il reparaît sur l'eau ; il ramène sur le rivage le soldat à demi-mort et sans connaissance ; il le réchauffe, il le rend à la vie. Cet homme ayant reprit ses sens, reconnait le curé de Figeac : Et quoi ! s'écrie-t-il, c'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais, vous dont j'avais juré la mort ! On nous a donc trompés ! on nous répète sans cesse que les prêtres ne respirent que vengeance. — Mon ami, répond le curé, vous voyez si on vous a dit vrai ; en vous sauvant, je n'ai fait que mon devoir : tout prêtre, tout chrétien devait faire

ce que j'ai fait. J'ai été heureux, voilà tout; j'en remercie le Ciel ; remerciez-le aussi, et ne persécutez plus ceux qui servent Dieu et qui croient en lui.

PRATIQUE.

Ne prenez jamais votre repos avec la haine dans le cœur ; et quand vous faites l'aumône, faites-la pour l'amour de Jésus et de Marie, et comme à eux-mêmes.

XXVII^e. JOUR.

MORT DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

EXEMPLE du péché originel, Marie n'a point refusé d'en subir la peine ; elle s'est soumise avec joie à une loi qui semblait ne devoir pas l'atteindre, à la sentence portée contre tous les enfans d'Adam : elle a voulu mourir pour honorer par ce sacrifice la suprême puissance de Dieu sur ses créatures. En effet, mon cher Théotime, si vous me demandez en quel endroit du monde sa souveraineté paraît avec plus d'éclat, je vous dirai qu'après le calvaire et l'autel, c'est sur nos

lits de mort et dans nos cimetières. Il est rare que les vivans osent l'y offenser ; et les morts, par leur état d'humiliation et de destruction, y rendent tous hommage à sa grandeur et à son domaine absolu. Marie a voulu mourir, pour se rendre entièrement conforme à son divin Fils : Jésus a partagé ses différentes vertus et les différens traits de sa vie mortelle entre les Saints ; mais il a voulu les réunir tous dans la Reine des Saints. Enfin, Marie a voulu mourir pour adoucir ce passage à ses serviteurs, semblable à une tendre mère qui la première porte les lèvres à une potion amère, afin que son enfant la prenne avec moins de répugnance. Voulez-vous, mon cher Théotime, adoucir pour vous les amertumes de ces derniers momens ? honorez, aimez, servez cette Mère de bonté, elle ne vous abandonnera pas à votre dernière heure ; je dirai plus, Théotime, à une tendre dévotion pour Marie, joignez une dévotion plus tendre encore, s'il est possible, au cœur de son divin Fils. Heureux, mille fois heureux, le chrétien mourant après une vie consacrée à ce cœur admirable dont votre cœur, ô Vierge immaculée, a été la plus parfaite image !

DEVOTION AU COEUR DE JÉSUS.

MÉDITATION.

Hoc sentite in vobis quod et in christo Jesu !* Pénétrez vos cœurs des sentimens, des affections du Cœur de Jésus ; voilà, Théotime, l'abrégé de l'Evangile, la perfection du christianisme ; voilà en même temps, la fin toute divine de la dévotion au Cœur de Jésus : dévotion aussi juste que naturelle dans son objet, nécessaire, j'ose le dire, dans les vues de la Providence, admirable par les fruits quelle produit,

1°. *Juste et naturelle dans son objet.* En effet, cher Théotime, l'objet de eette dévotion, c'est le Cœur de l'Homme-Dieu ; ce Cœur, le principe de sa vie mortelle, ce Cœur, le siége et l'organe de ses affections, ce Cœur uni inséparablement à la Divinité. Dans les funérailles des grands hommes, on rend à leurs cœurs inanimés, des honneurs particuliers ; on les enferme dans l'or et les pierreries ; que dis-je, on en confie même le dépôt et la garde aux temples du Seigneur. Leur vue seule réveille en nous le souvenir de tout ce qu'il y a eu de grand et d'héroïque dans leurs sentimens. Quels hommages donc ne devons-nous pas rendre au plus

* Philipp. c. 2, v. 5.

grand, au plus aimable, au plus parfait de tous les cœurs, au Cœur de l'homme-Dieu, toujours vivant et toujours consumé des flammes de la charité? Si nous possédions ici le cœur d'un de ces hommes qui ont été, par leurs vertus, de vives images du Cœur de Jésus, si nous possédions le cœur de François Xavier, le cœur de Vincent de Paul, de François de Sales, avec quel transport ne baiserions-nous pas ces cœurs vénérables qui brûlaient du zèle le plus ardent et en cela nous ne ferions qu'obéir à cette persuasion intime qui dit à tous les hommes que si l'âme est le principe de tous les sentimens vertueux, le cœur en est comme le centre, et qu'associé à toutes les affections de l'âme, il a droit par-là même à notre vénération dans les hommes de Dieu, et dans l'Homme-Dieu, non-seulement à tout notre amour, mais à notre culte et à nos adorations. Voyez, Théotime, combien le Seigneur estime le cœur de l'homme; il ne dédaigne pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Tantôt il commande avec empire et nous dit : Vous m'aimerez de tout votre cœur. Tantôt il s'abaisse au ton de la prière : Mon fils, donnez-moi votre cœur. Il promet de se montrer sans voile aux cœurs purs, de ne mettre aucunes borne

à ses libéralités envers les cœurs droits. S'il s'indigne contre son peuple, c'est qu'Israël a détourné de lui son cœur. S'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié; s'il nous parle, c'est à notre cœur qu'il s'adresse : *Loquar ad cor ejus* *. Dieu a sans cesse les yeux fixés sur le cœur de l'homme, il ne voit, il n'estime en quelque sorte dans l'homme, que le cœur; et l'on demanderait après cela pourquoi nous rendons un culte particulier au Cœur de Jésus, c'est-à-dire, au Cœur de notre Dieu! Il est vrai, dès la naissance de cette consolante dévotion, on a crié à la nouveauté; mais, était-ce une nouveauté que d'honorer cet amour infini d'un Dieu pour les hommes, cet amour qui n'est autre chose que Dieu même? *Deus charitas est* **. Non, Théotime, cette sainte dévotion n'est pas nouvelle : on peut même dire qu'elle a été la dévotion de tous les Saints, et qu'ayant commencé sur le calvaire, elle n'a fait que se développer au dix-septième siècle, ou de plus grands besoins réclamaient des secours plus abondans.

2°. *Dévotion au Cœur de Jésus, nécessaire dans les vues de la Providence.* Les passions et les misères du cœur de l'homme ne faisaient que croître d'âge en âge; enfin, dans le siècle qui réunit à toutes les erreurs des siècles passés, des

* Osée, c. 2, v 14. — ** Joan. c. 4, v. 8.

désordres jusqu'alors inconnus, c'est son Cœur lui-même, c'est-à-dire, le trésor de ses grâces les plus précieuses que le Sauveur nous donnera par un dernier effort d'amour ; et en cela, Théotime, admirez les vues d'une Providence miséricordieuse. *Première vue de la Providence :* la philosophie moderne allait paraître, et sa fureur allait attaquer personnellement l'Auteur du christianisme, elle devait tout mettre en œuvre pour éloigner les hommes de Jésus-Christ, le chasser, s'il se pouvait, du monde entier. Afin de rendre inutiles les efforts des précurseurs de l'Antéchrist, que fera la providence? elle inspirera aux chrétiens un amour encore plus tendre pour leur divin Maître, en découvrant toutes les amabilités de son cœur, en les introduisant dans ce sanctuaire adorable. Qui pourra les séparer de Jésus, quand leurs cœurs seront unis à son Cœur? En vain l'impiété s'avance, en répétant le sacrilége serment d'écraser le christianisme, la Religion déploie aux yeux des peuples l'oriflamme du divin Cœur, et les enfans de la foi se rallient et se serrent plus que jamais autour de Jésus-Christ. *Deuxième vue de la Providence :* l'incrédulité commençant une fois à souffler, devait nécessairement dessécher les cœurs, et remplacer les sentimens nobles et généreux par l'égoïsme et l'indifférence, fruit inévitable des

doctrines impies ; elle devait amener les temps prédits par Saint Paul, et la génération qu'il a si bien dépeinte * : « Sachez, dit il à son disciple » Timothée, que dans les derniers temps, viendra » une époque périlleuse ; il y aura des hommes » amateurs d'eux-mêmes, avides d'argent, blas- » phémateurs, sans respect pour les auteurs de » leurs jours, sans reconnaissance, capables de » tous les crimes, esclaves de leurs corps, rem- » plis d'orgueil, et adorateurs de la volupté plus » que de la Divinité ». A ces traits, qui pourrait méconnaître notre siècle? Insensible à tous les maux de ses semblables, quand ses propres jouissances n'en souffrent pas, l'homme immolera tout à son intérêt et à son plaisir ; l'or, et la volupté qu'on achète avec l'or, voilà ses dieux. Quel remède à cette froide indifférence, à ce vil égoïsme qui paralyse les cœurs, sinon dans l'inépuisable charité, dans les ineffables tendresses du Cœur doux et humble de l'Homme-Dieu, victime du plus pur et du plus généreux amour? *Troisième vue de la Providence :* de grands crimes se préparaient, et le siècle marchait à grands pas, vers les attentats les plus monstrueux, il fallait tenir prêtes les plus grandes expiations. La Providence, qui veille sur tous nos besoins, y a pourvu en ouvrant d'a-

* Tim. c. 3, v. 1.

vance, pour les jours de sang et d'horreur, le trésors réparateurs du Cœur de l'Homme-Dieu car le culte que nous lui rendons, est essentielle ment expiatoire, et à ce titre il est essentielle ment fait pour notre siècle et notre patrie. Oui Théotime, le culte du Sacré-Cœur appartient à la France, parce qu'il est né parmi nous, et qu cet astre salutaire a lui d'abord sur la France et ensuite sur le reste du monde chrétien ; i appartient à la France, parce que nos cités s sont hâtées de l'embrasser, parce qu'il a sauv nos provinces de la peste ; il appartient à l France, parce que le Roi martyr, ne voyant plu aux malheurs de la France, d'autre remède lui consacra son royaume, sa famille, sa personne. Mais, disons-le, Théotime, il appartien surtout à la France, parce que la France, gran dement coupable et non moins malheureuse, n' de ressource, pour expier ses crimes et guérir se maux, que dans le Cœur de son Dieu.

3°. *La dévotion au Cœur de Jésus, admirable par les fruits qu'elle produit.* Vous n'ignorez pas les paroles consolantes que le Sauveur du monde fit entendre à une âme sainte : « Les » chrétiens, lui dit-il, trouveront dans cette sa- » lutaire dévotion, tous les secours nécessaires à » leur état, la paix dans leurs familles, le sou- » lagement dans leurs travaux, et les bénédic-

» tions du ciel dans leurs entreprises. C'est pro-
» prement dans ce Cœur adorable, qu'elles trou-
» veront un lieu de refuge pendant leur vie, et
» principalement à l'heure de la mort! Ah qu'il
» est doux de mourir après avoir eu une cons-
» tante dévotion au Cœur de celui qui doit nous
» juger! » Depuis plus de deux cents ans, les promesses du divin Sauveur se sont vérifiées. Les malades ont invoqué le Cœur de Jésus, et ils ont recouvré la santé; les pécheurs ont jeté leurs péchés dans cet abîme de miséricorde, et ils ont recouvré avec la grâce la paix d'une bonne conscience. Que d'âmes affligées ont trouvé dans le cœur de Jésus un soulagement à leurs douleurs! Combien d'âmes faibles et chancelantes y ont puisé la force et la victoire! O mon fils! aimez cette dévotion, qu'elle soit votre refuge et votre appui jusqu'au dernier soupir. Voici quelques avis qui vous en faciliteront la pratique: 1°. *Pour chaque année.* Le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement est consacré par l'Eglise à la fête solennelle du Cœur de Jésus. Ce jour-là, vous ferez une amende honorable, et vous communierez en réparation des outrages que le Sauveur a reçus et reçoit encore dans l'adorable sacrement de nos autels. C'est lui-même qui a indiqué ce jour et ces pratiques, lorsqu'il a révélé cette touchante dévo-

tion, il a promis que son Cœur se dilaterait pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendraient cet honneur. 2°. *Pour chaque mois.* Le premier vendredi du mois est singulièrement destiné à honorer le Cœur de Jésus. Vous pourriez sanctifier ce jour par une visite au Saint-Sacrement, par des prières, par la communion. 3°. *Pour chaque semaine.* Chaque vendredi doit nous rappeler le souvenir des souffrances de Jésus-Christ ; laisserez-vous passer ce jour sans payer un tribut particulier d'hommages au Cœur de votre Dieu. 4°. *Pour chaque jour.* C'est la coutume des âmes pieuses de réciter le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, et de demander le matin à neuf heures, et le soir à quatre heures, l'amour du Sacré-Cœur, par cette courte aspiration : Cœur de Jésus, brûlant d'amour pour moi, enflammez mon cœur de votre amour. 5°. Enfin, Théotime, je vous engagerai à entrer dans quelqu'une des associations établies en l'honneur du Cœur de Jésus. Outre les nombreuses indulgences qu'y ont attachées les souverains Pontifes, vous y trouverez des grâces abondantes pour vivre saintement, un moyen efficace de persévérance et le gage assuré d'une bonne mort.

EXEMPLE.

DIEU qui ne permet le mal que pour accomplir les desseins de sa miséricorde, et qui ébranle l'univers entier, pour enfanter ses élus à la grâce par des moyens qui lui sont connus, permit qu'en 1720, la Provence fût ravagée par une peste furieuse. La ville de Marseille fut la première attaquée de ce fléau qui, en peu de mois, emporta la moitié des habitans de cette grande ville. Mgr. de Belsunce de Castelmoron, évêque de Marseille, voyant l'insuffisance des remèdes humains, résolut de recourir à celui qui tient dans sa main, les clefs de la mort et de l'enfer, et d'opposer, en faveur de ses diocésains, à la colère de Dieu, les mérites du Cœur sacré de son divin Fils.

Il espéra trouver, dans le culte public du Cœur de Jésus-Christ, un remède contre un mal qui n'en avait pas sur la terre ; et son espérance ne fut pas trompée. Il exhorta tous ses diocésains à entrer dans le même esprit ; il ordonna que la fête du Cœur de Jésus fût solennisée désormais le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, et qu'elle fût célébrée comme une des plus grandes fêtes de l'année. Le jour de la Toussaint, après une longue procession qu'il fit pieds nus, et portant le très-saint Sacrement,

il fit une consécration solennelle et publique de tout son diocèse et de lui-même au Cœur sacré de Jésus.

Sa prière fut exaucée sensiblement ; dès ce jour, le mal, jusque-là si furieux, commença à diminuer considérablement, et en peu de temps, il cessa entièrement. C'est ce que les magistrats de cette ville ont reconnu et déclaré dans un acte authentique ; mais Dieu réservait à la ferveur du Pontife et de son peuple une protection encore plus marquée.

En 1722, au mois de mai, la peste, qu'on croyait depuis long-temps entièrement éteinte, se ralluma de nouveau dans la ville, et la jeta dans une étrange consternation. Le Cœur de Jésus fut une seconde fois l'heureuse ressource du saint prélat ; à sa sollicitation, les magistrats en corps firent vœu d'aller tous les ans, au nom de la ville, à l'église de la Visitation, le jour de la fête du Sacré-Cœur, pour y honorer ce digne objet de notre amour, pour y recevoir la sainte communion, offrir un flambeau de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, et enfin assister à la procession générale que le prélat se proposait d'établir à perpétuité en ce même jour. Ce vœu fut prononcé publiquement devant l'autel de l'église cathédrale, par le premier des magistrats

municipaux, au nom de tous, le jour de la Fête-Dieu, avant la procession du Saint-Sacrement, Mgr. l'Evêque le tenait entre ses mains, et les magistrats étant à genoux devant lui. Tout le peuple s'unit à un vœu dont il espérait le succès avec une foi vive.

Il fut exaucé d'une manière qui fit l'admiration aussi bien que la consolation de toute la ville. Dès ce jour-là, tous les malades guérirent, et personne ne fut atteint de la peste. La défiance qui, dans ces funestes fléaux, cause souvent plus de mal que le fléau même, céda la place à une confiance entière, les habitans de Marseille se croyant en sûreté sous la protection du Cœur miséricordieux du Sauveur. Le mal cessa à un point, que six semaines après, Mgr. l'Evêque de Marseille, dans un mandement qu'il publia pour exciter ses diocésains à la reconnaissance, leur disait : Nous jouissons actuellement d'une santé si parfaite, que, ce qui est sans exemple dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que l'est celle-ci, et ce qui tient du prodige, nous n'avons presque plus dans Marseille, depuis quelque temps, ni morts, ni malades d'aucune sorte de maladies que ce soit, non plus que dans le territoire.

Ce fut en mémoire de cette seconde grâce, qui parut encore plus subite et plus miraculeuse que

la première, que Mgr. l'Evêque de Marseille établit à perpétuité une procession générale au jour de la Fête du Sacré-Cœur de Jésus. Tous ces faits sont constatés par les mandemens de ce prélat, et par les actes de délibération du corps des magistrats municipaux de la ville de Marseille.

PRATIQUE.

Ne passez aucun jour sans rendre quelque hommage au Cœur de Jésus, et faites-vous un devoir de l'honorer d'une manière spéciale le premier vendredi de chaque mois. A la dévotion au Cœur de Jésus, joignez la dévotion au Cœur immaculé de Marie.

XXVIII^E. JOUR.

ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

MARIE pouvait dire avec plus de droit que le saint roi David : *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam**; autant mes peines ont été multipliées dans mon cœur, autant vos consolations ont répandu de joie dans mon âme. Marie, la plus innocente, ou plutôt la seule innocente entre tous les enfans d'Adam, a été affligée sans mesure. Qui jamais souffrit comme cette mère de douleur? Mais aujourd'hui elle quitte la vallée de larmes; environnée de délices et appuyée sur son bien-aimé, elle s'élève dans le séjour de la félicité. Marie s'est abaissée au-dessous de toutes les filles d'Israël : en ce jour elle reçoit l'empire absolu sur toutes les créatures ; aussi grande devant Dieu qu'elle a été petite à ses propres yeux, elle sera désormais l'avocate de tous les pécheurs, leur refuge, leur principale espérance après Jésus. Marie avait sacrifié son fils unique, et voilà que le

* Ps. 93, v. 20.

nombre de ses enfans adoptifs va se multiplier comme le sable qui couvre les rivages de la mer. Vierge Sainte, entendez-vous la voix de votre Jésus qui vous crie: *Surge, amica mea, et veni**; levez-vous, ma bien-aimée, et venez prendre possession du trône que je vous ai préparé; portes du ciel, ouvrez-vous, c'est votre Reine; Chœurs célestes, entonnez un cantique de louanges dans cette solennité. Mon cher Théotime, il me semble voir le prophète royal reprendre sa harpe et chanter de nouveau: *Qu'elle est glorieuse, ô mon Dieu, cette Reine que je vois à votre droite! l'or brille sur son vêtement avec une admirable variété; plus admirable encore est la gloire intérieure de la fille du Roi des rois***. Tous les heureux habitans de la nouvelle Jérusalem répètent à l'envie: Honneur, gloire à la Mère du Sauveur des hommes, à celle qui a brisé la tête du serpent.

GRACE SANCTIFIANTE.

MÉDITATION.

1°. *Grâce de mon Dieu, grâce infiniment précieuse*, c'est vous seule qui fixez sur une âme les regards du souverain Maître, c'est par vous seule qu'elle devient l'objet des complaisances de l'éternelle Vérité. En effet, mon cher

* Cant. c. 2, v. 13. — ** Ps. 44, v. 10.

Théotime, quand j'aurais toute la science, toute la puissance du monde, si je n'ai pas la grâce sanctifiante, à quoi cela me servirait-il devant Dieu? Vous le savez, lorsque l'envoyé du Très-Haut vint annoncer à Marie qu'elle serait la mère de son Dieu, des hommes puissans, des hommes grands selon le monde remplissaient l'univers de leur nom; des écrivains célèbres, philosophes, orateurs, historiens, poètes, travaillaient ces ouvrages qui devaient faire l'admiration de la postérité. Croyez-vous que tous ces hommes qui fixent l'attention de la terre, attirassent les regards du ciel? Les Anges se disaient-ils les uns aux autres. Voyez-vous ces célèbres écrivains, ces généraux renommés, ces profonds politiques, ces monarques puissans? Non, mon cher Théotime, et s'ils laissaient tomber un regard sur ces hommes si vantés, c'était un regard de pitié. Une pauvre chaumière, une jeune Vierge inconnue attirait toute leur attention: Quelle est, disaient-ils, celle qui brille d'un si vif éclat au milieu des ténèbres, ce lys au milieu des épines! C'est ma fille bien-aimée, répondait le Tout-Puissant; en elle j'ai mis toutes mes complaisances. Pourquoi, mon cher enfant? Parce que Marie était pleine de grâce, *gratiâ plena**; la grâce fut son

* Luc. c. 1, v. 28.

premier titre à la divine maternité : et si la religion offre à notre vénération un de nos rois ce n'est pas qu'elle ait vu dans ce prince, un puissant monarque, un guerrier magnanime un grand législateur ; non, elle n'a vu en lui, qu l'ami de Dieu, et c'est pour cela seul qu'elle conserve ses restes précieux, tandis que les cendre de ces conquérans si vantés dans l'histoire dorment confondus avec la poussière des tombeaux c'est parce que ces restes inanimés ont été sanctifiés par la grâce, que la foi les propose à notr vénération. Vanité donc d'amasser des richesse périssables, vanité d'aspirer à des honneurs qu passent, vanité de courir après des jouissance d'un jour ! Tout n'est que vanité, hors aime Dieu et être aimé de Dieu. O mon âme ! n'admire plus les faux biens du monde ; ton véritable bien c'est la grâce sanctifiante.

2°. *Grâce de mon Dieu, unique bien de l'âme.* Sans ce bien, à quoi serviraient tous les autres ; et si vous l'avez, que peut-il vous manquer ? Avec la grâce, nos moindres actions deviennent méritoires pour le ciel ; sans elle, toutes nos œuvres, même les plus éclatantes, sont stériles et frappées de mort. Avec la grâce, fussiez-vous le plus affligé des hommes, vous trouverez une consolation abondante, un baume à toutes vos plaies ; sans elle, peut-on goûter quelque bon-

heur ici-bas, et surtout peut-on se promettre quelque chose au-delà de la mort? *J'ai été tout,* disait l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, *j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien.* Voilà le mot qui termine trente années de travaux et de succès. Il parlait juste, mon cher Théotime, une chose lui manquait, la grâce sanctifiante, l'amitié de Dieu ; et parce qu'elle lui manquait, tout lui échappait, le temps et l'éternité. Aussi, que n'ont pas fait les Saints pour conserver la grâce ou la recouvrer ! Saints anachorètes, que faisiez-vous ensevelis tout vivans dans les antres et les déserts? Ah ! nous dites-vous, nous portions un grand trésor, et nous le portions dans des vases fragiles ; la solitude la plus profonde ne nous a pas paru un asile trop assuré pour le mettre à couvert. Saints pénitens, que je vois pâles, défigurés, pourquoi tant de rigueurs ? Hélas ! c'est que nous pleurons la perte que nous avons faite de la grâce ; heureux si, à force de larmes, nous pouvons la recouvrer et nous fortifier contre notre fragilité ! Et vous, invincibles martyrs, glorieux athlètes de la foi, pourquoi montez-vous avec allégresse les degrés de l'échafaud, pourquoi vous précipitez-vous au milieu des brasiers ardens ? Vous me répondez par la voix de votre sang : nous mourons avec

joie, puisqu'en mourant nous conservons grâce de notre Dieu.

3°. *Grâce de mon Dieu, adoucissement pou tous les maux.* La grâce nous fait connaître l'i lusion, le vide, le néant des biens du mond Elle nous en découvre la fausseté, la courte du rée, et les suites presque toujours effrayant pour l'éternité ; elle fait retentir au fond de n cœurs, ce terrible anathème : *Væ vobis divit bus**, malheur aux riches ; malheur à vous qu vivez dans la joie : *Væ vobis qui ridetis***. Alo rien de plus aisé que de vivre détaché du monde on quitte, on oublie sans peine ce qu'on n'estim plus. La grâce va plus loin encore ; elle adouci les plus pénibles devoirs, et fait servir à notr bonheur ce qui semblerait devoir le détruire Combien de Saints l'ont éprouvé dans tous le âges du christianisme ! combien de justes l'éprou vent encore tous les jours ! Paul tressaillit d'allé gresse au milieu des tribulations ; André, sur l croix ; Laurent, dans les flammes : avec la grâce les souffrances sont changées en admirables con solations. Ecoutez, Théotime, le juste étendu sur un lit de douleur : La vie, la mort, la santé les souffrances, tout m'est agréable, c'est le bon plaisir de mon Père ; je souffre, Dieu soit béni

* Luc. c. 6, v. 24. — ** Luc. c. 6, v. 27.

sans cela je serais trop heureux, je ne voudrais plus mourir. O mon Dieu, que sera-ce dans le ciel, si l'on éprouve tant de joie dans la terre de l'exil! La grâce répand une sainte suavité sur les peines les plus sensibles. Voyez cette mère arrosant de ses larmes les restes si chers d'un fils unique : Mon fils appartient à Dieu, il l'appelle à lui, que sa volonté soit faite; il n'y a plus rien qui m'attache à la vie, je n'aurai plus de sacrifice à faire, en quittant la terre. La grâce rend facile et délicieux le passage du temps à l'éternité. Une dernière défaillance annonce au juste que l'heure de la délivrance est venue; la religion élève la voix, lui montre le ciel ouvert pour lui : Pars, dit-elle, âme chrétienne, sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée, au nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, qui a souffert pour toi, au nom de l'Esprit Saint qui t'a sanctifiée; qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à la bienheureuse société des Anges et des Saints; puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin, dans l'éternelle extase du bonheur! Le ciel s'ouvre, l'âme s'envole et se repose éternellement dans le sein de

Dieu. Grâce de mon Dieu, heureux qui ne t'a jamais perdue? heureux qui te possède! mille fois heureux celui qui te conserve jusqu'au dernier soupir! Marie, mère de grâce, défendez-moi contre l'ennemi de la grâce : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et horâ mortis suscipe.*

EXEMPLE.

CATHERINE DE HARLAY, issue d'une famille recommandable par son ancienneté et ses vertus, reçut une éducation vraiment chrétienne, dont elle fut redevable aux soins d'une mère digne de ce nom. Elle porta et conserva dans le mariage toutes les vertus qu'on avait admirées en elle, dès l'enfance. A peine deux ans s'étaient écoulés depuis son union avec M. de la Meilleraie, qu'elle fut attaquée tout à coup d'une fièvre violente; les douleurs étaient excessives, elles ne lui arrachèrent aucune plainte. « Continuez, s'écriait-elle, continuez, » ô Dieu de miséricorde, d'augmenter mes » maux, si telle est votre volonté; je ne vous » demande que la force et le courage de les soû- » tenir, et cette grâce, je la sollicite au nom » de cette Vierge pure qui, durant neuf mois, » porta mon Sauveur dans son sein. » Elle demanda le saint Viatique, et par respect pour

l'auguste et adorable Bienfaiteur qu'elle allait recevoir, elle voulut que sa chambre fût ornée de ce qu'elle avait de plus précieux, et qu'on répandît des parfums exquis dans les appartemens où son divin Maître devait passer. Sa faiblesse était extrême, néanmoins elle ordonna qu'on la levât, afin de recevoir à genoux son Sauveur. « Eh quoi ! disait-elle aux personnes » qui s'opposaient à ses désirs, serait-il juste » que mon Seigneur et mon Dieu vînt chez » moi, et que je le reçusse sans daigner mettre » le pied à terre pour aller à sa rencontre ? » On se rendit à ses vœux, et, soutenue par deux de ses femmes, elle se tint à genoux tout le temps que dura la cérémonie. Au moment où elle aperçut son Sauveur, elle s'écria : « Je vous » adore, ô pain de vie, froment des élus, dé- » lices des Anges et des hommes, je vous offre » et vous consacre mon corps, mon cœur, mon » âme avec toutes ses puissances, disposez de » moi selon votre sainte volonté. » Le danger étant devenu plus pressant, elle demanda avec instance le sacrement des mourans. Alors, pour purifier cette âme déjà si parfaite, Dieu permit à l'ange des ténèbres de l'éprouver : « Je sens, » dit-elle aux ministres sacrés qui entouraient » sa couche funèbre, que l'ennemi de mon » salut essaie de jeter le trouble dans mon

» âme, en mettant sous mes yeux la justice sé-
» vère de mon Dieu, et ses redoutables juge-
» mens, mais à cette vue désespérante, j'oppo-
» serai son infinie miséricorde. Il a promis de
» pardonner au pécheur repentant, et si je
» suis dans sa grâce, qu'ai-je à craindre en ce
» monde et en l'autre? Qu'on ne me parle plus
» que le langage de la confiance, qu'on ne me
» montre plus que les plaies de mon Sauveur,
» ouvertes pour me donner un asile. »

Sentant sa fin approcher, elle désira rendre le dernier soupir étenduè à terre. Son confesseur, dans la crainte de s'opposer à l'inspiration de l'Esprit Saint, n'osa lui refuser ce qu'elle sollicitait avec tant d'instances. On l'étendit sur la terre, et ce ne fut qu'avec peine, qu'elle consentit à avoir la tête appuyée sur un coussin. Dans cette position, elle demanda un crucifix, et en fit placer un autre devant elle; ensuite elle prononça d'une voix forte et animée ces paroles : « O mon Sauveur, quelle diffé-
» rence entre votre mort et la mienne, entre
» vos tourmens et les miens? On vous acca-
» blait d'outrages, et moi, je n'entends que
» des paroles de paix et de consolation; vous
» fûtes abandonné de vos amis, les miens sont
» autour de moi. Quelque faibles que soient mes
» souffrances, recevez-les, Seigneur, en expia-

» tion de mes péchés. » En prononçant ces mots, elle serra sur ses lèvres l'image de son Sauveur, et expira dans la vingtième année de son âge.

PRATIQUE.

Visitez tous les jours une chapelle la Sainte Vierge, ou du moins ayez une de ses images, et priez-la qu'elle vous obtienne le bonheur de plutôt mourir que de perdre la grâce de Dieu.

XXIXE. JOUR.

ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La mère des Machabées, mon cher Théotime, avait vu six de ses enfans sacrifier leur vie, au milieu des plus horribles tourmens, pour la défense de leur religion. Le plus jeune allait entrer dans la lice; cette admirable mère l'exhortait à suivre les traces de ses frères, à rejeter comme eux, avec indignation, les promesses d'Antiochus, et à offrir généreusement sa vie à celui de qui il la tenait. Mon fils, lui disait-elle pour l'encourager, regarde le ciel, où une couronne et un trône te sont préparés : *Peto, nate, ut*

*aspicias ad cœlum**. Et vous aussi, mon cher Théotime, dans vos épreuves, dans vos combats contre l'ennemi du salut, regardez le ciel, levez les yeux vers celle qui est votre mère et votre reine. La voyez-vous brillante de gloire! toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre. Venez à moi, nous dit-elle, ô vous qui souffrez, qui languissez dans cette vallée de larmes. Celui qui me trouvera, trouvera la vie, la véritable vie, la vie éternelle : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino***. Non, non, dit Saint Ephrem, il n'est pas possible qu'un serviteur, qu'un enfant de Marie périsse : *Filius Mariæ nunquàm peribit.* Saint Bernard défie toutes les générations de montrer un seul homme qui ait invoqué Marie en vain. Aussi l'église met-elle dans la bouche de cette tendre mère, ces paroles si consolantes : Bienheureux celui qui entend ma voix, qui veille à la porte des lieux qui me sont consacrés, et qui visite tous les jours mes autels! *Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidiè, et observat ad postes ostii mei****. Oui, mon cher Théotime, heureux celui qui ne laisse passer aucun jour sans rendre à Marie

* Machab. l. 2, c. 7, v. 28.
** Prov. c. 8, v. 35.
*** Prov. c. 8, v. 34.

quelque hommage particulier! Invoquez-la tous les jours, visitez-la tous les jours, tous les jours vous la trouverez prête à vous écouter, et en échange de vos hommages, elle vous obtiendra des grâces de vie et de salut : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino**.

ROSAIRE, CHAPELET, SCAPULAIRE.

MÉDITATION.

Parmi toutes les prières que vous pouvez adresser à la Mère de Dieu, il n'en est pas que je vous conseille davantage que le Rosaire ou le Chapelet. Dieu se servit de Saint Dominique, pour faire connaître et répandre la dévotion du Rosaire. Le Rosaire est composé de cent cinquante *Ave, Maria.* Le Saint fixa ce nombre, afin que les chrétiens qui ne pourraient pas réciter le psautier de David, qui renferme le même nombre de psaumes, pussent y suppléer par la récitation du Rosaire. La Sainte Vierge lui révéla elle-même cette dévotion, comme un moyen qu'il devait employer, pour obtenir la conversion des Albigeois. Tous les catholiques la reçurent avec un empressement extraordinaire; elle devint en peu de temps, une marque de religion qui les distingua des hérétiques, et

* Prov. c. 8, v. 35.

c'est pour cela même que tous les ennemis de l'Église se sont toujours déchaînés contre elle.

Cette haine des ennemis de la religion serait déjà un motif puissant pour nous de nous y attacher; mais, mon cher Théotime, nous y sommes portés par des motifs bien plus puissans encore. Tout dans la dévotion du Rosaire, est digne de notre respect : la Sainte Vierge en est l'objet, et nous ne saurions recourir trop souvent à sa protection; les prières qui la composent, sont l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, c'est-à-dire, les plus saintes, les plus parfaites que nous puissions adresser au ciel; les mystères qu'il nous rappelle, sont les plus touchans de la religion; les fruits de sainteté qu'il a produits dans les âmes, sont immenses. Aussi les hommes les plus distingués par leur naissance, leurs talens et leurs vertus, ont-ils fait leurs délices de cet exercice de piété; aussi l'Eglise l'a-t-elle enrichi du trésor de ses grâces, et le Ciel l'a-t-il autorisé par de nombreux et d'éclatans miracles. Que dirai-je de plus? La répétition de la Salutation Angélique en fait la prière de l'humilité, et c'est l'humilité qui attire les grâces du ciel. Le pauvre à la porte du riche répète toujours la même demande, et le Sauveur, dans une des circonstances les plus attendrissantes de sa vie mortelle, offrant ses

désirs et son sang pour le salut du genre humain, renouvelait sans cesse sa prière dans les mêmes termes : *Eumdem sermonem dicens**.

Le Chapelet n'est autre chose que la troisième partie du Rosaire. Saint François de Sales, malgré ses travaux excessifs, le récitait tous les jours. N'oubliez pas, Théotime, la réponse que fit un jour ce saint évêque à son secrétaire. Des occupations extraordinaires ne lui avaient pas permis de réciter le Chapelet à l'heure qu'il s'était fixée; la nuit étant déjà avancée, il se préparait quoiqu'excédé de fatigue, à remplir ce devoir de piété. Le secrétaire, qui s'en aperçut, le pria d'avoir égard à l'extrême besoin qu'il avait de repos, et de remettre son Chapelet au lendemain. Mon ami, lui dit le Saint, il ne faut jamais différer au lendemain ce qui peut se faire en son temps.—Le vénérable Berckmans portait toujours sur lui son Chapelet : J'ai, disait-il, trois trésors avec lesquels je mourrai volontiers, mon Crucifix, mon Chapelet et le livre de mes règles. Il mourut en effet, tenant son Chapelet à la main. —Aimez, mon cher Théotime, cette sainte dévotion du Chapelet; au moment de votre mort, Marie que vous aurez tant honorée pendant la vie, viendra au-devant de vous; *obviabit quasi mater honorificata***, et

* Matth. c. 26, v. 44. — ** Eccl. c. 15, v. 2.

elle vous dira avec une douceur inexprimable: Mon fils, vous m'avez tant de fois saluée avec l'Ange, *ave*, je n'ai pas été insensible à vos hommages; vous m'appeliez *Maria*, étoile de la mer, je veux l'être pour vous, je vais vous conduire au port: vous me nommiez pleine de grâce, *gratiâ plena*, et moi je vous ai obtenu la grâce de la persévérance finale; vous me félicitiez de ce que le Seigneur est avec moi, *Dominus tecum*, il sera aussi avec vous, puisque bientôt vous allez le voir et le posséder à jamais; ces entrailles dont vous avez béni le fruit, ont été et seront toujours pour vous des entrailles de mère. Voilà l'heure pour laquelle vous m'avez si souvent invoquée. Ah! mon enfant, il y a long-temps que je prie pour vous; et mon divin Fils, cédant à mes prières, vous ouvre les portes de l'éternité.

Joignez, mon cher Théotime, à la dévotion du Rosaire, celle du Scapulaire. Vous connaissez la vie du Saint auquel nous en sommes redevables. — Simon Stock, général des carmes, florissait au douzième siècle. Il avait une confiance entière et toute filiale en la Mère de Dieu. Un jour qu'il la priait avec ferveur, et qu'il la conjurait de lui donner quelques marques de son affection, elle lui apparut accompagnée d'une grande multitude d'Anges, et environnée

d'une lumière céleste, et lui présenta un Scapulaire. En même temps elle l'assura que cet habit serait pour ceux qui le porteraient, une marque de salut, une sauve-garde dans les dangers, un signe de paix et d'alliance avec elle. Presque tous les monarques de l'Europe se firent gloire de porter les livrées de la Mère de Dieu; les souverains Pontifes Jean XXII, Alexandre V, Clément VII, Pie V, et Grégoire XIII, approuvèrent cette sainte dévotion, l'enrichirent des trésors de l'Eglise, et des miracles multipliés ont fait connaître combien elle est agréable à la Sainte Vierge*.

Je sais, mon cher Théotime, que les hérétiques se sont efforcés de verser le ridicule sur la dévotion du saint Scapulaire; mais dites-moi, si tous ceux qui se sont mis au service d'un grand du monde, se font gloire de porter les livrées de leur maître, pourquoi ne porterais-je pas avec empressement les glorieuses livrées de la Mère de Dieu? D'ailleurs, n'est-ce point injustice et passion que de mépriser une dévotion approuvée par le vicaire de Jésus-Christ, louée par de grands Saints, pratiquée avec tant de fruits depuis plusieurs siècles, attestée de Dieu par tant

* Vie des Saints, par Godescard, vie de Saint Simon Stock, 16 mai.

de faveurs signalées ; une dévotion enfin qu bannit le vice, qui inspire la vertu, et command en particulier la pureté du corps et de l'âme Car vous sentez, mon cher Théotime, quelle in dignité ce serait que de porter les livrées de l Mère de Dieu, et de mener une vie licencieuse Si nous voulons jouir des priviléges de ce sain habit, honorons-le par la pratique des vertu chrétiennes, et surtout par une chasteté invio lable. Les vrais enfans de Marie sont pieux humbles, chastes, charitables comme leur mère

EXEMPLE.

C'est la pensée de plusieurs Saints, que l Sainte Vierge console et fortifie par sa présenc ses serviteurs dans leurs derniers momens; au moins peut-on dire que la grâce qu'elle s'attach plus spécialement à leur procurer, c'est celle d'une bonne mort, selon la prière qu'ils lui en ont adressée tant de fois pendant leur vie : Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Dans la ville d'Amiens, un homme d'une fa- mille honorable et d'une solide piété (M. de Lahaye), avait quitté un commerce considé- rable, pour s'occuper uniquement de la grande affaire du salut. Son épouse n'avait pas moins de piété que lui : tous deux, animés d'une tendre

dévotion pour Marie, récitaient le Rosaire, communiaient à ses fêtes, et sanctifiaient spécialement le samedi en son honneur. Un vénérable Pasteur *, dont la mémoire est encore en bénédiction dans cette ville, et qui était leur directeur, fut un jour appelé pour confesser Mme. de Lahaye, dangereusement malade. Après avoir rempli auprès d'elle ce pieux ministère, il passa dans l'appartement du mari, pour le saluer avant de se retirer. Il fut bien étonné de le trouver au lit. Eh quoi! seriez-vous aussi malade, lui dit-il? — Non, je ne le suis pas, je ne me sens aucun mal; mais je ne sais pourquoi, une impression presque irrésistible m'a fait mettre au lit; il y a même plus, c'est que vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez confessé. — L'ecclésiastique eut beau lui représenter qu'il n'y avait aucune raison d'agir ainsi, et qu'il viendrait se confesser à la paroisse, et faire ses dévotions, selon l'esprit de l'Eglise, avec les autres fidèles; il fallut se rendre à ses instances, et il le confessa. Alors M. de Lahaye propose à son directeur une idée plus singulière encore: il le prie d'aller trouver de nouveau son épouse, et de lui demander pardon, de sa part, de toutes les peines qu'il aurait pu lui causer dans le cours de leur union. A cette proposition, le ministre du Seigneur lui demande une se-

* M. Bicheron, curé de St.-Remi, mort en 1824.

conde fois s'il se sent mal.—Pas du tout, je suis très-bien, et je ne me sens aucun mal.—Mais, quand vous seriez à votre dernier soupir, vous n'en feriez pas davantage ; pourquoi voulez-vous que j'aille parler à votre épouse ? comment lui demander ce pardon, sans exciter ses craintes et aggraver son état ?—J'en conviens ; cependant, je vous en conjure, rendez-moi encore ce service. —Le confesseur, ne pouvant s'en défendre, alla remplir auprès de la malade cette embarrassante commission. Il retourna ensuite auprès du mari, pour lui en rendre compte ; quel fut son étonnement de le trouver sur le point d'expirer, lui qui, peu de minutes auparavant, était plein de vie et de santé ! Il admira la providence maternelle de Marie, qui veille sur les derniers instans de ses serviteurs, et il ne douta point que cette tendre mère n'eût, par elle-même, ou par le ministère des saints Anges, inspiré à cette âme qui lui était dévouée, un désir dont elle ne pouvait se rendre raison, mais dont l'accomplissement devait la préparer à paraître devant Dieu.

PRATIQUE.

Prenez la sainte habitude de ne point passer un jour sans dire quelque chose de votre Chapelet : dites-en deux dizaines tous les jours, et vous acheverez le Rosaire en une semaine.

XXXE. JOUR.

LA TRÈS-SAINTE VIERGE REINE DES ANGES.

JE ne sais, mon cher Théotime, si vous avez fait attention à l'ordre admirable que suit la Providence divine dans l'ouvrage de notre sanctification et de notre salut. Hélas! ce que nous pouvons en découvrir n'est rien en comparaison de ce qui nous sera montré dans la lumière de l'éternité. Mais ce peu suffit pour ravir notre admiration. C'est de l'adorable Trinité que procèdent, comme de leur source, toutes les grâces du salut. L'Homme-Dieu, notre divin Sauveur, nous les a méritées par sa mort; et le trésor qu'il a acquis au prix de tout son sang, est devenu sa propriété, ou plutôt celle de tous les hommes qui voudront y avoir recours. La distribution et la dispensation des richesses qu'il renferme, est confiée à Marie; ce sont ses mains qui y puisent pour nous, et enfin, pour nous faire parvenir ces secours célestes, elle emploie ces Esprits administrateurs, comme les appelle St. Paul, envoyés sur la terre pour le service de Dieu, pour le service de leur

Reine, disons mieux, pour le service des hommes appelés à partager un jour avec eux l'héritage éternel. Admirable économie de notre sainte Religion ! nos prières, nos bonnes œuvres, à peine terminées, sont reçues par ces aimables protecteurs ; ils les portent à celle qui est leur Reine et notre mère ; elle les appuie des siennes et les présente à son divin Fils ; alors, perfectionnées, divinisées par leur union avec les mérites du Sauveur, nos prières brûlent comme un agréable encens sur l'autel d'or que saint Jean a vu dans le ciel, elles s'élèvent en odeur de suavité en présence de la très-sainte et très-adorable Trinité.

PRIÈRE.

MÉDITATION.

Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier ; c'est la parole de Notre Seigneur : *Oportet semper orare et non deficere**. Remarquez, mon cher Théotime, les expressions de Notre-Seigneur ; il ne dit pas : il est bon, il est utile, *prodest ;* il est convenable, il est dans l'ordre, *decet ;* mais il faut, il est nécessaire, *oportet.* Cette nécessité de la prière, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de nous l'inculquer par ses paroles, il nous l'a recommandée par ses exemples. Car, comme l'atteste le saint Evangile, il

* Luc. c. 8, v. 11.

s'écartait souvent de la foule, il cherchait les lieux déserts pour prier, il passait même souvent les nuits en prière, non qu'il eût besoin d'implorer le secours du Ciel, mais parce que nous avons nous-mêmes un besoin toujours urgent de recourir à la prière, et qu'il voulait, par son exemple, nous en faire mieux sentir l'indispensable nécessité. Oui, mon cher Théotime, le pain est moins nécessaire à la vie du corps, que la prière à la vie surnaturelle. Sans la prière il est impossible de surmonter les tentations, impossible de ne pas retomber dans le péché, impossible de se relever si l'on a eu le malheur d'y tomber, impossible par conséquent d'arriver au ciel; on périt infailliblement. Qu'est-ce en effet que l'âme qui ne prie point? c'est un soldat sans armes, au milieu d'une foule d'ennemis acharnés à sa perte, c'est un pilote embarqué sur une mer orageuse, avec un vaisseau sans rames, sans voiles et sans gouvernail; c'est une ville assiégée de toutes parts, et dont les murailles sont sans défense. Malheur donc à moi si je ne prie pas! ma perte est certaine. Si l'exercice de la prière est absolument indispensable, ajoutons qu'il n'est pas moins facile. Car, qu'y a-t-il de plus facile que de demander? c'est un secret que tout le monde possède : l'enfant qui sait à peine bégayer sait déjà demander, et il est aussi éloquent que le

plus habile orateur. Pour bien prier, il suffit de bien sentir sa misère. Quel infortuné n'est pas en état de dire : Seigneur, ayez pitié de moi ; ayez pitié d'un pauvre, d'un malheureux qui manque de tout. Ce qui doit encore nous animer à la prière, c'est son efficacité. Ah! si, pour obtenir la faveur d'un roi de la terre, il suffisait de la solliciter, quelle ardeur, quel empressement ne verrait-on point dans les ambitieux du siècle! Faudrait-il les presser beaucoup pour les engager à faire parvenir leurs requêtes aux pieds du trône? Demandez, vous recevrez ; frappez, et l'on vous ouvrira. L'oracle est formel, et nous savons que celui qui l'a prononcé ne peut pas plus nous tromper, que se tromper lui-même. Les prières qui semblent rejetées sont souvent celles que Dieu écoute plus favorablement, puisqu'à la place des choses que nous demandons, il nous en accorde qui valent infiniment mieux. Enfin, que vous dirai-je encore, mon cher Théotime ? que la prière fait les délices du cœur de Dieu, que le Monarque du ciel ne ressemble pas aux monarques de la terre, chez qui il faut attendre les jours et les heures d'audience. Auprès de vous, Seigneur, on est admis en tout temps, vous donnez audience à toute heure du jour et de la nuit, et vous ne vous fatiguez jamais. Vous invitez, vous pressez tous les infortunés d'avoir

recours à vous. *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos**.

Si vous me demandez maintenant quelles sont les qualités de la prière, je vais vous les indiquer. Elle doit être faite : 1°. au nom de Jésus-Christ, 2°. avec attention, 3°. avec confiance, 4°. avec persévérance.

1°. *Prier au nom de Jésus-Christ.* Cette condition est expresse. Tout ce que vous demanderez en mon nom, dit ce divin Maître, mon père vous l'accordera. Or, prier au nom de Jésus-Christ, c'est prier conformément à ce que signifie le nom de Jésus-Christ, c'est demander ce qui peut nous sauver ; et celui-là, conclut un saint docteur, ne demande pas au nom du Sauveur, qui demande des choses qui ne peuvent s'accorder avec son salut éternel. Voilà pourquoi les biens temporels ne doivent être sollicités qu'autant qu'ils ne mettront pas d'obstacle au salut, qui est l'unique chose nécessaire.

2°. *Prier avec attention.* La prière est une élévation du cœur vers Dieu. Comment peut-on dire que le cœur est élevé vers Dieu, quand l'esprit est volontairement distrait, quand il s'occupe de soins, d'affaires, de projets, de chimères, en un mot, quand il est tout-à-fait tourné vers les créatures, et qu'il ne fait aucun effort

* Luc. c. 11, v. 9.

pour chercher son créateur. Les distractions involontaires n'ôtent rien au mérite de nos prières; mais celles qui ne sont pas repoussées, à plus forte raison, celles qui sont accueillies et entretenues, sont injurieuses à la majesté divine. Est-ce ainsi qu'on parlerait à un prince de la terre? Ceux qui prient de la sorte, devraient se rappeler les paroles du prophète Jérémie: Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu frauduleusement! *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter**. Ce n'est pas assez dire qu'une telle prière n'est pas exaucée, il faut dire qu'elle excite l'indignation du Seigneur.

Ce serait ici le lieu, mon cher Théotime, de vous parler de la prière appelée mentale, et qui n'a pas besoin du secours de la langue et des lèvres: c'est la plus parfaite, la plus utile, je dirai presque la plus indispensable; car, au jugement des saints docteurs, sans le secours de la méditation, c'est-à-dire, de la réflexion, il est impossible, non-seulement de faire aucun progrès dans la vertu, mais même d'y persévérer. Un quart-d'heure donné à cette sainte pratique, vaudrait mieux pour vous, qu'une heure que vous passeriez à réciter de bouche une quantité de prières. Je me contente de vous l'indiquer; priez le Seigneur qu'il vous accorde le désir de la bien

* Jerem. c. 48, v. 10.

connaître, et surtout la résolution d'en faire un usage habituel.

3°. *Prier avec confiance.* Si vous avez lu attentivement le saint Evangile, mon cher Théotime, vous avez dû remarquer que la première condition que Notre-Seigneur exigeait de ceux qui avaient recours à lui, c'était la confiance; croyez, leur disait-il, que vous obtiendrez ce que vous demandez, et vous l'obtiendrez effectivement. *Credite quia accipietis, et evenient vobis* *. La mesure de notre confiance est d'ordinaire la mesure des libéralités du Seigneur. Mais autant la confiance l'honore, autant la défiance lui est injurieuse : ainsi, dit l'apôtre Saint Jacques, que celui qui hésite et qui doute, ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose de Dieu; et pourquoi? parce qu'il méconnaît les dispositions paternelles du cœur de Dieu, la promesse de Jésus-Christ et l'amour que nous porte ce divin Sauveur.

4°. Enfin, *prier avec persévérance.* Le Seigneur aime à être sollicité, pressé, et en quelque sorte importuné; voilà pourquoi souvent il diffère de nous accorder ce que nous demandons. Ce délai n'est pas un refus, c'est une épreuve; il veut par-là augmenter l'ardeur de nos désirs, éprouver notre fidélité, nous faire comprendre

* Marc. c. 11, v. 24.

le prix de ses dons et nous rendre plus attenti à les conserver. Ne me rebutez donc jamais mon cher Théotime ; le moment où vous ces seriez de prier, serait peut-être celui où vou auriez été exaucé ; en un mot, souvenez-vou de cette maxime : C'est la prière qui demande et la persévérance qui obtient.

EXEMPLE.

C'est à la prière que Saint François de Sales jeune étudiant et congréganiste de la Sainte Vier ge, dut la délivrance d'une tentation aussi cruell que dangereuse, et voici comme la chose se pas sa. Il avait conçu le dessein de faire le vœu d chasteté perpétuelle, et il l'exécuta dans l'égli de St.-Etienne-des-Grés, à Paris. Bientôt, pou éprouver la fidélité de son serviteur, et le dis poser d'avance à devenir un jour un directeu éclairé dans les voies du salut, le Seigneur per mit au démon de lui faire éprouver la plus fu rieuse des tentations. L'esprit infernal commen ça par répandre dans son âme d'épaisses ténèbres Dans cet état d'obscurité, le trouble s'empara d son cœur, une agitation violente succéda tou d'un coup à cette paix profonde dont il avai joui jusqu'alors. Les sécheresses se joignirent aux dégoûts, et le rendirent insensible à tout ce qu'il pouvait lire ou entendre de plus touchant

Dieu qui s'était retiré au fond de son cœur, en avait abandonné, pour ainsi dire, tous les dehors à la tentation. L'ennemi de notre salut profita de cette situation, pour lui persuader que tout ce qu'il faisait pour Dieu, était inutile, et que sa perte éternelle était résolue. Le jeune François fut saisie de toute la frayeur que peut inspirer à une âme qui craint Dieu et qui l'aime, la persuasion qu'elle sera du nombre des réprouvés. Il mourait de douleur à la pensée qu'il était destiné sans doute à le haïr et à le blasphémer pendant toute l'éternité, et cette pensée ne le quittait pas. L'agitation de son esprit et le trouble de son cœur le jetèrent dans une mélancolie profonde, dont rien n'était capable de le distraire; il passait les jours et les nuits à pleurer et à gémir: son corps, quoique robuste, succomba à la fin sous une si rude épreuve; il devint d'une maigreur extrême; tout annonçait un mal intérieur qui le minait sourdement, et bientôt les douleurs cuisantes qu'il sentait dans tous les membres, firent presque désespérer de sa vie.

Son précepteur qui l'aimait avec autant de tendresse que s'il eût été son fils, ne savait que penser de l'état pitoyable où il le voyait réduit, il en cherchait en vain la cause; il la lui demandait inutilement. La honte que le malade en avait lui-même l'empêchait de s'en ouvrir; rien ne lui

paraissait plus terrible que d'avouer qu'il éta
un réprouvé. Mais Dieu qui n'avait permis cett
tentation que pour l'éprouver, pour lui inspire
la défiance de ses forces et le fortifier dans l'hu
milité, le délivra lui-même sans le ministère de
hommes. Il lui inspira le désir de retourne
dans la même église de St.-Etienne-des-Grés
où il avait fait son vœu de chasteté. Le premie
objet qui le frappa fut l'image de la Sainte Vierge
Cette vue réveilla la confiance qu'il avait toujour
eue en sa puissante intercession : il se prostern
contre terre, et se reconnaissant indigne de s'a
dresser directement au Père des miséricordes
au Dieu de toute consolation, il la pria de lu
procurer la délivrance du mal dont il était acca
blé, et de lui obtenir de sa bonté, que, puis
qu'il était assez malheureux pour être destiné
le haïr éternellement après sa mort, il pût au
moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie
Une prière si éloignée des sentimens d'un ré
prouvé, fut exaucée : dans le moment même i
lui sembla qu'on lui ôtait de dessus le cœur un
poids qui l'accablait. Il recouvra en un instant
la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur ; le
corps même se ressentit de ce changement, et il
retourna chez lui en si bon état, que son précep-
teur et ses amis furent plus en peine que jamais
de savoir ce qui avait causé son mal, et de ce

qui avait pu le guérir si promptement. François ne fit plus de difficulté de leur avouer l'un et l'autre, et ses amis lui avouèrent à leur tour qu'ils n'avaient point douté qu'une passion violente ne l'eût réduit au pitoyable état où ils l'avaient vu. Son précepteur ajouta qu'il s'était tourmenté en vain pour découvrir ce qui aurait pu la causer ; il le blâma de la mauvaise honte qui l'avait porté à lui faire un secret de ce qui se passait dans son cœur, et lui fit promettre qu'il n'en userait plus ainsi à l'avenir. Mais François n'eut plus de pareille confidence à faire ; la paix qui venait de lui être rendue, ne fut plus troublée, et il jouit toujours depuis de l'heureuse tranquillité que la Sainte Vierge lui avait obtenue.

PRATIQUE.

Dans vos tentations, ayez toujours recours à la prière, et découvrez-les au directeur de votre âme.

XXXI^E. JOUR.

LECTURE POUR LA CLOTURE DU MOIS DE MARIE.

PERSÉVÉRANCE DANS LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

CELUI qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé: *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* *. Je ne crains point, mon cher Théotime, d'appliquer cet oracle de l'Esprit Saint à la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu. Oui, ô Vierge sainte, pouvons-nous dire avec un de vos plus grands serviteurs, le bienheureux Alphonse de Liguori, oui, si je persévère à vous servir, à vous aimer, à vous prier, je suis assuré de mon salut. Ce que je crains, ô ma sainte Mère, ce n'est pas que vous m'abandonniez la première, mais que moi, malheureux et ingrat, je ne vienne peu à peu à quitter votre service. Hélas! mon cher Théotime, déplorable inconstance du cœur humain! Saül a bien commencé, Judas a bien

* Matth. c. 4, v. 13.

commencé, Tertullien a bien commencé, mais ils ont mal fini; et dans l'affaire du salut, c'est la fin qui décide de tout. Sans doute, bien commencer, c'est faire un grand pas; bien continuer, c'est s'assurer presque de la persévérance; mais après tout, nous ne serons jamais en droit de nous endormir dans le sein de la sécurité. Parmi les serviteurs de Marie, combien qui ont mis la main à l'œuvre, et qui ont ensuite regardé en arrière! Combien qui jeûnaient autrefois en son honneur, et qui maintenant ne jeûnent plus! Combien qui portaient le scapulaire, et qui ne le portent plus! Combien qui communiaient à toutes ses fêtes, et qui ne communient plus! Combien qui récitaient le chapelet et le rosaire, et qui ne le récitent plus! Combien qui étaient de ses confréries et de ses congrégations, et qui maintenant n'en sont plus! Examinons un instant, mon cher Théotime, les causes de notre inconstance dans le service de la Reine de tous les Saints, et en même temps les motifs puissans qui devraient nous attacher irrévocablement à Marie.

1°. *Causes de notre inconstance dans le service de Marie.* Le monde est un théâtre où la scène change continuellement; c'est un fleuve rapide qui ne s'arrête jamais; et si l'on s'attache à ce monde passager et fugitif, il faut nécessairement

se laisser emporter avec lui ; de là vient que l'on quitte si aisément le service de Marie. Il est bien vrai que dans tous nos besoins, nous avons recours à sa puissante protection : un malade l'invoque pour recouvrer la santé, un matelot pour éviter le naufrage, un criminel pour fléchir son juge, un pauvre pour être soulagé dans sa misère ; mais la dévotion ne dure qu'autant que le péril et l'affliction. Pourquoi encore cette inconstance dans le service de Marie ? Parce qu'on est lâche et paresseux. Vous trouverez quantité de gens qui veulent bien se sauver, pourvu qu'il ne leur en coûte rien ; qui seront de toutes les dévotions, pourvu qu'elles ne les incommodent point. La dévotion à la Sainte Vierge leur revient assez : ils vous disent qu'elle est de leur goût. L'espérance d'aller au ciel pour quelque petit service qu'on lui rend, sera un attrait même assez puissant pour les faire entrer dans ses congrégations ; mais quand on se voit obligé par honneur et par conscience à se retrancher beaucoup de choses qu'on se permettait auparavant, alors vient le dégoût. Mon Dieu, dit-on, que ces dévotions sont fatigantes ! que ces confessions reviennent souvent ! qu'on a de peine à se lever si matin ! ne peut-on pas faire son salut sans être de toutes les confréries ? Oui, sans doute, on pourrait le faire ; mais convenons aussi que sou-

vent, pour n'être pas de ces pieuses associations, pour ne vouloir pas faire ce qui est de surérogation, l'on oublie ce qui est de précepte, et l'on se damne.

Une troisième cause de cette inconstance est la fureur de Lucifer contre la dévotion à la Sainte Vierge. C'est Marie qui a été l'instrument de notre rédemption ; c'est par son moyen, dit Saint Bernard, que le ciel est rempli, que l'enfer est vaincu, que la terre est sanctifiée, que les hommes sont sauvés, que les grâces divines découlent sur nous en abondance. Quelle merveille après cela, si Satan lui porte une haine irréconciliable, et s'il cherche à détruire sa dévotion dans les âmes. Pour nous, mon cher Théotime, que cet acharnement de notre ennemi soit une raison de persévérer dans cette sainte et salutaire dévotion.

2°. *Motifs de persévérance.* En m'attachant irrévocablement au service de Marie, je renverserai les noirs projets du démon, je tromperai les affreuses espérances de cet esprit de malice et de cruauté. Ah ! je ne veux plus être son esclave comme je l'ai été si long-temps. Si je n'ai pas été sa victime, c'est à Marie que je le dois : je veux persévérer par reconnaissance.

Je veux persévérer dans l'amour de Marie, parce que j'y ai trouvé la paix du cœur. Hélas !

ô Mère de miséricorde, combien votre pauvre enfant n'a-t-il pas souffert, tant qu'il a été loin de vous! que de remords! Me voici enfin rentré dans votre sanctuaire; je m'y vois en sûreté à l'abri du manteau royal de votre protection. Plutôt mourir que de quitter mon asile, mon paradis!

Je persévérerai, parce que le temps est court, et l'éternité bien longue. Dans un an, mon cher Théotime, y serons-nous, vous et moi? En quelque temps, en quelque lieu que nous partions de ce monde, que notre rendez-vous soit aux pieds du trône de Marie; c'est là que je vous attends, si je m'en vais le premier: c'est là que je veux aller vous rejoindre, si vous me devancez. D'ici-là, et en attendant, soyons toujours fidèles à son culte: quelque peu que l'on fasse, rien n'est perdu auprès de cette Mère de bonté. Consacrons-nous de nouveau à son service, disons-lui avec un vif sentiment d'amour et de confiance:

O Marie! quelques péchés que j'aie commis, je ne puis concevoir aucune défiance de votre bonté. Il est vrai que je suis effrayé, quand je considère mes infidélités et mes ingratitudes; je dis, dans l'amertume de mon cœur: c'est fait de mon salut, il n'y a rien à espérer pour moi; mais quand je lève les yeux vers le ciel, et que je vous considère comme une mère de miséri-

corde, et comme l'avocate des pécheurs, je respire, et je conçois la consolante espérance d'être du nombre des élus. Oui, après votre divin Fils, Sainte Vierge, je mets toute ma confiance en vous; c'est par vous que je m'adresse à Jésus; c'est par votre crédit et votre intercession que j'espère obtenir de Jésus grâce et miséricorde. Oh! si mon salut ne dépendait que de vous et de lui, je serais en assurance, car je sais qu'il aime les pécheurs, et qu'il vous a établie leur avocate; mais ce qui me donne de l'appréhension, c'est que mon salut dépend aussi de moi, et que je ne puis m'assurer de moi-même, me connaissant le plus fragile, le plus inconstant de tous les hommes.

O Mère pleine de bonté, ayez pitié de moi, et ne souffrez pas que j'abandonne jamais votre service. Tenez-moi sous votre protection, et conservez-moi dans votre famille; si je tombe, relevez-moi; si je m'égare, redressez-moi; si je combats, défendez-moi; si je suis faible, fortifiez-moi; si je fais naufrage, sauvez-moi; si je suis malade, guérissez-moi; et à ma dernière heure, recevez mon âme entre vos mains, et présentez-la à votre Fils au temple de la gloire. Ainsi soit-il.

EXEMPLE.

Combien d'âmes justes jouissant du bonheur éternel, qui ont dû leur salut à leur persévé-

rance dans la dévotion à la très-Sainte Vierge mais voici un trait particulier qui renferme quelque chose d'unique, et bien capable de nous inspirer la fidélité à nos résolutions. — En l'année 1603, un homme plongé dans toutes sortes de vices priait devant une image de la Sainte Vierge, dans l'église de Saint-Laurent, à Valladolid. Dans un moment de ferveur et d'indignation contre sa vie criminelle, il se laissa emporter à prononcer contre lui-même cette imprécation : Ma très-sainte Mère, si je tombe encore dans tel péché, je veux mourir de la main du bourreau. Hélas ! il eut la lâcheté d'y tomber, manquant ainsi à la promesse solennelle qu'il avait faite à la Reine des cieux. Quelque temps après, chose singulière ! et qui n'admirerait ici les secrets jugemens de Dieu et les ressorts de sa providence ! quelque temps après, un meurtre est commis ; celui dont nous parlons, est accusé d'en être l'auteur : quoiqu'il fût innocent, toutes les apparences se trouvent contre lui ; il paraît convaincu, on le condamne à la mort. Un religieux est appelé pour l'aider à bien mourir ; et comme ce père connaissait son innocence, il lui conseille d'interjeter appel, de demander la confrontation des témoins, pour faire voir l'erreur de ce premier jugement, et il lui garantit un succès infaillible. Non, mon père, répondit le condamné,

permettez-moi de n'en rien faire ; c'est Dieu qui m'a condamné par l'organe des hommes : le juge se trompe, mais Dieu ne se trompe pas ; et j'ai cent fois mérité la mort par mes péchés, surtout par mon indigne lâcheté à l'égard de la très-Sainte Vierge. Aussi j'aime mieux mourir, pour satisfaire à la justice divine. Si j'échappe de cette affaire, mes méchantes habitudes reprendront leur premier empire. Il persista dans cette généreuse résolution, et mourut avec les plus vifs sentimens de repentir, content de réparer son infidélité par cette héroïque persévérance.

PRATIQUE.

Pour terminer ce mois de salut, faites votre consécration à la Sainte Vierge. Si vous le voulez, servez-vous de la formule de Saint Louis de Gonzague :

O Domina mea, sancta Maria, me in tuam benedictam fidem ac singularem custodiam, et in sinum misericordiæ tuæ, hodiè et quotidiè, et in horâ exitûs mei, animam meam et corpus meum tibi commendo ; omnem spem et consolationem meam, omnes angustias et miserias meas, vitam et finem vitæ meæ tibi commendo et committo : ut per tuam sanctissimam intercessionem, et per

tua merita, omnia mea dirigantur opera secundùm tuam tuique filii voluntatem. Amen.

O MARIE, Vierge très-sainte et mon auguste Souveraine! je me mets sous votre protection; je me jette avec un entier abandon dans le sein de votre miséricorde; je vous confie pour tous les instans de ma vie, et surtout pour l'heure de ma mort, mon corps et mon âme, et tout ce qui m'appartient. Daignez recevoir encore, ô ma tendre Mère, mes peines et mes craintes, mes consolations et mes espérances, afin que par votre puissante intercession et par vos mérites, je n'aie, dans toutes mes actions, pour seul et unique but, que votre bon plaisir et la sainte volonté de votre divin Fils. AINSI SOIT-IL.

CANTIQUES.

Air : *Bénissons à jamais...*

Réunissons nos voix pour chanter tous à la fois,
Réunissons nos voix pour chanter le plus beau mois.

Ce mois, de notre vie — S'appelle avec raison,
La plus belle saison, — Le saint mois de Marie.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Dans ce mois, la nature — La vertu de nos cœurs
Se pare de ses fleurs ; — Doit faire la parure.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Des oiseaux l'harmonie — Semble inviter nos voix
Qui réjouit ces bois, — A célébrer Marie.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Au fond de ce bocage, — Tu chantes sur l'ormeau
Charmant petit oiseau, — Qu'on l'honore à tout âge.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Plaintive tourterelle — Qu'à la Reine des cieux
Tu redis en ces lieux, — On soit toujours fidèle.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Entourons son image — Des plus tendres rameaux
Des fleurs de nos hameaux — Offrons-lui le feuillage.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Pour honorer Marie, — Unissons-y nos cœurs,
C'est trop peu de nos fleurs, — C'est le don qu'elle envie.

Réunissons nos voix pour chanter, etc.

Ce Cantique est extrait du nouveau livre intitulé : Beau mois de Marie, *un volume de même format et de même prix que celui-ci ; mais plus analogue à la dévotion du mois de Mai, étant composé de lectures pieuses et attachantes sur les différents titres que l'Eglise donne à la Ste. Vierge. Il se trouve chez le même libraire.*

Air : *Quand l'eau sainte du Baptême.*

Qu'il s'écoule avec vitesse
Le temps béni du Seigneur !
Une invincible tristesse
Descend au fond de mon cœur.
Oh du rivage
Trop heureux qui voit les flots !
Et qui dans un doux repos
Entend de loin gronder l'orage.

LE CHOEUR.

Fils de Marie,
Renouvelons nos sermens,
Jurons de rester fervens,
De lui consacrer notre vie.

A tes pieds auguste Mère,
Je goûtais ce calme heureux :
Une céleste lumière
Venait dessiller mes yeux.
Des biens du monde
Tout le prestige avait fui,
Et son charme évanoui
Ne troublait plus ma paix profonde.

Le chœur. Fils de Marie...

Que du moins ces jours prospères
Ne soient pas perdus pour moi,
Par ces grâces passagères
Raffermis encor ma foi.
De l'espérance

Tu tiens le divin flambeau :
Il brille auprès du berceau,
Et dans la tombe il nous devance.

Le chœur. Fils de Marie...

C'est à sa clarté féconde
Que je veux toujours marcher;
Parmi les périls du monde
Mon œil saura le chercher.
Pendant l'orage
Le phare est étincelant,
Et le nocher moins tremblant
Sent se ranimer son courage.

Le chœur. Fils de Marie...

O monde ! où sont tes délices,
Tes attraits si séduisans ?
Où sont tes vains artifices
Et les piéges que tu tends ?
Avec ivresse,
Je vois tomber mes liens;
Je foule aux pieds tes faux biens;
J'échappe à ta fatale adresse.

Le chœur. Fils de Marie...

Heureux, on te croit des charmes,
Ton langage est si flatteur !
Si nous répandons des larmes,
Nous connaissons notre erreur
Pour l'infortune
Tu n'eus jamais de pitié;
Le malheureux oublié
Etouffe sa voix importune.

Le chœur. Fils de Marie..

Air : *Du Montagnard émigré.*

Dans les traverses de la vie,
Sur ton bras le Chrétien s'appuie,
Hélas ! dans le pénible cours;
Marie,
Il trouve ton puissant secours
Toujours.

Des flots redoutant la furie,
Le matelot t'implore et crie :
« Ah ! prenez pitié de mon sort,
» Marie ! »
Et tu le pousses sans effort
Au port.

Pauvre enfant, ta mère chérie
T'eût pour toujours été ravie,
Si de ton cœur tendre et pieux,
Marie,
N'avait accueilli dans les cieux
Les vœux.

Aux derniers instans de sa vie,
Le pécheur t'appelle et te prie ;
Et tes bras vont le recevoir,
Marie,
A ses yeux tu fais entrevoir
L'espoir.

Vois cette foule recueillie,
Qui t'appartient, qui te supplie,
Ce sont tes enfans à genoux,
Marie,
Jette le regard le plus doux,
Sur tous.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
LECTURE préliminaire pour la veille du 1er. jour	1
Motifs et pratiques de cette dévotion.	1
1er. JOUR. Immaculée Conception de la Ste Vierge.	13
Fin de l'Homme.	14
2e. — Immaculée Conception de la Ste. Vierge.	25
Affaire du Salut.	27
3e. — Immaculée Conception de la Ste. Vierge.	34
Injure que le péché fait à Dieu. . . .	36
4e. — Nativité de la très-Sainte Vierge	45
Châtimens du péché.	47
5e. — Nativité de la très-Sainte Vierge	56
Effets du péché sur N. S. J. C.	57
6e. — Nativité de la très-Sainte Vierge.	68
Funestes effets du péché sur l'âme . .	69
7e. — Présentation de Marie au temple	82
L'Impureté	84
8e. — Présentation de Marie au temple	101
Préservatifs et remèdes de l'impureté.	102
9e. — Vie de Marie dans le temple	116
Péché véniel.	117
10e. — Annonciation et Incarnation du Verbe . .	128
Le Baptême	129
11e. — Annonciation de la très-Sainte Vierge . .	141
Confession.	142
12e. — Annonciation de la très-Sainte Vierge . .	151
Sainte Communion.	152
13e. — Visitation de la très-Sainte Vierge	162
La Communion indigne	163
14e. — Visitation de la très-Sainte Vierge	174
Le Scandale	175
15e. — Visitation de la très-Sainte Vierge. . . .	186
La Tiédeur	187
16e. — Purification de la très-Sainte Vierge . . .	196
Passion dominante.	197

17e. JOUR. Purification de la très-Sainte Vierge . . 20
Respect humain. 21
18e. — Purification de la très-Sainte Vierge. . . 21
Délai de la conversion 21
19e. — Douleur de Marie dans la fuite en Égypte. 22
La Mort. 22
20e. — Douleur de Marie, lorsqu'elle perdit N. S. à l'âge de 12 ans. 24
Jugement. 24
21e. — Douleur de Marie au pied de la Croix . . 25
L'Enfer. 25
22e. — Jésus mort entre les bras de la T.-S. Vierge 26
Devotion au Crucifix 26
23e. — Joie de Marie dans la résurrection du Sauveur 27
Miséricorde de Dieu envers le pécheur 27
24e. — Joie de Marie dans l'ascension de son divin Fils 286
Le Ciel. 287
25e. — Joie de Marie dans la descente du Saint-Esprit. 296
Amour de Dieu. 297
26e. — Vie de la très-Sainte Vierge après la descente du Saint-Esprit 308
Amour du prochain. 210
27e. — Mort de la très-Sainte Vierge 317
Dévotion au Cœur de Jésus. 319
28e. — Assomption de la très-Sainte Vierge. . . 331
Grâce sanctifiante 332
29e. — Assomption de la très-Sainte Vierge. . . 341
Le Rosaire, le Chapelet et le Scapulaire. 343
30e. — Marie, Reine des Anges. 351
La Prière. 352
31e. — Lecture pour la clôture du mois de Marie. 362
Persévérance dans la dévotion à la Sainte Vierge. 362
CANTIQUES 371

TABLE DES MATIÈRES *indiquant en même temps quelle Visite au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, de* M. DEBUSSI, *correspond au sujet de la Lecture et de la Méditation du Mois de Marie, du même auteur.*

			Pages.
Lecture préliminaire.....	Visite...	CXXXII	279
Premier jour.			
Fin de l'homme.....	Visite....	CIV	224
Deuxième jour.			
Affaire du Salut.....	Visite....	CIII	222
Troisième jour.			
Injure que le péché etc....	Visite....	CVII	230
Quatrième jour.			
Châtiment du péché.....	Visite....	CV	226
Cinquième jour.			
Effets du péché sur N. S. J.-C.	Visite....	CX	235
Sixième jour.			
Funestes effets du péché....	Visite....	CXII	239
Septième jour.			
Impureté..... ...	Visite....	CXI	237
Huitième jour.			
Préservatifs.....	Visite....	CXIII	241
Neuvième jour.			
Péché véniel.....	Visite....	CVIII	232
Dixième jour.			
Baptême.....	Visite....	CXIV	243
Onzième jour.			
Confession.....	Visite....	CXV	245
Douzième jour.			
Sainte Communion	Visite....	CXVI	247
Treizième jour.			
Communion indigne.....	Visite....	CXVII	249
Quatorzième jour.			
Scandale	Visite....	CXX	253

Quinzième jour.

Pages.

Tiédeur..... ..... Visite...., CXXVII 269

Seizième jour.

Passion dominante..... Visite.... CXXIII 261

Dix-septième jour.

Respect humain..... Visite.... CXXII 259

Dix-huitième jour.

Délai de la Conversion.... Visite.... CXXI 257

Dix-neuvième jour.

La Mort..... Visite.... CXXIV 263

Vingtième jour.

Jugement..... Visite.... CXXV 265

Vingt-et-unième jour.

Enfer..... Visite.... CXXVI 267

Vingt-deuxième jour.

Dévotion au Crucifix..... Visite.... CVI 228

Vingt-troisième jour.

Miséricorde de Dieu (la). Visite.... CXVIII 251

Vingt-quatrième jour.

Ciel..... Visite.... CXXVIII 271

Vingt-cinquième jour.

Amour de Dieu..... Visite.... CXXIX 273

Vingt-sixième jour.

Amour du Prochain..... Visite.... CXIX 253

Vingt-septième jour.

Dévotion au Sacré Cœur... Visite....CXXXIV 283

Vingt-huitième jour.

Grâce sanctifiante..... Visite.... CXXVII 269

Vingt-neuvième jour.

Rosaire, Chapelets..... Visite....CXXXIII 281

Trentième jour.

Prière..... Visite.... CXXX 275

Dernier jour.

Persévérance..... Visite.... CXXXV 28

FIN.

APPROBATIONS.

JEAN-PIERRE GALLIEN DE CHABONS, Évêque d'Amiens, Pair de France, premier Aumônier de S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry;

Avons trouvé très-bon le petit ouvrage intitulé *Nouveau Mois de Marie*, fruit précieux du zèle, de la piété et du talent d'un bien estimable Prêtre que notre Diocèse a perdu. La vie, les vertus et les mérites de la très-Sainte Vierge y sont exposés concurremment avec les principales vérités de la Religion d'une manière exacte, dans une juste mesure et avec une touchante onction. La lecture pieuse et réfléchie de cet ouvrage ne peut que produire les effets les plus salutaires dans les âmes de ceux qui s'en occuperont, et leur inspirer une dévotion solide et tendre pour la très-Sainte Vierge.

† J.-P., *Év. d'Amiens.*

Par Mandement de Monseigneur :

CLABAULT, *Chan., Sec.-gén.*

PIERRE-FERDINAND DE BAUSSET ROCQUEFORT, Archevêq. d'Aix, d'Arles et d'Embrun, Pair de France;

Pendant notre séjour à Amiens, M. Caron-Vitet, éditeur de la PETITE BIBLIOTHÈQUE DU CHRÉTIEN, ayant soumis à notre examen un livre de piété qui a pour titre *Nouveau Mois de Marie*, un volume *in*-18, nous en avons autorisé et autorisons par les présentes la publication, pour être offert à la piété des Fidèles de notre Diocèse. Nous leur recommandons aussi les *Nouvelles Visites au Saint-Sacrement*, par le même auteur.

Donné à Amiens, le 10 *du mois d'avril* 1828.

† PIERRE-FERD., *Archev. d'Aix.*

Par Mandement de Monseigneur :

FIGUIÈRE, *Prêtre, Secrétaire particulier.*

ETIENNE-MARTIN MAUREL DE MONS, Archevêque d'Avignon, Pair de France;

Nous avons lu avec édification un petit ouvrage intitulé : *Nouveau Mois de Marie*, écrit avec beaucoup d'onction, et d'un style d'une simplicité ravissante ; il nous a paru très-propre à remplir son objet, en inspirant aux Fidèles une tendre piété envers la Sainte Vierge. Nous prions humblement le Seigneur de bénir cet ouvrage qui, comme nous osons l'espérer, sera utile à notre Diocèse, et y produira des fruits de sanctification et de salut. — *Donné à Paris, ce 12 avril* 1828.

† ETIENNE, *Archev. d'Avignon.*

LA lecture du *Nouveau Mois de Marie* inspire pour la Mère de Dieu une dévotion douce et consolante. Je désire vivement que ce Livre, ainsi que tous les petits ouvrages de M. Debussi soient répandus dans mon Diocèse.

Donné à Orléans, le 22 avril 1828.

† J. *Evêque d'Orléans.*

On trouvera chez presque tous les libraires, les NOUVELLES VISITES AU SAINT-SACREMENT, ou EFFUSIONS ET ÉLÉVATIONS DE COEUR A JÉSUS-CHRIST ET A LA SAINTE VIERGE, troisième édition corrigée et augmentée. Un gros volume *in*-18.

« Cet Ouvrage, dit M. de CHABONS, Evêque d'Amiens, respire » la plus tendre piété, et mérite que les pieux chrétiens s'em- » pressent d'en faire le sujet de leurs méditations au pied des » saints autels. » (Même prix que le MOIS DE MARIE.)

Et, LE COEUR DE MARIE OUVERT A TOUS, ET PRÉSENTÉ AUX FIDÈLES COMME L'OBJET LE PLUS DIGNE DE LEUR RESPECT ET DE LEUR AMOUR. (Un volume *in*-18 comme le Mois de Marie, et du même prix.)

Outre les Pratiques propres à cette sublime dévotion, on y remarque des Considérations pour sanctifier le temps du Carnaval, et des Méditations pour tous les jours du Carême.

Outre les Ouvrages ci-contre, plusieurs Evêques ont encore recommandé ceux désignés ci-après, extraits du catalogue de CARON-VITET, *imprimeur-libraire à Amiens :*

ABRÉGÉ DES CONFESSIONS DE ST.-AUGUSTIN, 1 vol. *in*-18.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST, 1 vol. *in*-18.

AMOUR PRATIQUE ENVERS N.-S JÉSUS-CHRIST, par S. Liguori, 1 vol. *in*-18, papier vélin.

BIBLIOTHÈQUE DES ENFANS ET DES ADOLESCENS, de format *in*-18.

Cette petite Bibliothèque se compose de plusieurs volumes qui se vendent séparément ; c'est une excellente collection d'Histoires extrêmement intéressantes, morales et instructives.

EXERCICES DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR DE JESUS, édition augmentée de beaucoup de Pratiques, 1 vol. *in*-18.

EXERCICES DE LA DÉVOTION AU SAINT COEUR DE MARIE, édition également augmentée de plusieurs Pratiques, 1 vol. *in*-18.

EXPLICATION DU CATÉCHISME D'AMIENS, contenant un grand nombre d'Histoires ou de Paraboles pouvant être appliquées à chaque instruction de Catéchisme de quelque diocèse que ce soit ; 1 volume *in*-12.

FORMULAIRE DE PRIÈRES, (mieux rédigé et plus complet qu'aucun autre), 1 gros vol. *in*-12.

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE, par St. FRANÇOIS DE SALES, nouvelle édition particulièrement destinée à la jeunesse, et augmentée de Méditations pour tous les jours du mois, et d'Entretiens affectifs par FÉNÉLON. 1 vol. *in*-18 et *in*-12.

LA VERTU DE PURETÉ, 1 vol. *in*-18.

LE MOIS DE JÉSUS, ou LE MOIS DE JANVIER, par M. l'abbé OUDOUL, brochure *in*-18.

LE MAGASIN DES AMES PIEUSES, ou Recueil d'Instructions, de Méditations, d'Exhortations et de Réflexions courtes et solides; 1 v. *in*-12.

LIVRE D'OR, ou L'HUMILITÉ EN PRATIQUE, suivi du **MIROIR FIDÈLE**, ou de la théorie et de la pratique de la connaissance de soi-même, 1 vol. *in*-18, papier vélin.

MANUEL DE LA CONGRÉGATION DES SS. ANGES, 1 vol. *in*-24, 2e. édition.

MANUEL DU PÉNITENT, ou MOTIFS DE CONTRITION RÉDUITS EN ACTES, par M. l'abbé de Sambucy de St.-Estève, 1 vol. *in*-18.

NOUVEAU CHOIX DE 500 CANTIQUES revus, corrigés et adaptés aux plus beaux airs.

Ce nouveau Recueil de Cantiques est une nouvelle édition du Cantiques d'Amiens qui est en usage depuis vingt ans dans plusieurs Diocèses et Maisons d'Education.

NOUVEAUX MOTIFS DE CONFIANCE A LA SAINTE VIERGE, dans la Paraphrase du *Salve Regina*, traits signalés de la protection et de la miséricorde de Marie, 1 vol. *in*-18, papier velin.

NOUVELLE MÉTHODE PRATIQUE DU CHEMIN DE LA CROIX, ouvrage plein de recherches instructives, de Réflexions touchantes, de Pensées et Pratiques propres à réveiller et à nourrir la piété des fidèles; 1 gros vol. *in*-18.

NOUVELLE MORALE CHRÉTIENNE, choix de Traits les plus frappans de toutes les Morales en action publiées jusqu'à ce jour; 1 volume *in*-18 et *in*-12.

PLACARDS-SENTENCES: Réflexions touchantes propres à réveiller et à nourrir la piété, feuilles *in plano* avec pendant; — et CHOIX DE FEUILLETONS.

CHOIX DE LIVRETS DE PIÉTÉ: Instructions, Dialogues instructifs et Histoires édifiantes, de 20 à 30 pages.

Pte BIBLIOTHÈQUE DU CHRÉTIEN

PUBLIÉE

par une Société d'hommes religieux,

POUR

L'HONNEUR DE DIEU, LA GLOIRE DE L'ÉGLISE,
ET L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Chaque volume contenant environ 150 *pages grand-in-*24 (*ou petit in-*18), *relié proprement en papier-basane, et titré,* 8 s. *l'exemplaire.*

Les mêmes Ouvrages, (tous d'un mérite reconnu et ne faisant chacun qu'un volume), reliés en basane, filet d'or sur plat, 16 s. *l'exemplaire.*

PRATIQUES de l'amour envers J.-C., par S. Liguori.

PARAPHRASES du *Salve Regina.* idem.

DE L'IMPORTANCE DE LA PRIÈRE. idem.

VISITES AU ST.-SACREMENT. idem.

Le MENTOR CHRÉTIEN, par Fénélon.

Petite JOURNÉE DU CHRÉTIEN. (Pensées Chrétiennes du P. Bouhours, etc.)

Le PENSEZ-Y BIEN, ou Réflexions sur les fins dernières.

Les DEVOIRS DES FILLES CHRÉTIENNES, pour mener une vie chaste et vertueuse.

MÉDITATIONS instructives et touchantes pour tous les jours du mois.

Le LIVRE D'OR, ou l'humilité en pratique; suivi du MIROIR FIDÈLE, (de la connaissance de soi-même.)

Les CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION, par le P. Grou.

Instruction sur le CHEMIN DE LA CROIX, édition considérablement augmentée.

Le MOIS DE MARIE, ou le Mois de Mai consacré à la Mère de Dieu.

La BONNE JOURNÉE, ou manière de sanctifier la journée, édition considérablement augmentée.

HISTOIRES ET PARABOLES du P. Bonaventure Giraudeau.

La Famille Sainte, ou Histoire de Tobie proposée pour modèle aux familles chrétiennes.
Théodule, ou l'Enfant de bénédiction, modèle pour la jeunesse chrétienne.
L'Amant de Jésus-Christ, ou Histoire d'un homme de bien.
Les Jeunes Héroïnes de village.
Conseils et Exemples pour les habitans de village.
La Pieuse Paysanne, ou vie de Louise Deschamps.
Les Vertus des Chrétiens, ou choix de beaux Exemples.
Nouvelles Histoires et Paraboles.
Instruction abrégée sur la Dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie.
Choix de Réflexions sur les Vérités les plus consolantes de la Religion.
Choix de Lectures édifiantes.
Choix de Dialogues instructifs.
Le Palais de l'Amour divin, livre d'une lecture attachante et instructive.
Le Pélerinage d'un nommé Chrétien. *idem.*
Le Livre de la Divine Providence. *id.*
Abrégé de la Méthode de converser avec Dieu.

Volumes in-18, brochés, même prix.

Catéchisme servant de disposition à la première Communion.
Manuel pour la première Communion et la Confirmation.
Petite Doctrine du Chrétien, et Catéchisme des Fêtes.
Recueil de Cantiques spirituels, volume fort gros, mais ancienne édition.
Instruction de la Jeunesse dans la piété Chrétienne.

} volumes in-18, brochés.

Cette petite Bibliothèque sera bientôt composée de CENT OUVRAGES, ne formant chacun qu'un vol. grand *in* 24, contenant la matière d'un *in*-12.

1957

232.931.8
D 21

Debussi, Louis

AUTHOR

Nouveau Mois De Marie

De L'imprimerie

TITLE